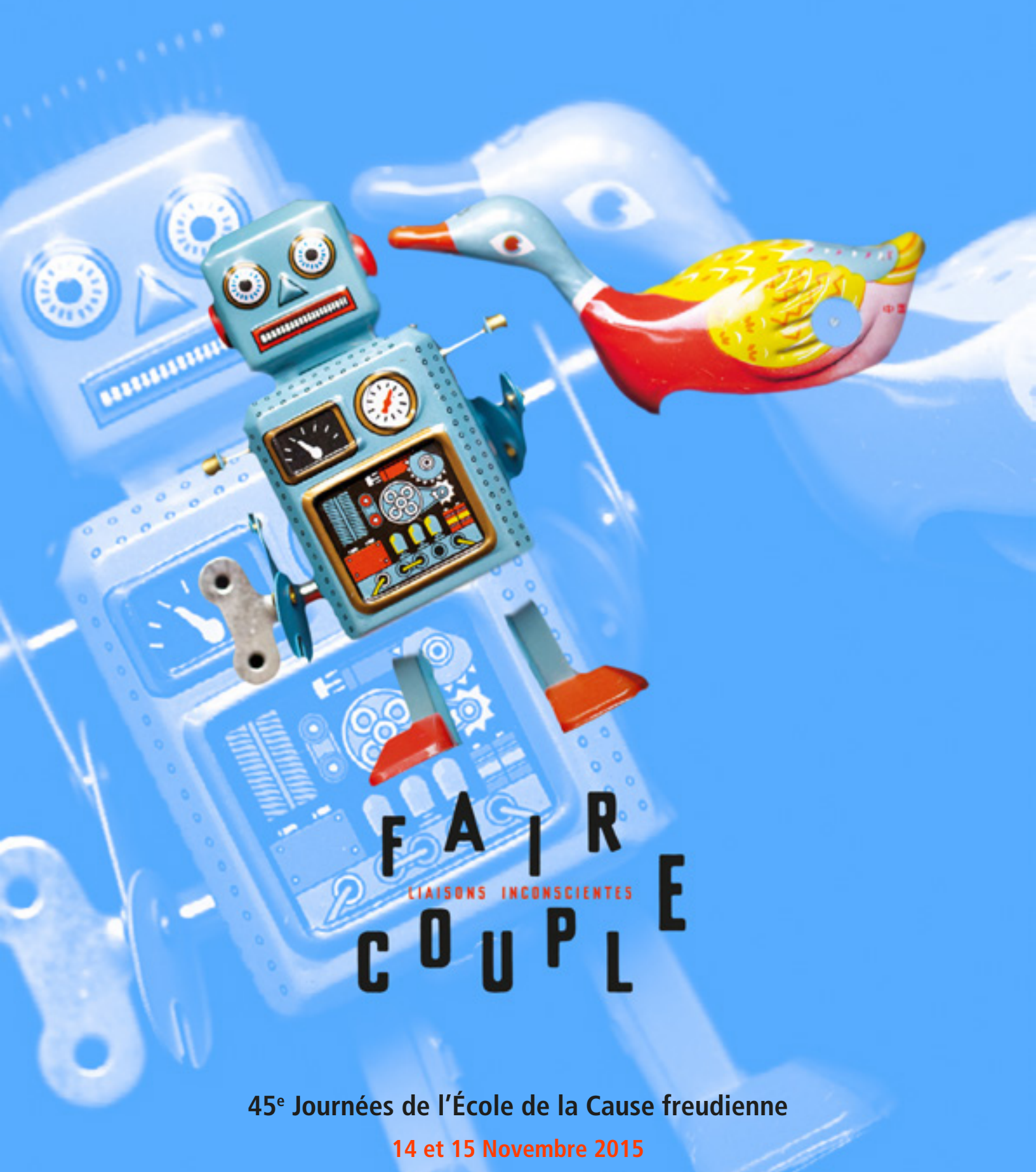


BiblioCOUPLE

Bibliographie *Faire Couple – Liaisons inconscientes*



FAIRE
LIAISONS INCONSCIENTES
COUPLE

45^e Journées de l'École de la Cause freudienne

14 et 15 Novembre 2015

BiblioCOUPLE

Bibliographie *Faire Couple – Liaisons inconscientes*

Freud

Responsable : Michel Héraud

avec la participation de

Astier Michèle, Aurat Philippe, Carteron Christine, Darnaudguilhem Gérard, Dechambre Valentine, Ducloix Marie-Ange, Exposito Jean-Manuel, Falchi Guiseppe, Falcon Marie-Anne, Farge Nadine, Fontvieille Christian, Hammoudi Zoubida, Héraud Françoise, Héron Bénédicte, Laguillaumie Annie, Legrand Dominique, Oudjane Nicole, Page Marie-Jo, Poinas Sylvie, Talbot Nadège, Walter Bernard.

Lacan

Responsable : Michel Grollier

Coordination : Michel Grollier & Christine Maugin

avec la participation de

Albert Emilie, Berthomier Julien, Boitard Marie, Bouvet Frédérique, Bouvet Marine, Brosseau Gerard, Combe Hélène, Donnart Jean-Noël, Dupé-Grumelon Christine, Duret Nadege, Galland Isabelle, Juhel Véronique, Lestien Vincent, Maulave Michèle, Melou Celine, Moriniere Nathalie, Nicolas Marie-Odile, Oger David, Pax Cisternas Sandra, Pinon Lucie, Pontecaille Isabelle, Pournier Analie, Robin Berthelot Sandrine, Rouland Elina, Soizick Guerin, Taillandier Eric, Terrien Gaëlle, Tricoire Bertrand, Wojnarowski Cécile.

Promenez votre souris sur les noms
de la table des matières
et cliquez pour vous rendre
dans la section qui vous plaît.

Jetez un coup d'oeil sur la colonne
de gauche lorsque vous êtes plongé
dans votre lecture...

Les lettres et les chiffres vous permettent
de prendre les raccourcis de BiblioCOUPLE !

Parmi ces chemins de traverse,
cliquez sur
A, B, C... découvrez les sous-parties des chapitres
Freud, Lacan, Jacques-Alain Miller...

Explorez, cliquez, savourez !

1. *Sigmund Freud* p. 05

A / En direct de l'inconscient p. 06
B / Tranches de vie p. 17
C / Couple et Symptômes p. 24
D / Le champ pulsionnel p. 37
E / Limite et hors limite p. 53
F / Le couple analytique p. 65

2. *Jacques Lacan* p. 71

A / Écrits p. 72
B / Autres écrits p. 75
C / Le séminaire p. 81
D / Autres textes p. 112

3. *Jacques-Alain Miller* p. 115

a) L'orientation lacanienne p. 116
b) Textes p. 154

4. *Quelques Post-freudiens* p. 158

1.

Sigmund Freud

Sigmund Freud présenté par lui-même, (1925), La Flèche, Gallimard, folio essais, 1970.

« En automne 1886, je m'installai comme médecin à Vienne et épousai la jeune fille qui m'avait attendu pendant plus de quatre ans dans une ville lointaine. », p. 25.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A
B
C
D
E
F

A / En direct de l'inconscient	p 06
1 - Les formations de l'inconscient	p 06
a - Les rêves	p 06
b - Actes manqués	p 09
c - Witz	p 12
2 - L'infantile	p 13
3 - Fantasme	p 14
B / Tranches de vie	p 17
C / Couple et Symptômes	p 24
1 - Névroses	p 24
a - Hystérie	p 26
b - Obsession	p 29
2 - Perversion	p 32
3 - Psychose	p 33
D / Le champ pulsionnel	p 37
1 - La pulsion sexuelle	p 37
2 - Le choix d'objet	p 41
3 - Amour et haine	p 47
4 - Actes	p 51
E / Limite et hors limite	p 53
1 - Le processus civilisateur	p 53
a - Relation Mère-Fille	p 57
b - Relation Mère-Fils	p 57
c - Relation Père-Fille	p 59
d - Relation Père-fils	p 61
2 - Couple incestueux	p 62
F / Le couple analytique	p 65

A /

En direct de l'inconscient

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

1- Les formations de l'inconscient

a – Les rêves

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« Delage fait sur les rêves des jeunes mariés une remarque qui serait fort belle si elle s'avérait universellement juste : "S'ils ont été fortement épris, presque jamais ils n'ont rêvé l'un de l'autre avant la mariage ou pendant la lune de miel ; et s'ils ont rêvé d'amour c'est pour être infidèle avec quelque personne indifférente ou odieuse." »

p. 77.

[Le rêve de l'injection faite à Irma] « Le rêve a eu lieu quelques jours avant l'anniversaire de ma femme. La veille, ma femme avait dit qu'elle s'attendait à recevoir à son anniversaire plusieurs amis, entre autres, Irma. Mon rêve anticipe sur cet évènement : c'est l'anniversaire de ma femme, et nous recevons, dans le grand hall de Bellevue, une foule d'invités et parmi eux Irma. »

p. 101.

[Le rêve de la belle bouchère –] « "Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats, mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est détraqué. Je dois donc renoncer au désir de donner un dîner." »

p. 133.

« Analyse. – Le mari de ma malade est boucher en gros ; c'est un brave homme, très actif. Il lui a dit quelques jours avant qu'il engraisserait trop et voulait faire une cure d'amaigrissement. Il se lèverait de bonne heure, ferait de l'exercice, s'en tiendrait à une diète sévère et n'accepterait plus d'invitations à dîner. Elle raconte encore, en riant, que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu, avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait très vivement mais était persuadé que le peintre préférerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille. Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse. Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. »

p. 134.

« Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve. J'insiste. Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance, elle me dit qu'elle a rendu visite hier à une de ses amies ; elle en est fort jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Fort heureusement, l'amie est mince et maigre, et son mari aime les formes pleines. De quoi parlait donc cette personne

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

maigre ? Naturellement de son désir d'engraisser. Elle lui a aussi demandé : "Quand nous inviterez-vous à nouveau ? On mange toujours si bien chez vous." Le sens du rêve est clair maintenant. Je peux dire à ma malade : "C'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement : "Oui da ! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisse et que tu plaises plus encore à mon mari ! J'aimerais mieux ne plus donner de dîner de ma vie !" Le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre vœu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution, prise par votre mari, de ne plus accepter d'invitation à dîner, pour ne pas engraisser, vous avait, en effet, indiqué que les dîners dans le monde engraisent." »

p. 135.

« Nous savons qu'à l'époque de son rêve du désir non comblé notre malade s'efforçait dans la réalité de refuser de combler un de ses désirs (le sandwich au caviar). L'amie avait aussi exprimé un vœu, celui d'engraisser, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre malade eût rêvé qu'un souhait de son amie ne s'accomplît pas. Elle souhaite bien en effet que le désir de son amie (le désir d'engraisser) ne soit pas accompli. Mais, au lieu de cela, elle rêve qu'elle-même voit un de ses désirs non accompli. Le rêve acquiert un sens nouveau, s'il n'y est point question d'elle mais de son amie, si elle s'estime à la place de celle-ci, ou, en d'autres termes, si elle s'est *identifiée* avec elle. »

p. 135-136.

« Au mot *botanique* se rattachent les souvenirs du Pr Gärtner et de sa *florissante* jeune femme ; de ma malade *Flora* ; de la dame à qui son mari avait oublié d'apporter des *fleurs*. Gärtner, de plus, fait penser au laboratoire et à la conversation avec *Königstein* ; il a été question des deux malades, au cours de cette conversation. La dame aux *fleurs* m'amène à songer à la *fleur favorite* de ma femme, que d'ailleurs évoquait le titre de la monographie entrevu dans la journée. »

p. 245.

« Mais avoir tort paraît l'accomplissement d'un singulier désir. C'est bien mon désir cependant ; je voudrais avoir tort de craindre, je voudrais que ma femme, dont la pensée du rêve m'a attribué les craintes, eût tort. Le fait au sujet duquel il faut avoir tort ou raison dans le rêve n'est pas très différent de ce qui concerne les pensées de ce même rêve. C'est la même alternative entre trouble organique ou fonctionnel à cause de la femme, plus exactement à cause de la vie sexuelle : paralysie générale ou névrose ; à cette dernière peut se rattacher d'une manière lâche la mort de *Lassalle*. »

p. 261.

« Une dame de mes amies rêve. *Elle est à l'Opéra. C'est une représentation de Wagner qui a duré jusqu'à 7 h 1 / 4 du matin. Il y a à l'orchestre et au parterre des tables où l'on dîne et où l'on boit. Son cousin, récemment revenu de son voyage de noces, est assis à une de ces tables avec sa jeune femme ; près d'eux un aristocrate. On sait que la jeune femme l'a ramené de son voyage de noces, très ouvertement, comme on peut rapporter de son voyage de noces un chapeau. Il y a, au milieu de l'orchestre, une haute tour couronnée d'une plate-forme entourée d'une grille de fer. Il y a là-haut le chef d'orchestre qui ressemble à Hans Richter ; il court derrière la grille, transpire énormément et dirige de là-haut l'orchestre rangé autour de la base de la tour. Elle-même est assise dans une loge avec une amie (que je connais). De l'orchestre sa jeune soeur veut lui tendre un grand morceau de charbon, disant qu'elle ne savait pas que cela durerait si longtemps et qu'on doit geler horriblement là-haut. (Il semble que les loges auraient dû être chauffées pendant toute la représentation.)*

Le rêve est extravagant à souhait, bien qu'il se rapporte à une seule scène. Cette tour au milieu de l'orchestre d'où le chef d'orchestre dirige les musiciens et plus encore le morceau de charbon que tend la soeur sont fort étranges ! J'ai fait exprès de ne pas demander l'analyse de ce rêve ; connaissant un peu la vie de la rêveuse, je pouvais en interpréter moi-même des parties. Je savais qu'elle avait beaucoup aimé un musicien dont la carrière avait été interrompue par une maladie mentale. La tour devait donc être prise littéralement. On comprenait dès lors que l'homme qu'elle eût souhaité voir à la place de Hans Richter dépassait les autres membres de l'orchestre de la hauteur d'une tour.

Cette tour est une image composite, une sorte d'apposition. Le soubassement représente la hauteur de l'homme ; la grille du haut, derrière laquelle il court comme un prisonnier ou comme un animal en cage,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

allusion au nom de ce malheureux homme, représente sa destinée. Les deux idées ont pu se rencontrer dans un mot fait comme la "tour des fous".

Une fois les procédés de figuration de ce rêve découverts, on pouvait essayer d'interpréter par les mêmes moyens la seconde extravagance apparente : le morceau de charbon que lui tend sa soeur. Charbon signifie amour caché :

Nul feu, nul charbon / Ne peut brûler autant / Qu'un amour caché / Ignoré de tous.

Elle et son amie sont restées là (*m. à mot* : restées assises, c'est-à-dire restées en plan) ; sa jeune soeur, qui espère encore se marier, lui tend le charbon, "parce qu'elle ne savait pas que ça durerait aussi longtemps". Le rêve ne dit pas ce qui durera si longtemps ; dans un récit on ajouterait : la représentation. Mais dans un rêve, il faut regarder la phrase en elle-même, reconnaître qu'elle est équivoque et ajouter "jusqu'à son mariage". L'interprétation : "amour caché", est soutenue par l'allusion au cousin assis à l'orchestre avec sa femme et par l'*aventure amoureuse avouée* attribuée à celle-ci. Le contraste entre l'amour caché et l'amour avoué, entre son ardeur et la froideur de la jeune femme, domine le rêve. Ici comme là il s'agit d'un personnage *haut placé*, et ce mot a pu servir de pont entre l'aristocrate et le musicien qui donnait de grands espoirs. »

p. 294-295.

Sur le rêve, (1901), Paris, Gallimard, folio essais, 2002.

« Je choisis un rêve que j'ai fait moi-même [...] "*En société, table ou table d'hôte ... On mange des épinars... Mme E. L. est assise à côté de moi, se tourne entièrement vers moi et pose familièrement la main sur mon genou. J'éloigne la main dans un mouvement de défense. Alors elle dit : Vous avez toujours eu de si beaux yeux... Je vois alors vaguement quelque chose comme le dessin de deux yeux ou le contour d'une paire de lunettes...*" ».

p. 52.

« M^{me} E. L. est une personne avec laquelle je n'ai guère entretenu de relations amicales et à ma connaissance je n'ai jamais souhaité en entretenir de plus cordiales. »

p. 53.

« Deuxième idée incidente se rapportant à la *table d'hôte* : il y a quelques semaines, me trouvant au Tyrol dans une auberge de station de montagne, je m'irritai vivement contre ma chère femme parce qu'elle ne se montrait pas suffisamment réservée à l'égard d'un certain nombre de voisins de table avec lesquels je n'avais aucune envie d'entrer en relation. Je la priai de s'occuper plus de moi que de ces étrangers. »

p. 54.

« À présent je suis également frappé par le contraste entre le comportement de ma femme à cette table et celui de M^{me} E. L. dans le rêve, laquelle "*se tourne entièrement de mon côté.*"[...] Je remarque à présent que le processus du rêve est la reproduction d'une petite scène qui s'est déroulée d'une manière toute semblable entre ma femme et moi, à l'époque où je lui faisais secrètement la cour. La caresse sous la nappe fut la réponse à une lettre d'amour pressante. Cependant, dans le rêve, M^{me} E. L., qui ne m'est pas autrement proche, se substitue à ma femme. »

p. 55.

« III. Une jeune femme, mariée cependant depuis plusieurs années, apprend qu'une connaissance qui a presque son âge, M^{lle} Elise L. s'est fiancée. Cette circonstance produit le rêve suivant :

Elle est au théâtre avec son mari, un côté de l'orchestre est tout à fait vide. Son mari raconte à la jeune femme qu'Elise L. et son fiancée auraient aussi voulu venir, mais n'auraient obtenu que de mauvaises places, trois pour 1 florin 50 kreuzers, et bien entendu ils ne pouvaient pas les prendre. Elle pense que cela n'aurait du reste pas été un malheur.

Ici, c'est l'origine des chiffres qui apparaissent dans le matériel des pensées du rêve et les transformations qu'ils ont subies qui nous intéresseront. D'où vient ce 1 fl. 50 kr. ? D'une circonstance indifférente de la veille. La belle-soeur de la jeune femme avait reçu de son mari 150 florins en cadeau et elle s'était *dépêchée* de se

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

défaire de cette somme en s'achetant un bijou. Notons ici que 150 fl. représente exactement le centuple de 1fl 50 50kr. Pour le *trois*, le nombre de billets de théâtre, il n'a qu'un point d'attache [avec le réel] : à savoir qu'Elise L., la fiancée, a exactement trois mois de moins que celle qui a fait le rêve. La situation qui apparaît en rêve est la répétition d'un petit événement à propos duquel le mari de cette femme l'a maintes fois taquinée. Un jour elle s'était *dépêchée* de prendre des billets à l'avance pour une représentation théâtrale, mais arrivée au théâtre, elle avait constatée qu'*un côté de l'orchestre était presque vide*. Elle n'aurait donc pas besoin de *tant se dépêcher*. – N'oublions pas non plus cette *absurdité* du rêve : deux personnes qui doivent prendre trois billets pour aller au théâtre.

Voici maintenant les pensées du rêve : ce fut un *non-sens* de me marier si jeune ! Je n'aurais pas eu *besoin de tant me dépêcher*. L'exemple d'Elise L. me montre que j'aurais quand même trouvé un mari, et même *cent fois* meilleur (mari, trésor), si seulement j'avais attendu. Avec mon argent, (ma dot), j'aurais pu m'acheter *trois* de ces maris. »

p. 109-110.

« *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse* », (1909), Paris, PUF, 1974.

« À Salzbourg, en 1906, en plein jour, l'idée suivante : Si la dame disait : "Il faut que tu renonces à toute jouissance sexuelle jusqu'à ce que tu puisses m'épouser", ferait-il ce serment ? Une voix intérieure dit "oui". (serment d'abstinence dans l'inconscient). La nuit, un rêve : Il s'est fiancé à la dame, et comme ils se promènent bras-dessus bras-dessous, il dit, transporté de joie : "Je n'aurais jamais imaginé que ceci se réaliserait si tôt !" »

p. 127.

b – Actes manqués

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, P.B. Payot, 2003.

« "Dans une pension de famille, un jeune homme fait la connaissance d'une Anglaise qui lui plaît. S'entretenant avec elle le premier soir dans sa langue maternelle (c'est-à-dire en anglais) qu'il possède assez bien et voulant prononcer en anglais le mot *or*, il ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à trouver le vocable nécessaire. A la place du mot exact, il trouve le mot français *or*, le mot latin *aurum*, le mot grec *chrysos* qui se présentent d'une façon tellement obsédante qu'il arrive difficilement à les écarter, alors qu'il sait fort bien qu'ils n'ont rien de commun avec le mot qu'il cherche. Il ne trouve finalement pas d'autre moyen de se faire comprendre que de toucher la bague en or que la dame porte à l'un de ses doigts ; et il apprend, à sa confusion, que le mot anglais qu'il cherche depuis si longtemps est en tout point identique au mot allemand désignant le même objet : *gold*. La signification de cet attouchement provoqué par l'oubli doit être cherchée, non seulement dans le désir qu'ont tous les amoureux de se sentir en contact direct avec la personne aimée, mais aussi dans le fait qu'il nous renseigne sur les éventuelles intentions matrimoniales de notre jeune homme. L'inconscient de la dame, surtout s'il est disposé sympathiquement à l'égard du partenaire, peut avoir deviné ses intentions érotiques dissimilées derrière le masque inoffensif de l'oubli ; et la manière dont elle aura accepté et expliqué l'attouchement peut fournir aux deux partenaires un moyen inconscient, mais très significatif, de prévoir l'issue du flirt commencé." »

p. 48-49.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« Au cours d'une séance de psychanalyse, une jeune femme fait part de cette idée qui lui vient à l'esprit : la veille en se coupant les ongles, "elle a entamé la chair alors qu'elle était occupée à enlever la petite peau de la matrice de l'ongle". Ce détail est si peu intéressant qu'on peut se demander pourquoi la malade s'en est souvenue et en a fait part ; on soupçonne en conséquence qu'il s'agit d'un acte symptomatique. C'est à l'annulaire qu'est arrivé ce petit malheur, l'annulaire auquel on porte l'alliance. Le jour de l'accident était, en outre, le jour anniversaire de son mariage, ce qui confère à la petite blessure un sens tout à fait net et facile à découvrir. Elle raconte, en outre, un rêve se rapportant à la maladresse de son mari et à sa propre anesthésie sexuelle. Mais pourquoi s'est-elle blessée à l'annulaire gauche, alors que c'est sur l'annulaire droit qu'on porte l'alliance ? Son mari est avocat, "docteur en droit" et étant jeune fille elle avait une secrète inclination pour un médecin ("docteur en gauche", disait-elle, en plaisantant). Un mariage de la main gauche avait aussi sa signification déterminée. »

p. 242-243.

« Un jour, me trouvant en visite chez un couple récemment marié, j'ai entendu la jeune femme me raconter en riant qu'étant allée, au retour du voyage de noces, voir sa sœur, celle-ci lui proposa de l'accompagner dans les magasins pour faire des achats, pendant que le mari irait à ses affaires. Une fois dans la rue, elle aperçut, sur le trottoir opposé, un monsieur dont la présence dans cette rue sembla l'étonner, et elle dit à sa sœur : "Regarde, on dirait que c'est M. L." Elle avait oublié que ce M. L. était depuis plusieurs semaines son époux. Je me suis senti mal à l'aise en écoutant ce récit, mais m'abstins d'en tirer une conclusion. Je ne me suis souvenu de cette petite histoire qu'au bout de plusieurs années, lorsque ce mariage eut pris une tournure des plus malheureuses. »

p. 257.

« "Nous connaissons les actes symptomatiques accomplis par des époux et qui consistent à enlever et à remettre machinalement leur alliance. Mon collègue K. a accompli toute une série d'actes symptomatiques de ce genre. Une jeune fille qu'il aimait lui fit cadeau d'une bague, en lui recommandant de ne pas la perdre, car s'il la perdait, ce serait un signe qu'il ne l'aimerait plus. Par la suite il fut constamment obsédé par la crainte de perdre la bague. Lorsqu'il lui arrivait de l'enlever, pour se laver les mains, par exemple, il oubliait régulièrement la place où il l'avait mise et ne la retrouvait souvent qu'après de longues recherches. Lorsqu'il laissait tomber une lettre dans une boîte, il appréhendait toujours qu'un mouvement maladroit de la main contre le rebord de celle-ci ne fasse glisser la bague pour l'envoyer rejoindre la lettre au fond de la boîte. Un jour il manœuvra si bien que l'accident tant redouté arriva réellement. C'était un jour où il expédiait une lettre de rupture à une de ses anciennes maîtresses, devant laquelle il se sentait coupable. Au moment de laisser tomber la lettre dans la boîte, il fut pris du désir de revoir cette femme, désir qui entra en conflit avec son affection pour sa maîtresse actuelle." »

p. 258-259.

« Je connais aussi un monsieur âgé ayant épousé une très jeune fille et qui, au lieu de partir tout de suite en voyage, préféra passer avec sa jeune femme la première nuit dans un hôtel de la capitale. À peine arrivé à l'hôtel, il constata avec angoisse que son portefeuille contenant la somme destinée au voyage de noces avait disparu. Il eut encore le temps de téléphoner à son domestique, qui avait retrouvé le portefeuille dans une poche de l'habit que notre nouveau marié avait déposé chez lui en revenant de la cérémonie du mariage. Rentré en possession de son portefeuille, il put le lendemain partir en voyage avec sa jeune femme ; mais, ainsi qu'il l'avait redouté, il n'avait pas été capable de remplir pendant la nuit ses devoirs conjugaux.

Il est consolant de penser que, dans l'immense majorité des cas, les hommes, lorsqu'ils perdent quelque chose, accomplissent un acte symptomatique et qu'ainsi la perte d'un objet répond à une intention secrète de celui qui est victime de cet accident. »

p. 261.

« J'avais interdit à l'un de mes malades, qui était décidé à rompre avec sa maîtresse, de communiquer téléphoniquement avec elle, toute conversation ne pouvant que rendre difficile la lutte contre l'habitude qu'il avait contractée à son égard. Je lui conseille de lui faire connaître sa dernière décision par lettre, malgré la difficulté de lui faire parvenir celle-ci. À une heure de l'après-midi, il vient me voir pour m'annoncer qu'il a trouvé un moyen de tourner cette difficulté, et il me demande en passant s'il peut invoquer mon autorité

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

médicale. Vers deux heures, occupé à rédiger la lettre de rupture, il s'interrompt brusquement et dit à sa mère qui se trouvait à côté de lui : "Et dire que j'ai oublié de demander au professeur si je dois le nommer. " Il court aussitôt au téléphone, demande la communication et téléphone : "Puis-je voir M. le professeur après le dîner ?" – "Es-tu fou, Adolphe ?" lui répond, sur un ton d'étonnement, la voix même que, sur mon conseil, il ne devait plus entendre. Il s'était tout simplement "trompé" et avait demandé le numéro de téléphone de sa maîtresse, au lieu du mien. »

p. 279-280.

« Je range encore parmi les "erreurs" l'événement suivant, d'un caractère plus sérieux, qui m'a été raconté par un témoin oculaire. Une dame passe la soirée à la campagne, avec son mari et en compagnie de deux étrangers. Un de ces étrangers est son ami intime, ce que tout le monde ignore et doit ignorer. Les deux amis accompagnent le couple presque devant la maison. En attendant que la porte s'ouvre, le mari et la femme prennent congé des amis. La dame se penche vers l'un des étrangers, lui tend la main et lui dit quelques mots aimables. Puis, elle prend le bras de l'autre (qui était son amant) et se tourne vers son mari, comme voulant prendre congé de lui. Le mari accepte la plaisanterie, enlève son chapeau et dit avec une politesse exagérée : "Je vous baise la main, chère Madame." La femme, effrayée, lâche le bras de son amant et a encore le temps de s'écrier, avant que le mari soit revenu : "Mon Dieu, quelle aventure !" Le mari était de ceux qui considéraient l'infidélité de leur femme comme une chose absolument impossible. Il avait juré à plusieurs reprises que si jamais sa femme le trompait plus d'une vie serait en danger. Il avait donc les plus fortes raisons de ne pas comprendre la provocation qu'impliquait l'erreur de sa femme. »

p. 282-283.

« Voici une erreur d'un de mes patients et qui, en se reproduisant, s'est transformée en une erreur opposée. Elle est particulièrement instructive. Un jeune homme exagérément indécis finit, après de longues luttes intérieures, par se décider à promettre le mariage à la jeune fille qu'il aime et qui l'aime depuis longtemps. Après avoir accompagné sa fiancée, il monte, tout rayonnant de bonheur, dans un tramway et demande à la receveuse... *deux* billets. Six mois plus tard, nous le retrouvons marié, mais son bonheur conjugal laisse encore à désirer. Il se demande s'il a bien fait de se marier, regrette les relations amicales de jadis, a toutes sortes de reproches à adresser à ses beaux-parents. Un soir, après avoir été cherché sa femme chez les beaux-parents, il monte avec elle dans un tramway et se contente de demander à la receveuse... *un* billet. »

p. 283.

C – Witz

La naissance de la psychanalyse, (1887-1902), Paris, PUF, 1991.

« [Lettre du 11-9-1899] Conversation entre deux camarades de régiment : "Et alors, camarade, tu es fiancé ? Elle est sûrement charmante, intelligente, gracieuse ?" – "Ah là là ! Elle ne me plaît pas du tout" ; c'est tout à fait mon cas », [écrit Freud à propos de son manuscrit de *L'interprétation du rêve*.]

p. 263-264.

Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, (1905), Paris, Gallimard, 1981.

« On s'est toujours plu à définir l'esprit comme l'aptitude à découvrir le semblable au sein du dissemblable, c'est-à-dire des ressemblances cachées. Jean Paul a donné à cette même idée une formule spirituelle : "L'esprit, dit-il, est un prêtre travesti qui unit tous les couples. "Th. Vischer ajoute : "Il se plaît à sceller les unions qui déplaisent aux familles." »

p. 14-15.

« Un médecin quitte le chevet d'une malade et dit au mari qui l'accompagne : "Voilà qui ne me *plaît* pas !" – "Voilà déjà longtemps qu'elle me *déplaît*", répond le mari approbateur.

Naturellement le médecin parlait de l'état de la santé : il a cependant traduit son inquiétude en des termes tels qu'ils ont fourni au mari l'occasion d'exprimer son aversion à l'égard de sa femme. »

p. 59.

« Parmi les innombrables calembours dont nous disposons, il est peut-être piquant d'en citer un fort mauvais commis par Heine. Après s'être présenté pendant assez longtemps comme un "prince hindou"(Le Grand, chap. V), il jeta un jour le masque et avoua à sa dame : "Madame, je vous ai trompée... J'ai été aussi peu à Calcutta que le dindon (Kalkutte) que j'ai mangé hier. "Le défaut de ce mot d'esprit vient apparemment de ce que ces deux mots (Kalkutta, – Kalkutte) se ressemblent à ce point qu'on peut dire qu'ils sont, à proprement parler, identiques. Le volatile dont il a mangé doit – dit-on – son nom allemand à sa ville d'origine. »

p. 73.

« Un marieur défend contre les critiques du jeune homme, la jeune fille qu'il lui propose. "La belle-mère, dit celui-ci, ne me plaît pas, c'est une personne méchante et bête." – "Vous n'épousez pas la belle-mère, mais la fille." – "Mais elle n'est plus jeune ni belle non plus." – "Peu importe, moins elle sera jeune et belle, plus elle vous sera fidèle." – "Il y a bien peu d'argent." – "Qui parle d'argent ! Est-ce l'argent que vous épousez ? C'est bien une femme que vous voulez !" – "Mais elle est bossue !" – "Que voulez-vous ! *Il vous faut donc une femme sans défauts ?*"

Il s'agit, en réalité, d'une demoiselle plus très jeune, sans argent ni beauté, nantie d'une mère repoussante et gratifiée au surplus d'une grave difformité. Ce ne sont pas là des conditions attrayantes pour un époux. À chaque défaut, le marieur trouve des arguments qui permettent de s'en accommoder : il ne concède comme seul défaut que la bosse, défaut dont tout le monde doit convenir. Voilà encore l'apparence de logique, caractéristique du sophisme, et destinée à couvrir la faute de raisonnement. La demoiselle n'a évidemment que des défauts, les uns sur lesquels on pourrait passer, et un dernier qui crève les yeux. Il est donc impossible de l'épouser. Le marieur feint d'avoir éliminé chacun des défauts par l'excuse qu'il leur trouve, bien que, malgré ses efforts il reste que chacun d'eux équivaille à une dévalorisation qui s'ajoute à la suivante. Il s'attache à chaque facteur isolément et refuse d'envisager leur somme. »

p. 94-96-97.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

2 – L'infantile

Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905), Paris, Gallimard, folio essais, 2000.

« L'adulte devenu névrosé en raison d'une libido insatisfaite, se conduira dans son angoisse comme un enfant, se mettra à éprouver de la crainte dès qu'il se sera seul, c'est-à-dire en l'absence d'une personne sur l'amour de laquelle il croit pouvoir compter. »

p. 168.

« Les théories sexuelles infantiles », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989.

« Les opinions infantiles sur la nature du mariage, qui sont souvent retenues par la mémoire consciente, ont une grande importance pour la symptomatologie d'une affection névrotique ultérieure. Elles se donnent d'abord une expression dans les jeux des enfants, dans lesquels on fait ensemble ce qui constitue l'état d'être marié et plus tard le désir d'être marié peut prendre la forme d'expression infantile, pour apparaître dans une phobie tout d'abord non reconnaissable ou dans un symptôme correspondant. »

p. 24.

« Les jeux d'enfant les plus importants pour la névrose ultérieure sont le "jeu du docteur" et les jeux "à Papa et à Maman". »

p. 24.

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, (1910), Paris, Gallimard, 1987.

« Car si le sourire de la Joconde évoquait en lui le souvenir de sa mère, nous comprenons bien que ce fut lui qui le poussa en premier lieu à entreprendre une glorification de la maternité, et à restituer à la mère le sourire qu'il avait trouvé chez cette noble dame. »

p. 139.

« Lorsque Léonard, au faite de son existence, rencontra de nouveau le sourire de ravissement bienheureux qui jadis avait animé de ses jeux la bouche de sa mère quand elle le caressait, il se trouvait depuis longtemps sous l'empire d'une inhibition qui lui interdisait de jamais demander de telles tendresses à des lèvres de femmes. »

p. 146-147.

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« La maladie se déclencha lorsqu'à 20 ans passés il fut mis en face de la tentation d'épouser une jeune fille autre que celle qu'il aimait depuis longtemps ; il échappa à la nécessité de résoudre ce conflit en remettant

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

à plus tard tout ce qu'il avait à faire pour en préparer la solution, ce dont la névrose lui fournit les moyens. L'hésitation entre son amie et l'autre jeune fille se laisse ramener au conflit entre l'influence de son père et l'amour pour la dame, donc à un conflit entre le choix de son père et celui d'un objet sexuel, conflit qui, d'après ses souvenirs et ses obsessions, existait déjà dans sa prime enfance. »

p. 253.

« L'intérêt de la psychanalyse », (1913), *Résultats, idées, problèmes, tome I*, Paris, PUF, 1984.

« La psychanalyse a pu établir de la façon la plus évidente ce caractère de modèle ineffaçable des plus précoces événements, justement pour la vie sexuelle. "On revient toujours à ses premières amours", voilà la vérité pure et simple. Les nombreux mystères de la vie amoureuse de l'adulte ne se résolvent que par la mise en évidence des facteurs infantiles dans l'amour. »

p. 206.

« Sur la psychologie du lycéen », (1914), *Résultats, idées, problèmes, tome I*, Paris, PUF, 1984.

« Elle [la psychanalyse] nous a enseigné que les positions affectives vis-à-vis d'autres personnes, qui sont de la dernière importance pour le comportement ultérieur de l'individu, sont arrêtées à un âge dont on ne soupçonne pas combien il est précoce. Dès les six premières années de l'enfance, le petit homme a établi le mode et la tonalité affective de ses relations aux personnes de l'un et l'autre sexe, il peut à partir de là les développer et les transformer selon des directions déterminées mais il ne peut plus les abolir. Les personnes auxquelles il se fixe de cette façon sont ses parents et ses frères et sœurs. Tous les êtres qu'il connaît plus tard deviennent pour lui des personnes substitutives de ces premiers objets de ses sentiments [...] Tous ceux qu'il connaît plus tard ont donc à assumer une sorte d'héritage sentimental [...] ; tout choix ultérieur d'amitié et d'amour se fait sur fond de traces mnésiques laissées par ces premiers modèles. »

p. 229-230.

3 – Fantasme

« Les psychonévroses de défense », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Dans la salle de concert, un monsieur qui ne lui était pas indifférent avait pris place non loin d'elle. Elle commença à penser à lui et à s'imaginer qu'elle était sa femme, assise à ses côtés. Dans cette rêverie érotique, elle éprouva cette sensation corporelle que l'on peut comparer à l'érection de l'homme et qui, chez elle – je ne sais si c'est un fait général –, se termina par une légère envie d'uriner. Elle s'effraya alors violemment de cette sensation – qui lui était cependant familière – parce qu'elle avait pris la décision intime de combattre cette inclination, comme toute autre d'ailleurs ; aussitôt l'affect se transféra sur l'envie d'uriner concomitante et l'obligea à quitter la salle, après une atroce lutte intérieure. »

p. 10.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Cinq leçons sur la psychanalyse, (1904), Paris, P.B. Payot, 1983.

« Une jeune fille avait récemment perdu un père tendrement aimé, après avoir aidé à le soigner – situation analogue à celle de la malade de Breuer. Sa sœur aînée s'étant mariée, elle se prit d'une vive affection pour son beau-frère, affection qui passa, du reste, pour une simple intimité comme on en rencontre entre les membres d'une même famille. Mais bientôt cette sœur tomba malade et mourut pendant une absence de notre jeune fille et de sa mère. Celles-ci furent rappelées en hâte, sans être entièrement instruites du douloureux événement. Lorsque la jeune fille arriva au chevet de sa sœur morte, en elle émergea, pour une seconde, une idée qui pouvait s'exprimer à peu près ainsi : *maintenant il est libre et il peut m'épouser*. Il est certain que cette idée, qui trahissait à la conscience de la jeune fille l'amour intense qu'elle éprouvait sans le savoir pour son beau-frère, la révolta et fut immédiatement refoulée. La jeune fille tomba malade à son tour, présenta de graves symptômes hystériques, et lorsque je la pris en traitement, il apparut qu'elle avait radicalement oublié cette scène devant le lit mortuaire de sa sœur et le mouvement de haine et d'égoïsme qui s'était emparé d'elle. Elle s'en souvint au cours du traitement, reproduisit cet incident avec les signes de la plus violente émotion, et le traitement la guérit. »

p. 25-26.**« Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », (1908), Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973.**

« Une de mes patientes, que j'avais rendue attentive à ses fantasmes, me raconta qu'un jour dans la rue elle s'était soudain trouvée en larmes et que, par une brusque réflexion sur la véritable raison de ses pleurs, elle avait pu saisir le fantasme suivant : elle avait établi une relation amoureuse avec un pianiste virtuose bien connu (mais inconnu d'elle personnellement), en avait eu un enfant (elle n'avait pas d'enfant), puis avec cet enfant avait été abandonnée par lui dans la misère. C'est à cet endroit du roman qu'avaient jailli ses larmes. »

p. 150.**« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », (1909), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1973.**

« Ce plan de sa famille réveilla en lui un conflit : devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu'on lui destinait ? Et c'est ce conflit-là, conflit, au fond, entre son amour et la volonté persistante de son père, qu'il résolut en tombant malade ; ou, plus exactement, par la maladie, il échappa à la tâche de résoudre ce conflit dans la réalité. »

p. 228.

« Il voit ma fille devant lui, mais elle a deux morceaux de crotte à la place des yeux. Pour tous ceux qui connaissent le langage du rêve, la traduction de celui-ci sera facile : il épouse ma fille ; non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent. »

p. 229.

« "Et une autre fois, lorsque je lus dans *Dichtung und Wahrheit (Vérité et fiction)* de Goethe comment ce dernier, encore jeune homme, se libéra dans un mouvement de tendresse d'une malédiction qu'avait exprimé une femme jalouse, malédiction qui devait frapper celle qu'il baiserait sur la bouche. Goethe s'était, pendant longtemps, laissé retenir superstitieusement par cette malédiction ; à ce moment-là, il brisa cette chaîne et embrassa de tout son cœur sa bien-aimée." »

p. 232.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse* », (1909), Paris, PUF, 1974.

« Lui, elle ne l'aime pas ; dès qu'il en a eu la certitude, il s'est laissé aller à une rêverie. Il deviendrait très riche, épouserait une autre femme, puis irait avec elle rendre visite à la dame, pour la vexer. Mais ici son imagination tourna court, car il lui fallut s'avouer que l'autre, l'épouse, lui était complètement indifférente ; ses pensées se troublèrent et ce n'est qu'à la fin qu'il eut l'idée claire qu'elle devait mourir. »

p. 89.

« Ensuite il raconte un autre fantasme de vengeance concernant la dame et dont il n'a pas à avoir honte. Il lui semble qu'elle attache beaucoup de prix à une position sociale élevée. C'est pourquoi il fantasme qu'elle a épousé un fonctionnaire de haut rang. Il entre ensuite dans le même service et dépasse de beaucoup cet homme. Celui-ci, devenu son subordonné, commet un jour un acte malhonnête. La dame se jette à ses pieds et le supplie de sauver son mari. Il le lui promet et lui révèle que ce n'est que par amour pour elle qu'il est entré dans le service parce qu'il avait prévu un tel moment ; maintenant que sa mission est accomplie, et son mari sauvé, il se démet de ses fonctions. »

p. 109.

« Quand, peu d'années auparavant, son père revint de Gleichenberg, il dit à sa femme qu'il y avait vu un nombre tellement incroyable de mauvaises épouses qu'il lui fallait, au bout de trente-trois années de vie conjugale, la prier de lui assurer qu'elle ne lui avait jamais été infidèle. Devant sa résistance, il dit qu'il ne la croirait que si elle le lui jurait sur la vie des enfants ; une fois qu'elle l'eut fait, il fut soulagé. »

p. 177.

Totem et tabou, (1912), Paris, P.B. Payot, 1972.

« Mais il n'est pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour s'apercevoir que cette action se manifestant à distance n'est autre que la pensée du retour, la nostalgie des absents, et que derrière tous ces déguisements se dissimule une excellente idée psychologique, à savoir que les hommes ne travailleront de leur mieux que s'ils sont entièrement rassurés sur la conduite de leurs femmes restées à la maison sans surveillance. Parfois on entend exprimer directement, sans aucune motivation psychologique, l'idée que l'infidélité de la femme est capable de rendre vain le travail responsable de l'homme absent. »

p. 115.

B /

Tranches de vie

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« Une de mes malades m'a rapporté un autre rêve, d'un caractère plus sombre, et qui lui paraissait contredire la théorie du rêve-désir. "Vous savez, me dit cette jeune fille, que ma sœur n'a plus qu'un fils : Charles ; elle a perdu le plus âgé, Otto, alors que j'habitais encore chez elle. Otto était mon chéri, je l'avais élevé moi-même. J'aime bien le petit, sans doute, mais je suis bien loin de tenir à lui comme à celui qui est mort. J'avais rêvé cette nuit que *je voyais Charles mort devant moi. Il était étendu dans son petit cercueil, les mains jointes. Il y avait des cierges tout autour. C'était exactement comme lors de la mort du petit Otto.* Vous savez combien j'en ai été ému. Qu'est-ce que cela signifie ?" [...]

Orpheline de bonne heure, la jeune fille avait été élevée dans la maison de sa sœur, beaucoup plus âgée qu'elle ; elle y avait rencontré, parmi les amis de la maison, l'homme qui avait fait sur son cœur une impression durable. Il sembla d'abord que cette inclination à peine avouée aboutirait à un mariage, mais sa sœur, sans que l'on pût trop savoir pourquoi, l'empêcha. Après cette rupture, l'homme aimé de ma malade avait évité la maison. Elle-même, quelque temps après la mort du petit Otto, sur qui elle avait reporté toute sa tendresse, était devenue indépendante. Mais elle n'avait pu se dégager de son inclination pour l'ami de sa sœur. Sa fierté lui ordonnait de l'éviter, elle n'avait pu cependant aimer aucun des prétendants qui s'étaient présentés depuis. Quand on annonçait quelque part une conférence de celui qu'elle aimait (c'était un professeur et un littérateur), elle se trouvait infailliblement dans l'auditoire ; elle saisissait d'ailleurs toutes les occasions de le voir de loin dans les lieux publics. Je me rappelai qu'elle m'avait dit la veille que le professeur allait à un certain concert et qu'elle irait aussi pour le voir encore une fois. C'était la veille du rêve ; le concert avait lieu le jour où elle me raconta le rêve. Je pus donc interpréter le rêve aisément et je lui demandai si elle se rappelait un fait qui s'était passé lors de la mort du petit Otto. Elle répondit aussitôt : "Certainement, le professeur, qu'on n'avait plus vu depuis longtemps, est revenu, et je l'ai vu près du cercueil du petit Otto." C'était précisément ce que j'attendais. J'interprétei donc le rêve de la manière suivante. "Si l'autre petit garçon mourait, la même chose aurait lieu. Vous passeriez la journée chez votre sœur, le professeur viendrait assurément présenter ses condoléances et vous le reverriez dans les mêmes circonstances qu'alors. Le rêve indique simplement ce désir de le revoir contre lequel vous luttez intérieurement. Je sais que vous avez dans votre poche le billet pour le concert de ce soir. Votre rêve est un rêve d'impatience, il a hâté de quelques heures l'évènement de ce soir." »

p. 138-139.

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, P.B. Payot, 2003.

« J'ai entrepris un jour de rétablir la vie conjugale d'un homme très intelligent, dont les malentendus avec sa femme, qui l'aimait tendrement, pouvaient sans doute reposer sur des raisons réelles, mais qui (il en convenait lui-même) ne suffisaient pas à les expliquer entièrement. Il était sans cesse préoccupé par l'idée du divorce, sans pouvoir s'y décider définitivement, à cause de ses deux enfants en bas âge qu'il adorait. Et pourtant, il revenait constamment à ce projet, sans chercher un moyen de rendre la situation supportable. Cette impuissance à résoudre un conflit est pour moi une preuve que des motifs inconscients et refoulés servaient chez lui à renforcer les motifs conscients en lutte entre eux, et dans les cas de ce genre je cherche à mettre fin au conflit par une analyse. L'homme me fit part un jour d'un petit incident qui l'avait profon-

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

dément effrayé. Il jouait avec l'aîné des enfants, celui qu'il aimait le plus, en le soulevant et en le baissant alternativement ; à un moment donné, il le souleva si haut, et juste au-dessous d'un lourd lustre à gaz, que la tête de l'enfant vint *presque* se cogner contre ce dernier. *Presque*, mais pas tout à fait... Il n'arriva rien à l'enfant, mais la peur lui donna le vertige. Le père resta immobilisé par la frayeur, tenant l'enfant dans les bras ; la mère eut une crise d'hystérie. L'adresse particulière de ce mouvement imprudent, la violence de la réaction que celui-ci a provoquée chez les parents m'ont incité à chercher dans cet accident un acte symptomatique exprimant une mauvaise intention à l'égard de l'enfant aimé. Quant à l'opposition entre cette manière de voir et la tendresse actuelle du père pour son enfant, j'ai réussi à la supprimer, en faisant remonter l'impulsion malfaisante à une époque où l'enfant était unique et tellement petit qu'il ne pouvait encore inspirer au père aucune tendresse. Il me fut alors facile de supposer que cet homme, peu satisfait de sa femme, pouvait à cette époque-là avoir l'idée ou concevoir le projet suivant : si ce petit être, qui ne m'intéresse en aucune façon, venait à mourir, je deviendrais libre et pourrais me séparer de ma femme. Ce désir de voir mourir le jeune être, si aimé aujourd'hui, a pu persister dans l'inconscient depuis cette époque. À partir de là, il est facile de trouver la voie de la fixation inconsciente du désir. J'ai en effet réussi à retrouver dans les souvenirs d'enfance du patient celui de la mort d'un de ses petits frères, mort que la mère attribuait à la négligence du père et qui avait donné lieu à des explications orageuses entre les époux, avec menaces de séparation. L'évolution ultérieure de la vie conjugale de mon malade n'a fait que confirmer mon schéma, puisque le traitement que j'avais entrepris a été couronné de succès. »

p. 235-236.

« Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », (1915), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Il y a plusieurs années je fus consulté par un avocat de renom qui voulait connaître mon avis sur un cas dont la compréhension lui semblait problématique. Une jeune dame s'était adressée à lui pour trouver protection contre les persécutions d'un homme qui l'avait amenée à lier avec lui des relations amoureuses. Elle affirmait que cet homme avait abusé de sa complaisance pour faire prendre, par des spectateurs invisibles, des photographies de leurs tendres ébats ; alors il était en son pouvoir de la couvrir de honte en montrant ces images, et de la contraindre à ne plus lui résister. »

p. 209.

« Elle avait été employée durant des années dans un grand établissement où elle avait occupé un poste de responsabilité à sa propre satisfaction et au contentement de ses supérieurs. Elle n'avait pas recherché les relations amoureuses avec les hommes ; elle vivait tranquillement avec sa vieille mère, dont elle était l'unique soutien. Elle n'avait ni frère ni sœur ; quant au père, il était mort plusieurs années auparavant. Dans les derniers temps elle avait été courtisée par un employé du même bureau qu'elle, un homme de très bonne éducation, séduisant, auquel elle ne pouvait refuser sa sympathie. Un mariage entre eux était exclu à cause des circonstances extérieures, mais lui ne voulait à aucun prix cesser de la fréquenter à cause de cette impossibilité. Il lui remontrait combien il était insensé de renoncer, en raison de conventions sociales, à tout ce qu'ils désiraient tous les deux, sur quoi ils avaient un droit imprescriptible, et qui plus que tout autre chose contribuait à l'exaltation de leur vie. Comme il lui avait promis de ne lui faire courir aucun danger, elle finit par consentir à lui rendre visite, dans la journée, à sa garçonnière. Une fois là, on en vint aux baisers et aux étreintes, ils s'étendirent l'un près de l'autre, il admira sa beauté en partie dévoilée. Au cours de cette heure d'amour, elle fut effrayée par un bruit insolite, semblable à un battement ou à un tintement. Ce bruit venait du côté du bureau qui se trouvait en biais devant la fenêtre ; l'espace entre la table et la fenêtre était en partie occupé par un lourd rideau. Elle racontait qu'aussitôt elle avait interrogé son ami sur la signification du bruit, et s'était entendue répondre que cela provenait vraisemblablement de la pendulette posée sur le bureau ; mais je me donnerai plus tard la liberté de faire une remarque sur cette partie de son rapport. Comme elle quittait la maison, elle rencontra dans l'escalier deux hommes qui à sa vue chuchotèrent quelque chose. L'un des inconnus portait un objet enveloppé, paraissant une cassette. Cette rencontre la préoccupa ;

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

encore sur le chemin du retour, elle combina l'idée que cette cassette pourrait bien avoir été un appareil photographique, l'homme qui la portait un photographe, qui durant sa présence dans la pièce était resté caché derrière le rideau, et le tintement qu'elle avait entendu le bruit du déclic quand l'homme, ayant trouvé la situation particulièrement compromettante, avait voulu en fixer l'image. Désormais, elle ne pouvait plus passer sous silence les soupçons qu'elle concevait à l'égard de son amoureux ; elle le persécuta de ses questions, de vive voix et par lettres, lui réclamant explications et apaisements, lui faisant des reproches, mais elle se montra inaccessible aux assurances qu'il lui donna, et par lesquelles il lui représentait la loyauté de ses sentiments et l'inanité de la suspicion qu'elle faisait peser sur lui. À la fin, elle s'adressa à l'avocat, lui raconta l'expérience qu'elle avait vécue, et lui remit les lettres qu'elle avait reçues à cette occasion de celui qu'elle soupçonnait. Plus tard, je pus prendre connaissance de quelques-unes de ces lettres ; elles me firent la meilleure impression ; l'essentiel de leur contenu était le regret qu'une entente si belle et si tendre ait été détruite par cette "malheureuse idée morbide". »

p. 210-211.

« En transformant immédiatement l'aimé en persécuteur, la jeune fille paraissait se défendre d'aimer un homme. »

p. 212.

« *Psychanalyse et télépathie* », (1921), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Je n'ai fait aucune observation directe sur Schermann, [graphologue] mais je suis entré par l'intermédiaire d'un patient en relations avec lui, sans qu'il en sache rien. Je vais encore vous raconter cela. Il y a quelques années, un jeune homme s'adressa à moi et me fit une impression particulièrement sympathique, de sorte que je lui donnai la préférence sur beaucoup d'autres. Il s'avéra qu'il était pris dans une liaison avec une des courtisanes les plus connues, liaison dont il voulait se dégager car elle le privait de toute indépendance, mais il n'y parvenait pas. Je réussis à lui faire recouvrer sa liberté et en même temps à parvenir à une compréhension totale de sa compulsion, il a contracté, il y a quelques mois, un mariage normal, bourgeoisement satisfaisant. Il apparut bientôt, au cours de l'analyse, que la compulsion contre laquelle il se débattait ne le liait nullement à la courtisane, mais à une femme de son propre milieu à qui l'attachait une liaison datant de sa prime jeunesse. La courtisane n'avait été introduite qu'en tant que souffre-douleur, afin de satisfaire sur elle tout le ressentiment et toute la jalousie destinés en fait à la bien-aimée. Il s'était soustrait à son inhibition par ambivalence, suivant des modèles que nous connaissons, en la déplaçant sur un nouvel objet.

Cette courtisane, qui s'était mise à l'aimer d'une manière presque désintéressée, il avait l'habitude de la tourmenter de la façon la plus raffinée. Mais lorsqu'elle ne pouvait plus cacher sa souffrance, alors la tendresse qu'il avait pour son amour de jeunesse se reportait aussi sur elle, il la comblait de cadeaux et se réconciliait avec elle, et puis le cycle continuait ainsi. Lorsque, sous la conduite de la cure, il rompit enfin avec elle, il devint clair que ce qu'il cherchait à obtenir par son comportement auprès de ce substitut de l'aimée, c'était la revanche pour une tentative de suicide qu'il avait faite dans sa jeunesse, lorsque l'aimée ne répondait pas à son amour. Après cette tentative de suicide, il parvint enfin à conquérir son premier amour. Pendant cette période du traitement, il avait l'habitude d'aller voir Schermann qu'il connaissait et qui tira à diverses reprises cette interprétation des échantillons d'écriture de la dame galante : elle était à bout de forces, au bord du suicide et allait très certainement se tuer. Mais elle ne le fit pas, rejeta au contraire sa faiblesse humaine et se souvint des principes de son métier et de ses devoirs envers son ami officiel. Il était clair pour moi que le magicien n'avait fait que révéler à mon patient son désir intime.

Après avoir surmonté l'obstacle de cette personne poussée au premier plan, mon patient s'appliqua sérieusement à se libérer de sa véritable chaîne. D'après ses rêves, je devinai le plan qui se formait en lui pour dénouer sa liaison avec son amour de jeunesse, sans la blesser profondément ni lui causer de dommage matériel. Elle avait une fille qui se montrait très tendre envers le jeune ami de la famille, ne sachant apparemment rien de son rôle secret. Il voulait épouser cette jeune fille. Peu après le plan devint conscient et l'homme entreprit les premiers pas pour le réaliser. J'appuyai cette intention qui correspondait à une issue irrégulière,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

mais toutefois possible, d'une situation difficile. Mais peu après vint un rêve d'une tournure hostile à la jeune fille et il consulta de nouveau Schermann dont l'expertise fut que la jeune fille était puérile, névrosée et qu'il ne fallait pas l'épouser. Le grand connaisseur d'hommes avait cette fois raison, le comportement de la jeune fille, qui passait déjà pour être la fiancée de cet homme, devenait de plus en plus contradictoire et il fut décidé de la diriger vers une analyse. Le résultat de l'analyse fut d'écarter ce projet de mariage. La jeune fille avait une connaissance inconsciente complète des relations entre sa mère et son fiancé et n'était attachée à ce dernier que par suite de son complexe d'Œdipe.

C'est vers cette époque que notre analyse s'interrompt. Le patient était libre et capable de se frayer lui-même son chemin ultérieur. Il choisit pour femme, en dehors de son milieu familial, une jeune fille respectable sur laquelle Schermann avait porté un jugement favorable. Puisse-t-il avoir raison cette fois encore. »

p. 21-22-23.

Sigmund Freud présenté par lui-même, (1925), La Flèche, Gallimard, folio essais, 1987.

« En automne 1886, je m'installai comme médecin à Vienne et épousai la jeune fille qui m'avait attendu pendant plus de quatre ans dans une ville lointaine. Je dois ici, revenant en arrière, raconter que ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre dès ces années de jeunesse. Un intérêt marginal mais profond m'avait poussé en 1884 à me faire procurer par Merck l'alcaloïde alors peu connu qu'était la cocaïne, afin d'en étudier les effets physiologiques. Au beau milieu de ce travail s'ouvrit pour moi l'occasion d'un voyage qui me permettrait de revoir ma fiancée dont j'avais été séparé pendant deux ans. Je terminai rapidement mon étude sur la cocaïne et insérai dans ma publication la prédiction qu'on aboutirait bientôt à d'autres utilisations de ce médicament. Mais j'engageai mon ami, l'ophtalmologiste L. Königstein, à examiner dans quelle mesure les propriétés anesthésiantes de la cocaïne pouvaient s'appliquer à l'œil malade. Lorsque je revins de congé, je m'aperçus que ce n'était pas lui, mais un autre ami, Carl Koller (actuellement à New York) à qui j'avais également parlé de la cocaïne, qui s'était livré à des expériences décisives sur l'œil animal et qui en avait fait la démonstration lors du congrès d'ophtalmologie de Heidelberg. C'est pourquoi Koller passe à juste titre pour l'inventeur de l'anesthésie locale par la cocaïne, qui est devenue si importante dans la petite chirurgie ; quant à moi je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de cette occasion manquée. »

p. 25-26.

« Dostoïevski et le parricide », (1928), Résultats, idées, problèmes, tome II, Paris, PUF, 1992.

« Dans la nouvelle de Zweig, une vieille dame distinguée raconte à l'auteur une expérience qu'elle a vécue plus de vingt ans auparavant. Devenue précocement veuve, mère de deux fils n'ayant plus besoin d'elle, elle n'attendait plus rien de la vie quand, dans sa quarante-deuxième année, au cours d'un de ses voyages sans but, elle se trouva dans la salle de jeu du Casino de Monaco et, parmi les singulières impressions que fait naître ce lieu, elle fut bientôt fascinée par la vue de deux mains qui semblaient trahir toutes les sensations du joueur malheureux, avec une franchise et une intensité bouleversantes. Ces mains appartenaient à un beau jeune homme – l'auteur lui donne, comme sans le vouloir, l'âge du fils aîné de celle qui regarde – qui, après avoir tout perdu, quitte la salle dans le désespoir le plus profond, avec l'intention probable de mettre fin à sa vie sans espoir dans les jardins du Casino. Une sympathie inexplicable la pousse à le suivre et à tout tenter pour le sauver. Il la prend pour une de ces femmes importunes qui fréquentent ce lieu et il veut s'en débarrasser, mais elle reste avec lui et se voit, de la manière la plus naturelle, dans l'obligation de partager sa chambre à l'hôtel et finalement son lit. Après cette nuit d'amour improvisée, elle obtient du jeune homme, apparemment calmé, la promesse, faite solennellement, qu'il ne jouera plus jamais ; elle lui donne de l'argent pour son voyage de retour et lui promet de le rencontrer à la gare, avant le départ du train. Mais voici que s'éveille

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

en elle une grande tendresse pour lui, qu'elle veut tout sacrifier pour le garder, et décide de partir en voyage avec lui au lieu de prendre congé de lui. Différents hasards contraires l'en empêchent : elle manque le train. Dans sa nostalgie pour celui qui a disparu, elle retourne à la salle de jeu et elle y découvre à nouveau, à son horreur, les mains qui avaient d'abord éveillé sa brûlante sympathie. L'oubli du devoir est retourné au jeu. Elle lui rappelle sa promesse mais, possédé par sa passion, il la traite de trouble-fête, lui demande de partir et lui jette à la tête l'argent avec lequel elle avait voulu le sauver. Dans une profonde honte, il lui faut s'enfuir et, plus tard, elle peut apprendre qu'elle n'a pas réussi à le préserver du suicide.

Cette histoire brillamment contée, d'un enchaînement sans faille, se suffit assurément à elle-même et ne manque pas de produire un grand effet sur le lecteur. Mais l'analyse nous apprend que son invention provient d'un fantasme de désir de la période de la puberté, fantasme qui reste conscient comme souvenir chez de nombreuses personnes. Le fantasme tient en ceci : la mère pourrait elle-même initier le jeune homme à la vie sexuelle pour le préserver des dommages redoutés de l'onanisme [...] L'analyse découvre au contraire une motivation adéquate pour le comportement surprenant de cette femme qui, jusque-là, s'est détournée de l'amour. Fidèle à la mémoire de l'époux disparu, elle s'était armée contre toutes les demandes de cet ordre mais – et là le fantasme du fils n'a pas tort – elle n'avait pas échappé en tant que mère à son transfert d'amour, tout à fait inconscient, sur le fils ».

p. 177-178.

« *Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson* », (1930-1932), *Le président T.W. Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2005.

« En 1879, à Noël, âgé de presque vingt-trois ans, Wilson s'éprit pour la première fois d'une femme. Nous avons vu que, dans son enfance, il avait reporté une partie de la libido dirigée vers sa mère sur ses sœurs et ses cousines. Or il est caractéristique qu'il tomba amoureux d'une cousine, Hattie Woodrow, fille de Thomas Woodrow, frère de sa mère, et qui fut certainement, pour lui, un substitut de celle-ci. Comme elle, elle était née à Chillicothe, dans l'Ohio. Son père, comme celui de la mère de Wilson, se nommait Thomas Woodrow. Wilson se mit à lui écrire des lettres "assez ardentes". À ce moment-là, le renforcement de sa masculinité ne le conduisit pas plus près du corps féminin. »

p. 168-169.

« Il se rendit à Chillicothe pour conquérir sa cousine Woodrow qui représentait sa mère. Le père de la jeune fille, comme celui de sa propre mère, s'appelait Thomas Woodrow. Dans son inconscient, il était indiscutablement son père, allant à Chillicothe épouser sa mère. Or il fut éconduit. Il fut profondément malheureux. Il avait perdu un substitut de sa mère dont le nom, comme, celui de sa mère, était Woodrow. Comme l'enfant qui miaule, il remplaça le substitut de sa mère par sa propre personne. Il abandonna le nom de Thomas – celui du père de la jeune fille qu'il l'avait repoussé – et devint seulement Woodrow. Il s'identifia ainsi à sa mère et satisfait son besoin d'un substitut de sa mère en devenant lui-même sa mère. »

p. 171-172.

« Il rencontra chez elle Ellen Axson, qui devint le substitut de sa mère dont il avait besoin dans la vie. Le fait qu'il s'éprit d'elle aussitôt n'a rien d'étonnant ; elle avait la même tournure d'esprit que sa mère, ses sœurs et ses cousines. [...] En demandant à Ellen Axson d'être sa femme, Wilson s'identifiait de nouveau à son père. [...] S'éprendre d'un substitut maternel, c'est donner des gages au destin. »

p. 173.

« Du jour de l'automne 1883 où elle promit de l'épouser jusqu'au jour de l'été 1914 où elle mourut, Woodrow Wilson posséda la plus grande source de force qui puisse exister dans une vie d'homme : l'amour sans partage d'un substitut maternel complet. [...] Il pouvait toujours aller se reposer entre les bras protecteurs d'un parfait substitut maternel. [...] Il l'appelait "le centre du repos" de sa vie. [...] Elle fut, pour lui, une épouse admirable. »

p. 174.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

« Il ne dédia pas son livre à sa fiancée, mais à son père, auquel il demanda de dire s'il devait, ou non, passer une deuxième année à John Hopkins afin d'obtenir son diplôme, l'invitant ainsi à décider si son mariage devait être avancé ou remis. Il avait alors vingt-huit ans et prenait plaisir à écrire des lettres dans lesquelles il faisait allusion à ses "passions fortes" et à l'impression qu'il éprouvait de "porter un volcan en lui" ; mais cette double subordination de sa fiancée à son père montre clairement la faiblesse du courant de libido qui, en lui, était dirigé vers les femmes comparé à celui qui était orienté vers son père. »

p. 177.

« En juin 1885, Woodrow Wilson épousa Ellen Axson. Jusqu'à la mort de celle-ci, en août 1914, il n'éprouva pas le moindre intérêt sexuel pour une autre femme. Certes, il écrivit des centaines de longues lettres pour gagner la sympathie de Mrs Hulbert et d'autres ; mais elles apparaissent comme des efforts pour recréer ses rapports avec ses sœurs aînées plutôt que ses rapports avec sa mère. C'était dans les bras d'Ellen Axson, non dans ceux de ses correspondantes, qu'il trouvait le repos. »

p. 178.

« Le lecteur peut être tenté de conclure, en observant cette tristesse nerveuse dans la vie d'un jeune marié ayant un foyer charmant et l'estime de son collègue, que ses relations conjugales ne lui donnaient pas pleine satisfaction. Ce n'était certainement pas le cas. Comme toujours, Ellen Axson prenait admirablement soin de la faible quantité de sa libido qui était tournée vers les femmes, et ses filles le rendaient heureux. Mais le courant principal de sa libido avait été détourné, à maintes reprises, des débouchés qu'il avait essayé d'ouvrir. Ses rapports avec les hommes étaient tellement plus importants pour lui que ceux qu'il avait avec les femmes qu'aucune somme de félicité domestique ne pouvait le rendre heureux. »

p. 180.

« Quand le révérend Joseph Ruggles Wilson venait vivre chez son fils, à Princeton, Woodrow Wilson jouait envers son père le rôle d'une tendre épouse, et sa passivité à son égard dut trouver là un débouché fort agréable ; mais son hostilité envers lui dut souvent être sur le point d'éclater à force d'être refoulée. »

p. 191.

« La transformation de Hibben, objet d'amour, en objet de haine pour une divergence d'opinion illustre avec éclat la nature névrotique des amitiés intenses de Wilson, qui ne s'était jamais libéré des sentiments qu'il éprouvait, enfant, envers son père. Il était forcé d'aimer passionnément ceux qu'il identifiait au petit Tommy Wilson, et de les haïr passionnément lorsqu'il cessaient de lui être soumis d'une manière ou d'une autre, car ils ne représentaient plus ce qu'il était lui-même lorsqu'il admirait son "incomparable père". »

p. 221.

« Mais il ne pouvait se passer d'homme à aimer. »

p. 221.

House, comme Hibben le bien-aimé, représentait, dans l'inconscient de Woodrow Wilson, le petit Tommy Wilson. Wilson avait, une fois de plus, par un choix d'objet narcissique, rétabli les rapports qu'il entretenait, enfant, avec son "incomparable père". En s'identifiant à House d'une part et à son père de l'autre, il put recevoir l'amour qu'il désirait, sans pouvoir le recevoir, du défunt professeur de rhétorique. Une fois de plus sa passivité envers son père allait trouver un débouché dans une amitié passionnée. »

p. 252.

« Le mince courant de la libido dirigé vers sa mère continua à pouvoir s'exprimer parfaitement par l'intermédiaire de son épouse, tant qu'elle vécut. »

p. 260.

« Ellen Axson Wilson mourut le 6 août 1914. Elle avait été, pour Wilson, une épouse parfaite, un admirable substitut de sa mère, un "centre de calme" dans sa vie. Pendant vingt-neuf ans, la charge de la libido qui se trouvait dans les désirs dirigés vers sa mère n'eut pas besoin d'autres débouchés. »

p. 266.

« Le rêve et l'occultisme », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

« Autre cas. Un jeune homme occupant une situation en vue entretient une liaison avec une femme légère, liaison dans laquelle se fait jour une curieuse compulsion. De temps en temps il lui faut blesser sa maîtresse par des paroles railleuses et sarcastiques, jusqu'à ce qu'elle soit complètement désespérée. Lorsqu'il l'a mise dans cet état, il se sent soulagé, il se réconcilie avec elle et lui fait des cadeaux. Mais il voudrait maintenant se libérer d'elle, cette compulsion lui paraît étrange et inquiétante [*unheimlich*], il remarque que sa propre réputation souffre de cette liaison, il veut avoir une femme à lui, fonder une famille. Seulement, il n'arrive pas à se détacher de la femme légère par ses propres forces, il a recours pour cela à l'aide de la psychanalyse. [...] Dans sa prime jeunesse, il était – conformément à sa nature passionnée – tombé follement amoureux d'une jeune femme, mais cependant plus âgée que lui. Éconduit par elle, il fit une tentative de suicide, dont on ne peut pas mettre en doute l'intention sérieuse. Ce n'est que par un hasard extrême qu'il échappa à la mort et il ne se trouva rétabli qu'après une longue cure. Mais cet acte violent fit une profonde impression sur la femme aimée, elle lui accorda ses faveurs ; il devint son amant, lui resta depuis lors secrètement attaché et la servit de façon vraiment chevaleresque. Après plus de deux décennies, alors que tous deux avaient vieilli, la femme naturellement plus que lui, le besoin s'éveilla en l'homme de se détacher d'elle, de devenir libre, de mener sa propre vie, de fonder lui-même un foyer et une famille. Et, en même temps que la satiété, le besoin longtemps réprimé de se venger de sa maîtresse se leva en lui. Si jadis, il avait voulu se tuer parce qu'elle l'avait dédaigné, il voulait à présent avoir la satisfaction de la voir chercher la mort parce qu'il l'abandonnait. Mais son amour était encore trop fort pour que ce désir pût devenir conscient en lui, et il n'était pas en mesure de faire suffisamment de mal à sa maîtresse pour la pousser à la mort. Dans cet état d'esprit, il fit de la femme légère, une sorte de souffre-douleur, pour satisfaire *in corpore vili*, sa soif de vengeance et se permit sur elle tous les tourments dont il pouvait attendre qu'ils auraient sur elle le résultat qu'il souhaitait sur la femme aimée. Le fait que la vengeance était, en réalité, destinée à cette dernière ne se trahissait que par une circonstance : il avait fait de cette femme la complice et la conseillère de sa liaison amoureuse, au lieu de lui cacher qu'il se détachait d'elle. [...] La compulsion dont il se plaignait relativement à cette personne substitutive – et qui l'avait poussé à l'analyse – était naturellement transférée de l'ancienne maîtresse sur elle ; c'est de celle-là qu'il voulait et ne pouvait se libérer. »

p. 63-66.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

C / Couple et Symptômes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

1 – Névroses

La naissance de la psychanalyse, (1887-1902), Paris, PUF, 1991.

Lettre du 21-5-1894 : « Il s'agit d'un homme de 42 ans beau et vigoureux. Vers la trentaine, il a été affecté d'une soudaine dyspepsie neurasthénique avec perte de 25 kilos. Depuis, il mène l'existence rétrécie du névrosé. A l'époque où survint sa dyspepsie, il était fiancé et subit un violent choc affectif du fait d'une maladie de sa fiancée. »

p. 78.

Manuscrit F : « Le malade aborde spontanément les questions sexuelles. Il s'est épris, il y a un an, d'une jeune fille coquette. Il ressentit un grand choc en apprenant qu'elle était engagée ailleurs. »

p. 87.

Manuscrit F : « Les relations de M. K... avec la jeune fille qui l'avait sensuellement beaucoup troublé semblent mieux faites pour provoquer des troubles de ce genre. Ce cas, en effet, rappelle les névroses auxquelles nous avons affaire chez des gens restés trop longtemps fiancés. »

p. 88.

Manuscrit J : « *M^{me} P. J. ...*, 27 ans : N'a connu de vie conjugale que pendant trois mois. Son mari, voyageur de commerce, a été obligé de la quitter peu de temps après leur mariage et est encore absent depuis plusieurs semaines. Il lui manque beaucoup et elle s'ennuie de lui. Elle avait été cantatrice ou plutôt avait étudié pour le devenir. Afin de passer le temps, assis au piano, elle chantait en s'accompagnant quand elle fut soudain saisie d'un malaise digestif avec vertiges, oppression, angoisse et paresthésie cardiaque. Elle crut devenir folle. »

p. 122.

Lettre du 8-2-1897 : « Un détail encore : dans les exigences que formulent les hystériques amoureux, dans leur soumission à l'objet aimé ou dans leur incapacité de se marier par suite d'une aspiration à des idéaux inaccessibles, je décèle l'influence du personnage paternel. »

p. 168.

« *Les psychonévroses de défense* », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Ainsi, une femme qui souffre d'attente anxieuse pense, chaque fois que son mari est enrhumé et tousse, à une pneumonie grippale et elle voit en esprit passer son cortège funèbre. »

p. 17.

« L'hérédité et l'étiologie des névroses », (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« On rencontre parfois des couples de malades névrosés, qui ont été un couple de petits amoureux dans leur première jeunesse, l'homme souffrant d'obsessions, la femme d'hystérie ; s'il s'agit d'un frère et de la sœur on pourra méprendre pour un effet de l'hérédité nerveuse ce qui en vérité dérive d'expériences sexuelles précoces. »

p. 59.

Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905), Gallimard, folio essais, 2000.

« Il y a des personnes qui n'ont jamais surmonté l'autorité des parents et qui ne leur ont pas retiré la tendresse qu'ils leur vouaient, sinon de manière très imparfaite. Il s'agit pour la plupart de filles, qui, à la joie de leurs parents persistent bien au-delà de la puberté dans un amour filial absolu ; et c'est là qu'il devient très instructif de constater, qu'une fois que ces filles sont mariées, qu'il leur manque la capacité de donner à leurs maris ce qui leur est dû. Elles deviennent des épouses froides et restent sexuellement anesthésiques. On apprend par là que l'amour apparemment non sexuel pour le parent et l'amour sexuel s'alimentent aux mêmes sources, ce qui revient à dire que le premier ne correspond qu'à une fixation infantile de la libido. »

p. 171.

« Sur les types d'entrée dans la névrose », (1912), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Un jeune homme qui jusqu'à présent a satisfait sa libido par des fantasmes débouchant dans la masturbation peut maintenant échanger ce régime proche de l'auto-érotisme par un choix d'objet réel ; une jeune fille qui a dédié toute sa tendresse à son frère ou à son père doit maintenant, pour un homme qui la courtise, laisser venir à la conscience les désirs libidinaux incestueux jusqu'alors restés inconscients ; une femme voudrait renoncer à ses tendances polygamiques et à ses fantasmes de prostitution afin de devenir une fidèle compagne pour son mari et une mère irréprochable pour son enfant : toutes ces personnes tombent malades en raison des efforts les plus louables, lorsque leurs fixations antérieures de la libido sont suffisamment fortes pour s'opposer à un déplacement ; ici, de nouveau, les facteurs tenant à la disposition, équipement constitutionnel et vécu infantile, sont décisifs. »

p. 178.

« La disposition à la névrose obsessionnelle », (1913), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Désirant, en raison de sa fixation à un désir infantile, avoir des enfants, elle tomba malade quand elle se rendit compte qu'elle ne pourrait pas en avoir de l'homme qu'elle aimait exclusivement, son mari. L'hystérie d'angoisse par laquelle elle réagit à cette frustration correspondait, comme elle-même sut bientôt le comprendre, au rejet des fantasmes de tentation dans lesquels perçait le désir bien accroché d'avoir un enfant. Elle fit alors tout pour ne pas laisser deviner à son mari qu'elle était tombée malade par suite de la frustration dont il était la cause. Mais j'ai affirmé, non sans bonnes raisons, que chacun de nous possède dans son propre inconscient l'instrument avec lequel il est capable d'interpréter les manifestations de l'inconscient chez l'autre ; comprenant, sans aveu ni explication, ce que signifiait l'angoisse de sa femme, le mari s'en

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

offensa sans le montrer et réagit alors névrotiquement de son côté, en échouant – pour la première fois – dans les rapports conjugaux. Immédiatement après, il partit en voyage, sa femme le tint pour être devenu irrémédiablement impuissant et produisit les premiers symptômes obsessionnels la veille du jour prévu pour le retour de son mari. »

p. 192.

« Doctrine générale des névroses », *Conférences d'introduction à la psychanalyse, (1915-1917)*, Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Une femme qui est traitée avec rudesse et exploitée sans ménagement par son mari trouve assez régulièrement une issue dans la névrose [...] Elle a le droit de se plaindre de sa maladie, tandis que, probablement, elle n'aurait pas le droit de se plaindre de son mariage. Elle trouve un auxiliaire chez le médecin, elle force son mari, par ailleurs sans égards, à la ménager, à engager des dépenses pour elle. »

p. 485.

« Psychanalyse et télépathie », (1921), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Au cours d'un congrès médical, voilà deux ans, il a appris que certaines maladies peuvent priver l'homme de la capacité de procréer et un examen a montré ensuite qu'il était, lui aussi, dans ce cas. Après cette révélation, l'opération n'a pas lieu. En elle se produit alors un effondrement passager qu'elle tente en vain de cacher. Elle n'a pu l'aimer que comme substitut du père, maintenant elle a appris qu'il ne pourra jamais devenir père. Trois voies s'ouvrent devant elle, toutes également impraticables : l'infidélité, le renoncement à l'enfant, la séparation d'avec son mari. Cette dernière voie n'est pas possible pour les meilleurs motifs pratiques, la seconde pour les motifs inconscients les plus forts que vous devinez aisément. Toute son enfance avait été dominée par le désir trois fois déçu d'avoir un enfant de son père. Ainsi lui reste-t-il cette issue qui la rendra si intéressante à nos yeux. Elle sombre dans une grave neurose. Pendant un certain temps, elle se défend contre diverses tentations à l'aide d'une hystérie d'angoisse, puis elle bascule dans des actes obsessionnels graves. Elle séjourne dans des cliniques, et finalement, au bout de dix ans de maladie vient me voir. Son symptôme le plus frappant était d'attacher, au lit, ses draps aux couvertures avec des épingles de sûreté. Elle trahissait ainsi le secret de la contamination de son mari [une inoculation comme par piqûre] qui l'avait privée d'enfants. »

p. 17.

a – Hystérie

La naissance de la psychanalyse, (1887-1902), Paris, PUF, 1991.

Lettre du 6-10-1893 : « Femme, 24 ans ; deux enfants de 4 et 2 ans, souffre la nuit, depuis le printemps de 93, de douleurs s'étendant du dos au sternum avec insomnies [...] Le mari, voyageur de commerce, a fait

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

de longs séjours à la maison, au printemps et aussi récemment. En été, pendant l'absence du mari, santé parfaite. Coût interrompu et grande crainte de concevoir. Donc cas d'hystérie ».

p. 71.

Études sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1994.

« Au moment de la promenade qui était étroitement liée aux douleurs d'Élisabeth, le beau-frère avait tout d'abord refusé de sortir, préférant rester auprès de sa femme malade, mais un regard de celle-ci pensant qu'Élisabeth s'en réjouirait, le décida à faire cette excursion. La jeune fille resta tout le temps en compagnie de son beau-frère, ils parlèrent d'une foule de choses intimes et tout ce qu'il lui dit correspondait si harmonieusement à ses propres sentiments qu'un désir l'envahit alors : celui de posséder un mari ressemblant à celui-là. Puis ce fut le matin qui suivit le départ de la sœur et du beau-frère qu'elle se rendit à ce site, promenade préférée de ceux qui venaient de partir. Là, elle s'assit sur une pierre, et rêva à nouveau d'une vie heureuse comme celle de sa sœur, et d'un homme, comme son beau-frère, qui saurait capter son cœur. En se relevant, elle ressentit une douleur qui disparut cette fois-là encore et ce ne fut que dans l'après-midi qui suivit un bain chaud pris dans cet endroit que les douleurs réapparurent pour ne plus la quitter. »

p. 123.

« Puis l'entrée dans la chambre où reposait la morte, et tout à coup, l'horrible certitude que cette sœur bien-aimée était partie sans leur dire adieu, sans que leurs soins eussent pu alléger ses derniers moments. Au même instant une autre pensée avait traversé l'esprit d'Élisabeth, une pensée qui, à la manière d'un éclair rapide, avait traversé les ténèbres : l'idée qu'il était redevenu libre et qu'elle pourrait l'épouser. »

p. 124.

« Un conflit tout à fait analogue, d'une importance morale bien plus grande, et qui fut mieux mis en lumière par l'analyse, se produisit quelques années plus tard et entraîna une aggravation des douleurs et leur extension au-delà des limites d'abord posées. Il s'agissait, cette fois encore, d'un ensemble de représentations érotiques en conflit avec toutes ses conceptions morales. En fait, l'objet de son inclination était son beau-frère et, aussi bien du vivant de sa sœur qu'après la disparition de celle-ci, l'idée de désirer justement cet homme-là lui semblait inacceptable. L'analyse donne de ce conflit, point dominant de l'observation, une description détaillée. Le penchant de la malade pour son beau-frère pouvait avoir germé en elle depuis longtemps, mais il se trouva favorisé par le surmenage physique dû à son travail renouvelé de garde-malade, à son épuisement moral, conséquence des déceptions subies des années durant. Sa prudence intérieure commença à se dissiper et elle s'avoua à elle-même son besoin d'être aimée d'un homme. La fréquentation de son beau-frère pendant plusieurs semaines (dans la ville d'eaux) aboutit au point culminant des tendances érotiques en même temps qu'à celui des douleurs. En ce qui concerne cette époque, l'analyse montre qu'il existe, chez la malade, un état psychique particulier dont les rapports avec l'inclination et les douleurs semblent rendre possible la compréhension de ce processus suivant la théorie de la conversion. »

p. 131.

« L'étiologie de l'hystérie », (1896), Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973.

« Dans d'autres cas les expériences sont d'une étonnante insignifiance. Pour l'une de mes patientes, il se révéla qu'il y avait à la base de sa névrose l'expérience suivante : un jeune garçon de son entourage lui avait caressé tendrement la main, et une autre fois il avait pressé son genou contre sa robe, alors qu'ils étaient assis à table, l'un à côté de l'autre, lui laissant entendre par son expression qu'il s'agissait de quelque chose de défendu. »

p. 92.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905), Paris, Gallimard, folio essais, 2000.

« Chez bien des hystériques, on constate que la disparition prématurée d'un des membres du couple parental (en raison d'un décès, d'un divorce, d'une séparation), à la suite de laquelle le parent restant a capté tout l'amour de l'enfant, a déterminé le sexe de la personne choisie plus tard comme objet sexuel et a ainsi rendu possible une inversion durable. »

p. 175.

Sommaire

Freud S.

« Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », (1905), **Cinq psychanalyses**, Paris, PUF, 1970.

Lacan J.

« Son père m'apprit que lui et sa famille avaient noué, à B..., une amitié intime avec un couple habitant à cet endroit depuis plusieurs années. »

p. 15.

Miller J.-A.

« "Elle exige que je rompe mes relations avec M. K..., et surtout avec Mme. K... pour laquelle elle avait, dans le temps, une sorte d'adoration. Mais je ne puis faire cela, car premièrement je considère moi-même que le récit de Dora, au sujet des propositions malhonnêtes de M. K..., est une fiction qui s'est imposée à elle ; deuxièmement je suis attaché à Mme. K... par une sincère amitié, et je n'aimerais pas lui faire de peine. La pauvre femme est très malheureuse avec son mari, dont je n'ai d'ailleurs pas très bonne opinion." »

p. 16.

Post-F.

« Pour elle, il n'y avait aucun doute : c'étaient de simples relations amoureuses qui attachaient son père à cette femme jeune et belle. »

p. 21.

« Elle avait raison en ceci : son père ne voulait pas se rendre compte du comportement de M. K... envers sa fille, afin de n'être pas gêné dans ses relations avec Mme. K... Mais elle avait fait exactement la même chose. Elle s'était faite la complice de ces relations et avait écarté tous les indices qui témoignaient de leur véritable nature. »

p. 24.

« Il avait souvent été question d'un divorce entre M. et Mme. K... ; il n'eut pas lieu, parce que M. K..., qui était un père tendre, ne voulait renoncer à aucun de ses deux enfants. L'intérêt commun de M. K... et de Dora pour les enfants avait été dès le début un moyen de rapprochement. »

p. 25.

« La jeune fille ignore la racine de sa préoccupation obsédante relative aux rapports de son père avec Mme. K..., parce que ladite racine se trouve dans l'inconscient. »

p. 40.

« Lorsque Dora parlait de Mme. K..., elle faisait l'éloge de la "blancheur ravissante de son corps" sur un ton qui rappelait plutôt celui d'une amoureuse que celui d'une rivale vaincue. »

p. 44.

« Le secret, en effet, se trouve chez votre maman. Quel rôle joue là votre mère ? Elle est, vous le savez, votre ancienne rivale auprès de votre père. »

p. 51.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« Le même groupe de symptômes se révèle plus tard comme susceptible de représenter les relations avec M. K..., de permettre le regret de son absence et d'exprimer le désir d'être pour lui une meilleure femme que la sienne propre. »

p. 61.

« Ces pensées culminent dans la tentation de se donner à M. K... en reconnaissance de l'amour et de la tendresse qu'il lui a témoignés ces dernières années, elles évoquent peut-être le souvenir du seul baiser qu'elle ait jusqu'alors reçu de lui. »

p. 63.

« "Vous savez que ma femme n'est rien pour moi." »

p. 73.

« Elle ne voulait pas partir tout de suite parce qu'elle espérait, parce qu'elle attendait que M. K... lui rendît sa tendresse. »

p. 80.

« Le roman de la mère devient souvent le modèle de celui de la fille. Vous avez donc voulu aussi attendre et vous supposiez que lui attendrait que vous fussiez assez mûre pour devenir sa femme. »

p. 81.

« Les relations que vous aviez sans doute, pour cette seule raison, si longtemps favorisées de votre père avec Mme. K..., vous garantissaient que Mme. K... consentirait au divorce et, quant à votre père, vous obtenez de lui tout ce que vous voulez. »

p. 81.

« Je sais maintenant ce dont vous ne voulez pas qu'on vous fasse souvenir : que vous vous étiez figuré que la déclaration de M. K... pouvait être sérieuse, et qu'il ne se laisserait pas jusqu' à ce que vous l'ayez épousé. »

p. 81.

« Ce refus avait le sens suivant : "Puisque tous les hommes sont si abominables, je préfère ne pas me marier, voilà ma vengeance." »

p. 90.

b – Obsession

« *Les psychonévroses de défense* », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Une jeune femme qui, après cinq ans de mariage n'avait qu'un enfant, se plaignait à moi de l'impulsion obsédante à se jeter de la fenêtre ou d'un balcon, et de la crainte, à la vue d'un couteau aiguisé, d'en frapper son enfant. Les relations conjugales, avouait-elle, devenaient rares, elles n'étaient pratiquées qu'avec des précautions contre la conception ; du reste, cela ne lui manquait pas car elle n'était pas d'une nature sensuelle. Je me risquai à lui dire qu'il lui venait, à la vue d'un homme, des représentations érotiques, qu'elle avait perdu pour cette raison sa confiance en elle, et qu'elle se considérait comme une personne réprouvée et capable de tout. J'avais ainsi réussi la retraduction de l'obsession dans le sexuel ; elle m'avoua aussitôt, en pleurant, sa longue détresse conjugale cachée. »

p. 10-11.

« *Actions compulsives et exercices religieux* », (1907), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Une femme vivant séparée de son mari obéissait à la compulsion suivante : à table, elle laissait le meilleur, par exemple dans un rôti elle ne s'accordait que l'entame. Ce renoncement s'expliquait par la date où il avait pris naissance. Il était apparu le jour où elle avait décidé de refuser à son mari les rapports conjugaux, c'est-à-dire où elle avait renoncé au meilleur. »

p. 136.

« La même patiente devait pour ainsi dire toujours s'asseoir sur le même fauteuil, et ne parvenait à s'en lever qu'à grand-peine. Compte-tenu de certains détails précis de sa vie conjugale, ce siège symbolisait pour elle son mari, auquel elle restait fidèle. Pour expliquer sa compulsion, elle trouva cette phrase : " On se sépare à grand peine de celui (mari, fauteuil) sur lequel on s'est une fois assise." »

p. 136-137.

« Pendant un temps elle eut coutume de répéter une action compulsive particulièrement frappante et dénuée de sens. Soudain elle allait en courant de sa chambre à une autre pièce au milieu de laquelle se trouvait une table, arrangeait d'une certaine manière la nappe qui était dessus, sonnait la femme de chambre, qui devait s'approcher de la table, puis la renvoyait avec des ordres quelconques. Au cours de ses efforts pour expliquer cette compulsion, il lui vint à l'esprit que la nappe en question avait quelque part une tache d'une vilaine couleur, et qu'elle disposait chaque fois la nappe de manière que la tache doive sauter aux yeux de la femme de chambre. Alors, le tout reproduisait une expérience qu'elle avait eue le jour de son mariage, et qui par la suite avait donné à ses pensées un problème à résoudre. La nuit de leurs noces, son mari avait été victime d'une mauvaise fortune qui n'est pas chose rare. Il se trouva impuissant, et "au cours de la nuit à plusieurs reprises il vint en courant de sa propre chambre dans la sienne à elle", pour répéter la tentative et voir s'il n'y parviendrait pas enfin. Au matin il dit comme cela qu'il devrait avoir honte devant la femme de chambre de l'hôtel qui ferait les lits ; aussi empoigna-t-il une bouteille d'encre rouge, dont il vida le contenu sur le drap, mais avec une telle maladresse que la tache rouge apparut à un endroit très mal approprié à son dessein. Avec cette action compulsive elle jouait donc la nuit de noces. "La table et le lit" forment ensemble le mariage. »

p. 137.

« Elle avait une autre compulsion : noter le numéro de chaque billet de banque avant de le faire passer en d'autres mains ; cela aussi devait être expliqué historiquement. Du temps où elle en était encore à nourrir le dessein de quitter son mari au cas où elle en trouverait un autre plus digne de confiance, elle s'était laissé faire la cour, dans une ville d'eau, par un monsieur dont cependant elle ne se décidait pas à prendre au sérieux les intentions. Un jour, pour faire l'appoint, elle lui demanda de lui changer une pièce de cinq couronnes. Il le fit, empocha la grande pièce d'argent et ajouta galamment qu'il comptait ne jamais s'en séparer, puisqu'elle était passée par ses mains à elle. Par la suite, lorsqu'ils étaient ensemble, elle eut souvent la tentation de lui demander qu'il consentît à lui montrer la pièce de cinq couronnes, pour savoir en somme si elle pouvait accorder foi à ses hommages. Elle y renonça cependant, se disant avec raison qu'on ne saurait distinguer entre elles deux pièces de monnaie de même valeur. Le doute ne fut donc pas levé ; il laissa après lui la compulsion à noter les numéros par lesquels chaque billet de banque est distinct individuellement de tous ceux qui sont de même valeur. »

p. 137-138.

« *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats)* », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« Le patient me compte alors qu'une seconde fois, six mois avant la mort de son père, une pensée semblable lui avait traversé l'esprit comme un éclair. À cette époque, il était déjà amoureux de la dame en question,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

mais ne pouvait songer à une union pour des raisons pécuniaires. La pensée qui lui était venue à l'esprit était celle-ci : *Par la mort de mon père, je deviendrai peut-être assez riche pour l'épouser.* »

p. 215.

« Il se souvient d'une nouvelle de Sudermann, qui lui a fait une profonde impression et dans laquelle une jeune fille souhaitait la mort de sa sœur malade pour pouvoir épouser le mari de celle-ci. Elle se suicide par la suite, ne méritant pas de vivre après une pareille ignominie. »

p. 218.

« La dame était absente, tandis qu'il s'appliquait énergiquement à préparer son examen afin de rapprocher le plus possible la réalisation de leur union. Il fut alors pris, pendant son travail, d'une nostalgie de l'absente et se mit à songer aux raisons de cette absence. Alors se produisit en lui ce qui, chez un homme normal, eût pu être un mouvement de colère contre la grand-mère de la dame et qui pourrait se traduire ainsi : "Pourquoi cette vieille femme doit-elle tomber malade, juste au moment où j'ai tellement envie de voir mon amie ?" »

p. 221.

« La *compulsion à protéger* son amie ne peut signifier autre chose qu'une réaction – un repent, une expiation – à une tendance contraire, donc hostile, dirigée contre elle avant leur explication. »

p. 223.

« L'autre évènement concernait une demoiselle d'un certain âge, complètement esseulée, éprouvant un grand besoin d'être aimée, qui lui faisait beaucoup d'avance et lui avait une fois directement demandé s'il ne se sentait aucune affection pour elle. La réponse fut évasive ; quelques jours après, il apprenait que cette demoiselle venait de se jeter par la fenêtre. Alors il se fit des reproches et se dit qu'il aurait été en son pouvoir de la préserver de la mort en lui offrant son amour. »

p. 251-252.

« *L'Homme aux rats Journal d'une analyse* », (1909), Paris, PUF, 1974.

« Âgée de 23 ans, elle avait déjà eu un enfant, et avait peu d'occasions de rencontrer son amant. Celui-ci l'épousa par la suite, et elle est maintenant la femme d'un fonctionnaire assez haut placé. Je la rencontre encore souvent. »

p. 37-38.

« Il poursuit sans lien étroit : Il a été le meilleur ami de son père, comme celui-ci le sien ; et, sauf dans de rares domaines, où père et fils s'évitent mutuellement (que peut-il bien vouloir dire ?), l'intimité entre eux a été plus grande que celle qu'il a maintenant avec son meilleur ami. Cette dame, pour laquelle il a relégué son père au second plan dans sa pensée, il l'a certes beaucoup aimée, mais non pas d'une façon proprement sensuelle. Ses élans sensuels ont été beaucoup plus forts à l'époque de son enfance qu'à celle de sa puberté. »

p. 81.

« Quelle n'avait pas été son exaltation quand la serveuse lui raconta l'histoire émouvante de son premier amour ! Lorsqu'elle lui dit qu'elle avait été appelée au chevet de son amant mourant, il regretta d'avoir pris rendez-vous avec elle pour la nuit, et seul le scrupule dont elle fit preuve le conduisit à commettre cette injustice envers le mort. Il dit qu'il s'efforce toujours de séparer nettement les rapports qui n'existent qu'en vue du coût de tout ce qui s'appelle amour ; et l'idée qu'elle avait été aimée si ardemment faisait d'elle à ses yeux un objet inadéquat à sa sensualité. »

p. 101.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

***Totem et tabou*, (1912), Paris, P.B. Payot, 1972.**

« Lorsqu'une femme a perdu son mari ou lorsqu'une fille a vu mourir sa mère, il arrive souvent que les survivants deviennent la proie de doutes pénibles, que nous appelons "reproches obsessionnels", et se demandent s'ils n'ont pas eux-mêmes causé, par leur négligence ou leur imprudence, la mort de la personne aimée. »

p. 73-74.

« Voici à titre d'illustration, un exemple emprunté à la névrose : dans le chapitre sur le tabou, j'ai mentionné en passant une malade dont les interdictions obsessionnelles présentaient la ressemblance la plus frappante avec le tabou des Maori. La névrose de cette femme est dirigée contre son mari ; elle culmine dans la défense contre le désir inconscient de sa mort. [...] ...il s'agissait d'un mouvement de défense contre le plaisir qu'elle pouvait éprouver à la pensée qu'en se servant des rasoirs repassés son mari risquait facilement de se couper la gorge. »

p. 112-113.

2 – Perversion

***Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, (1910), Paris, Gallimard, 1987.**

« Compte tenu de la vraisemblance historique selon laquelle Léonard se comporta dans sa vie en homme de sensibilité homosexuelle, la question s'impose à nous de savoir si cette fantaisie ne renvoie pas à un rapport de causalité entre la relation infantile de Léonard à sa mère et son homosexualité ultérieure, manifeste, bien qu'idéelle ».

p. 116.

« On a de tout temps souligné qu'il ne prenait comme élèves que des garçons et des adolescents d'une beauté frappante. Il était bon et indulgent envers eux, se souciait d'eux et les soignait lui-même lorsqu'ils étaient malades, comme une mère soigne ses enfants, comme sa propre mère pouvait l'avoir choyé. »

p. 121.

« Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Nulle interdiction, nulle surveillance ne la retiennent de mettre à profit chacune des rares occasions qu'elle peut avoir de se retrouver avec celle qu'elle aime, de s'enquérir de ses habitudes et façons de vivre, de l'attendre devant la porte de sa maison ou à des arrêts de tramway, de lui envoyer des fleurs, etc. »

p. 246.

« Après sa guérison elle trouva la situation plus conforme à ses désirs qu'auparavant. Ses parents n'osaient plus s'opposer à elle d'une manière aussi tranchante et la dame, qui jusqu'alors avait sèchement décliné ses avances, fut touchée par une preuve aussi indiscutable de passion sérieuse et se mit à la traiter de façon plus amicale. »

p. 246-247.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« J'avais en partie fait dépendre le pronostic de cette question : jusqu'où la jeune fille était-elle allée dans la satisfaction de sa passion ? La réponse que j'obtins pendant l'analyse sembla à ce point de vue favorable. Le plaisir qu'elle avait pris avec les objets de ses transports n'avait jamais dépassé quelques baisers et quelques étreintes : sa chasteté génitale si l'on peut dire, était demeurée intacte. La dame du demi-monde en particulier, qui avait éveillé chez elle les sentiments les plus récents et de loin les plus forts, était restée froide envers elle, et ne lui avait jamais accordé de plus haute faveur que celle de lui permettre de lui baiser la main. Vraisemblablement la jeune fille faisait de nécessité vertu quand elle ne cessait d'insister sur la pureté de son amour et sur son aversion physique à l'égard d'un commerce sexuel. Mais peut-être n'avait-elle pas entièrement tort lorsqu'elle proclamait que son auguste bien-aimée, qui était d'une noble extraction et n'avait été jetée dans sa position actuelle que par des circonstances familiales adverses, y avait encore conservé une grande part de dignité. De fait la dame ne manquait pas de l'exhorter, lors de chacune de leurs rencontres, à détourner d'elle et des femmes en général son inclination, et jusqu'à sa tentative de suicide elle lui avait toujours opposé un ferme refus. »

p. 251.

« *Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité* », (1922), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Je connais un homme qui souffrait cruellement de ses accès de jalousie et qui d'après ce qu'il disait endurait les pires tourments dans la permutation consciente avec la femme infidèle. Le sentiment de détresse qu'il éprouvait alors, les images qu'il trouvait pour son état (c'était comme s'il avait été livré comme Prométhée à la voracité d'un vautour, ou jeté enchaîné dans un nid de serpents), lui-même les rapportait à l'impression laissée par plusieurs attentats homosexuels qu'il avait subis étant jeune garçon. »

p. 272.

3 – Psychose

« *Les psychonévroses de défense* », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Une jeune fille a voué impulsivement son premier attachement à un homme et croit fermement qu'elle est aimée de retour. En fait elle est dans l'erreur ; le jeune a un autre motif pour fréquenter sa maison. Les désillusions ne se font pas attendre ; elle s'en défend tout d'abord en convertissant de façon hystérique les expériences en question, maintenant ainsi sa croyance qu'il viendra un jour la demander en mariage ; mais alors en raison de la conversion incomplète et de l'afflux continu de nouvelles impressions pénibles, elle se sent malheureuse et malade. Finalement, en proie à la plus haute tension, elle l'attend pour une date déterminée, le jour d'une fête de famille. La journée se passe sans qu'il soit venu. Une fois que tous les trains qu'il aurait pu prendre sont passés, elle verse dans une confusion hallucinatoire. Il est arrivé, elle entend sa voix dans le jardin, elle court en chemise de nuit pour l'accueillir. A partir de ce jour, elle vit pendant deux mois dans un rêve heureux dont le contenu est le suivant : il est là, il est toujours près d'elle, tout est comme par le passé (avant l'époque des déceptions dont elle a fait tous ses efforts pour se défendre). »

p. 12.

« Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides) (Le cas du Président Schreber) », (1911), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« "Après la guérison de ma première maladie, je vécus avec ma femme huit années, années en somme très heureuses, où je fus en outre comblé d'honneurs. Ces années ne furent assombries, à diverses reprises, que par la déception renouvelée de notre espoir d'avoir des enfants." »

p. 265-266.

« l'idée que ce serait très beau d'être une femme subissant l'accouplement ».

p. 266.

« Je cite ici *in extenso* les passages significatifs des *Mémoires* : "Ainsi s'ourdit un complot contre moi (à peu près en mars ou avril 1894), complot ayant pour but, ma maladie nerveuse étant reconnue ou considérée comme incurable, de me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps – grâce à une conception erronée de la tendance précitée, tendance qui est à la base de l'ordre de l'univers – que mon corps, dis-je, changé en un corps de femme, soit alors livré à un homme en vue d'abus sexuels et soit ensuite *laissé en plan*, c'est-à-dire, sans aucun doute, abandonné à la putréfaction ". »

p. 270-271.

« Ce n'était plus la liberté sexuelle d'un homme, mais la sensibilité sexuelle d'une femme ; il avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu. »

p. 281.

« je crois même d'après les impressions que j'ai reçues, pouvoir exprimer cette opinion : Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer de moi – ce qui chaque fois commence par porter un préjudice notable à mon bien-être corporel – mais il céderait tout au contraire sans aucune résistance et d'une façon continue à l'attraction qui le pousse vers moi s'il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle d'une femme que j'atteindrais moi-même sexuellement, si je pouvais *sans cesse* reposer mes yeux sur des formes féminines, regarder *sans cesse* des images de femmes, et ainsi de suite ».

p. 283.

« "La reconnaissance fut peut-être encore plus profonde de la part de ma femme, laquelle vénérât dans le Professeur Flechsig celui qui lui avait rendu son mari ; c'est pourquoi elle garda pendant des années sur son bureau le portrait de Flechsig." »

p. 290.

« *L'inconscient* », (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1986.

« Une des malades de *Tausk*, une jeune fille qui fut conduite à la clinique après une dispute avec son bien-aimé, se lamente : "Ses yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers." Ce qu'elle explique elle-même dans un langage cohérent, en lançant une série de reproches contre le bien-aimé : "elle ne peut pas du tout le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, un *tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux". »

p. 111.

« Seconde communication de la même malade : "Elle est debout à l'église, soudain, ça lui fait une secousse, elle doit *changer de position*, comme si quelqu'un la changeait de position, comme si elle était changée de position."

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

Suit l'analyse par une nouvelle série de reproches contre le bien-aimé, "qui est ordinaire, qui l'a rendue également ordinaire, elle qui était de bonne famille. Il l'a rendue semblable à lui, en lui faisant croire qu'il lui était supérieur ; maintenant elle est devenue telle qu'il est, parce qu'elle croyait qu'elle serait meilleure, si elle devenait semblable à lui. Il a *donné le change*, elle est maintenant comme lui (identification !), il l'a *changée*." Le mouvement de "changer de position", remarque *Tausk*, est une représentation figurée du mot "donner le change" et de l'identification avec le bien-aimé. »

p. 112.

« Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », (1922), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« C'est un fait d'expérience quotidienne que la fidélité, surtout celle qui est exigée dans le mariage, ne peut être maintenue que contre des tentations constantes. Celui qui dénie ces tentations ressent pourtant leur pression avec une telle force qu'il a volontiers recours à un mécanisme inconscient pour se soulager. Il atteint un tel soulagement, voire même un acquittement vis-à-vis de sa conscience, en projetant ses propres impulsions à l'infidélité sur l'autre partie, à laquelle il doit fidélité. Ce puissant motif peut alors se servir du matériel de la perception, qui décèle les motivations inconscientes analogues de l'autre partie, et pourrait se justifier par la réflexion que le ou la partenaire n'est vraisemblablement pas meilleur que soi-même.

Les usages sociaux ont tenu compte de cet état de choses d'une manière avisée en permettant un certain jeu à l'envie de plaire de la femme mariée et à l'envie de conquérir de l'époux, dans l'espoir de drainer ainsi l'inexorable penchant à l'infidélité et de le rendre inoffensif. La convention établit que les deux parties n'ont pas à se tenir rigueur de ces petits écarts en direction de l'infidélité, et elle obtient la plupart du temps que la convoitise qui s'est enflammée pour un objet étranger soit satisfaite, dans un certain retour à la fidélité, auprès de l'objet propre. Mais le jaloux ne veut pas reconnaître cette tolérance conventionnelle, il ne croit pas qu'il y ait d'arrêt ou de retour une fois que le chemin a été emprunté, ni que le "flirt" mondain puisse être une assurance contre une infidélité réelle. »

p. 272-273.

« Le premier cas concernait un jeune homme présentant une paranoïa de jalousie pleinement formée dont l'objet était son épouse à la fidélité irréprochable. Il sortait d'une période agitée dans laquelle le délire l'avait possédé sans interruption. Lorsque je le vis il ne produisait plus que des accès bien séparés les uns des autres qui persistaient sur plusieurs jours et qui, chose remarquable, apparaissaient régulièrement le lendemain d'un acte sexuel, au demeurant satisfaisant pour les deux parties. On est en droit de conclure que chaque fois, après l'assouvissement de la libido hétérosexuelle, la composante homosexuelle excitée en même temps, s'exprimait par la force dans la crise de jalousie.

Cette crise de jalousie tirait son matériel de l'observation des plus petits indices par où se trahissait aux yeux du sujet, là où un autre n'eût rien remarqué, la coquetterie tout à fait inconsciente de sa femme. Tantôt elle avait frôlé de sa main par mégarde le monsieur qui se tenait à côté d'elle, tantôt elle avait trop penché son visage vers lui et avait arboré un sourire plus amical que si elle avait été seule avec son mari. Il montrait pour toutes les manifestations inconscientes de son épouse une attention extraordinaire et s'entendait à les interpréter toujours correctement, de sorte qu'il avait à vrai dire toujours raison et pouvait encore invoquer l'analyse pour justifier sa jalousie. A proprement parler son anormalité se réduisait à ceci qu'il observait l'inconscient de sa femme et lui accordait une importance beaucoup plus grande qu'il ne serait venu à l'idée de tout autre. »

p. 273-274.

« Notre jaloux reconnaît l'infidélité de sa femme au lieu de la sienne propre ; en prenant conscience, sous un agrandissement énorme, de l'infidélité de sa femme, il réussit à maintenir inconsciente sa propre infidélité. »

p. 275.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« Toute sa jeunesse fut dominée par une forte liaison à la mère. Parmi de nombreux fils il était le chéri déclaré de sa mère et développa à son égard une forte jalousie de type normal. Quand plus tard il fit un choix matrimonial, essentiellement sous la domination d'un motif : rendre sa mère riche, son besoin d'une mère virgine se manifesta par des doutes obsessionnels sur la virginité de sa fiancée. Les premières années de son mariage furent exemptes de jalousie. Puis il devint infidèle à sa femme et contracta un rapport durable avec une autre. Dès que l'effroi causé par un soupçon déterminé le fit renoncer à cette liaison amoureuse, une jalousie de second type, c'est-à-dire une jalousie de projection, éclata chez lui, ce qui lui permit de faire taire les reproches visant son infidélité. Elle se compliqua bientôt par l'adjonction de motions homosexuelles, dont l'objet était son beau-père, jusqu'à la complète paranoïa de jalousie. »

p. 275-276.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

D /

Le champ pulsionnel

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

1 – La pulsion sexuelle

La naissance de la psychanalyse, (1887-1902), Paris, PUF, 1991.

« Lettre du 16-1-1899 : "Il s'agit d'un monsieur riche et important (directeur de banque) qui est venu me voir pour me parler des particularités d'une jeune personne avec laquelle il a une liaison. J'émet l'hypothèse de sa totale frigidity. Au contraire, elle a de quatre à six orgasmes pendant un seul coït. Mais, dès qu'il s'approche d'elle, elle est saisie de tremblements et tombe immédiatement après dans un sommeil pathologique, pendant lequel elle parle comme si elle était en état d'hypnose [...] Il veut la marier, et elle sera sûrement frigide à l'égard de son mari. Notre vieil homme agit manifestement sur l'esprit de la jeune fille par identification avec le père puissant de ses années d'enfance, de telle sorte qu'il a libéré la libido restée attachée aux fantasmes. C'est très instructif !" ».

p. 243.

« Les psychonévroses de défense », (1894), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Notre opinion sera semblable dans le cas d'une femme dont la névrose d'angoisse se déclare après la perte de son enfant, ou d'un étudiant perturbé dans la préparation de son dernier examen. [...] Que tous les deux fassent une névrose d'angoisse, cela m'amène à mettre l'accent sur le fait que la mère, depuis huit années, vit conjugalement dans le coït interrompu, tandis que l'étudiant, depuis trois ans, entretient une chaude relation amoureuse avec une jeune fille "comme il faut" qu'il doit se garder de rendre enceinte ».

p. 29.

« La multiplicité des facteurs étiologiques qui conditionnent une névrose mixte peut être purement le fait du hasard, comme lorsqu'une nuisance nouvelle vient ajouter son action à celle d'une autre déjà présente ; par exemple une femme, hystérique depuis toujours, se met à pratiquer à un certain moment de son mariage, le coït réservé, ajoutant alors une névrose d'angoisse à son hystérie ; un homme qui s'était jusqu'alors masturbé et était devenu neurasthénique se fiance, s'excite auprès de sa fiancée, et voilà que s'associe à la neurasthénie une toute nouvelle névrose d'angoisse.

Dans d'autres cas, la multiplicité des facteurs étiologiques n'est pas accidentelle, c'est l'un de ceux-ci qui a mis l'autre en action. Par exemple une femme dont le mari pratique le coït réservé sans considération pour la satisfaction de son épouse, se sent contrainte, après cet acte, à mettre fin à l'excitation pénible par une masturbation ; à la suite de quoi, elle ne présente pas une pure névrose d'angoisse mais aussi des symptômes de neurasthénie ; une deuxième femme soumise à la même nuisance, aura à combattre des images lubriques dont elle veut se défendre de sorte que, par le coït interrompu, elle fera des obsessions en plus de la névrose d'angoisse ; une troisième femme enfin, par suite du coït interrompu, perdra son attachement

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

pour son mari, contractera un autre attachement qu'elle maintient soigneusement secret, à la suite de quoi elle présentera un mélange de névrose d'angoisse et d'hystérie. »

p. 36.

« *Obsessions et phobies* », (1895), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Une jeune femme, qui avait souffert des scrupules après avoir écrit une lettre, et qui dans ce même temps ramassait tous les papiers qu'elle voyait, donnait comme explication l'aveu d'un amour que jadis elle ne voulait pas confesser.

A force de se répéter sans cesse le nom de son bien-aimé, elle fut saisie par la peur que ce nom se serait glissé sous sa plume, qu'elle l'aurait tracé sur quelque bout de papier dans une minute pensive. »

p. 43.

« Obs.XI.- *Mysophobie*. Une femme qui se lavait les mains cent fois par jour et ne touchait les loquets des portes que du coude.

Redressement.- C'était le cas de Lady Macbeth. Les lavages étaient symboliques et destinés à substituer la pureté physique à la pureté morale qu'elle regrettait avoir perdue. Elle se tourmentait de remords pour une infidélité conjugale dont elle avait décidé de chasser le souvenir. Elle se lavait aussi les parties génitales. »

p. 43.

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« Un ami qui connaît ma théorie et qui l'a communiquée à sa femme me dit un jour : "Il faut que je te dise que ma femme a rêvé hier soir qu'elle a eu ses règles. Tu sauras sans doute ce que cela signifie." "Bien sûr je le sais. Si cette femme a rêvé qu'elle avait ses règles, c'est parce qu'elle ne les avait pas eues ce mois-là. J'imagine bien qu'elle aurait volontiers joui quelque temps encore de sa liberté avant les misères de la maternité. C'était au fond une manière habile d'annoncer sa première grossesse." »

p. 116.

« Ce n'est pas à un malade, mais un juriste de mes amis, fort intelligent, que je dois le rêve qui suit. Il me l'avait raconté pour m'empêcher de généraliser trop hâtivement ma théorie des rêves de désir. "J'ai rêvé, me dit-il, que j'arrivais devant ma maison avec un dame à mon bras. Une voiture fermée stationnait. Un homme vient à moi, et, m'ayant montré qu'il appartient à la police, me somme de le suivre. Je ne lui demande que le temps de mettre un peu d'ordre dans mes affaires. – Croyez-vous vraiment que j'aie souhaité d'être mis en prison ?" – "Assurément non, dois-je concéder. Savez-vous sous quelle inculpation ?" – "Oui, je crois, pour infanticide." – "Infanticide ? Vous savez pourtant qu'il n'y a qu'une mère qui puisse vraiment s'en rendre coupable !" – "C'est vrai" – "Et dans quelles conditions avez-vous fait ce rêve, que s'était-il passé la veille au soir ?" – "J'aimerais mieux ne pas vous le raconter, c'est un peu particulier." – "Il faut pourtant que je le sache ou que je renonce à interpréter le rêve." – "Alors, soit. Je n'avais pas passé la nuit chez moi, mais auprès d'une dame à laquelle je tiens beaucoup. Quand nous nous sommes réveillés, le matin, il s'est de nouveau passé quelque chose entre nous. Je me suis rendormi et j'ai rêvé ce que vous savez." [...] – "Mais nous n'avons pas expliqué le fait de l'infanticide. Comment pouvez-vous commettre un crime aussi spécifiquement féminin ?" – " Je dois vous avouer que je me suis retrouvé mêlé il y a quelques années à une affaire de cette espèce. Je fus cause qu'une jeune fille se délivra, par un avortement, des conséquences de ses relations avec moi. Je n'avais naturellement rien à voir avec la manière dont elle avait réalisé son projet, mais je fus, pendant longtemps, en proie à une angoisse bien compréhensible de l'avoir découverte" ».

p. 141-142.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« La morale sexuelle “ civilisée ” et la maladie nerveuse des temps modernes », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989.

« L'éducation civilisée ne tend qu'à la répression temporaire de la pulsion jusqu'au mariage et se propose alors de la laisser libre pour l'utiliser. Mais les mesures extrêmes réussissent mieux que les mesures modérées à s'opposer à la pulsion. La répression va très souvent trop loin ce qui provoque ce résultat non souhaité que la pulsion sexuelle, une fois libérée, paraît endommagée de façon durable. C'est pourquoi, pour l'homme, la pleine abstinence durant la jeunesse n'est souvent pas la meilleure préparation au mariage. Les femmes le sentent bien et préfèrent ceux d'entre leurs prétendants qui se sont déjà comportés en hommes avec d'autres femmes. »

p. 41.

« Commencé avec une diminution de la capacité amoureuse des deux parties, ce mariage se rompt encore plus facilement qu'un autre. Du fait de la puissance amoureuse réduite de l'homme, la femme n'est pas satisfaite et reste anesthésiée, alors que sa disposition à la frigidité qui provient de son éducation aurait pu être surmontée par une expérience sexuelle puissante. Pour un tel couple, il est plus difficile de se protéger contre la procréation que ce ne l'est pour un couple sain, car l'homme ayant une puissance affaiblie supporte difficilement l'utilisation de contraceptifs. Dans cet embarras, les rapports sexuels étant la source de toutes les contraintes, on y renonce vite, abandonnant ainsi le fondement de toute vie conjugale. »

p. 44.

« Prenons le cas d'une femme qui n'aime pas son mari car les conditions dans lesquelles son mariage a débuté et son expérience de la vie conjugale ne lui ont offert aucune raison de l'aimer ; elle voudrait bien cependant l'aimer car cela seul correspond à l'idéal du mariage en vue duquel elle a été éduquée. Elle réprimera donc en elle toutes les motions qui veulent exprimer la vérité et s'opposer à ses aspirations idéales et s'efforcera particulièrement de jouer le rôle d'une épouse tendre et attentionnée. Une maladie névrotique sera la conséquence de cette autorépression et, en peu de temps, cette névrose aura fourni une vengeance contre cet homme qui n'est pas aimé et lui aura causé autant d'insatisfactions et de soucis que l'aurait fait la simple confession du véritable état de choses. C'est là un exemple typique des performances de la névrose. »

p. 45.

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« L'été précédent déjà, Hans avait présenté de semblables états mêlés d'aspiration ardente et d'angoisse, et à ce moment ils lui avaient rapporté un avantage : sa mère l'avait alors pris dans son lit. Nous pouvons supposer que Hans, depuis lors, se trouva dans un état d'excitation sexuelle intensifiée, excitation dont sa mère était l'objet. L'intensité s'en manifeste par deux tentatives que fait Hans de séduire sa mère ».

p. 177-178.

« La disposition à la névrose obsessionnelle », (1913), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Mariée jeune elle vécut d'abord, en épouse heureuse, une période normale d'activité sexuelle qui dura plusieurs années, jusqu'à ce que la première grande frustration provoquât la névrose hystérique. Avec la dévalorisation de la vie génitale qui s'ensuit, sa vie sexuelle retomba, comme je l'ai indiqué, au stade infantile du sadisme. »

p. 193-194.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sur l'histoire du mouvement psychanalytique, (1914), Paris, Gallimard, 1991.

« Rp. Pénis normalis dosim repetatur ! Je n'avais jamais entendu parler d'une telle ordonnance et j'aurais volontiers hoché la tête sur le cynisme de cet aîné qui me voulait du bien. Je n'ai certes pas révélé la noble origine de l'idée scandaleuse qu'on me reproche parce que je voudrais en rejeter la responsabilité sur d'autres. Je sais bien qu'exprimer une idée une ou deux fois, sous la forme d'un aperçu fugitif, n'est pas du tout la même chose que de la prendre au sérieux, la prendre au mot, la suivre à travers tous ses détails contradictoires, et conquérir pour elle la position qui lui revient parmi les vérités reconnues. C'est la différence entre un flirt léger et un mariage en bonne et due forme, avec toutes ses obligations et ses difficultés. Épouser les idées de... : voilà une expression usuelle, tout au moins en français. »

p. 27.

« Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Je ne veux pas laisser passer l'occasion de dire encore une fois combien je trouve étonnant que les hommes puissent accomplir des fragments si importants et si significatifs de leur vie amoureuse sans en remarquer grand-chose, parfois même sans en avoir le moindre soupçon, ou que lorsque la chose parvient à leur conscience ils se trompent si radicalement dans le jugement qu'ils portent en elle. Pour que cela se produise la névrose n'est nullement nécessaire (dans ce cas le phénomène nous est familier) : cela semble être tout à fait habituel en dehors de ces conditions. Dans notre cas le cœur d'une jeune fille se met à battre pour des femmes, chose que les parents ne ressentent au début que comme fâcheuse, mais qu'ils prennent à peine au sérieux ; elle-même sait bien à quel point cela l'accapare, mais pourtant elle ne sent que peu de choses d'une énamoration intense, jusqu'au jour où une frustration déterminée donne lieu à une réaction tout à fait excessive qui montre à toutes les parties prenantes qu'on a affaire à une passion dévorante, d'une force élémentaire. »

p. 264-265.

« Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Je pense notamment à la théorie que, dans *Le Banquet*, Platon développe par la bouche d'Aristophane et qui traite non seulement de l'origine de l'instinct sexuel, mais aussi de l'une de ses plus importantes variations par rapport à l'objet :

"Jadis, la nature humaine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; elle était bien différente. L'humanité se divisait en premier lieu en trois espèces d'hommes, et non en deux, comme présentement. Avec les sexes mâle et femelle, il en était un troisième qui participait des deux... Cette espèce s'appelait alors Androgyne... Le corps de chacun de ces Androgynes était d'apparence arrondi. Ils avaient en cercle le dos et les côtes ; ils possédaient quatre mains, des jambes en nombre égal aux mains, deux visages parfaitement semblables... deux organes générateurs, etc. Zeus coupa les Androgynes en deux, de la même façon dont, pour les mettre en conserves, on coupe en deux les cornes...

... Cette division étant faite, chaque moitié désirait s'unir à son autre moitié. Lorsqu'elles se rencontraient, elles s'enlaçaient de leurs bras et s'étreignaient si fort que, dans le désir de se refondre, elles se laissaient ainsi mourir de faim et d'inertie, car elles ne voulaient rien l'une sans l'autre entreprendre". (Platon, *Le Banquet* ou l'Amour, traduction française de Mario Meunier). »

p. 72-73-74.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« *Psychologie collective et analyse du moi* », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« On sait avec quelle facilité les relations affectives de nature amicale, fondées sur la reconnaissance et l'admiration, se transforment, surtout chez les femmes, en désirs érotiques : telles les relations entre maîtres et élèves, entre artistes et admiratrices enthousiastes. »

p. 170.

« La naissance même de ces attaches affectives, nullement intentionnelles au début, ouvre directement une porte d'entrée aux convoitises sexuelles. Dans la *Piété du comte de Zinzendorf*, Pfister a montré par un exemple frappant, et qui est sans doute loin d'être isolé, avec quelle facilité une intense attache religieuse se transforme en une ardente convoitise sexuelle. D'autre part, la transformation de tendances sexuelles directes en attachements durables, de tendresse pure, est un fait courant, et c'est sur cette transformation que repose en grande partie la consolidation de mariages conclus sous les auspices d'un amour passionné. »

p. 170-171.

« *Inhibition, symptôme et angoisse* », (1926), Paris, PUF, 1981.

« Nous sommes arrivés à penser, d'une manière très générale, que la fonction qu'un organe remplit au service du moi est atteinte, lorsque son érogénéité, sa signification sexuelle, s'accroît. Cet organe se comporte alors, si l'on peut oser cette comparaison quelque peu triviale, comme une cuisinière qui ne veut plus travailler au fourneau, parce que le maître de maison a engagé avec elle une liaison amoureuse. »

p. 4.

2 – *Le choix d'objet*

Trois essais sur la théorie sexuelle, (1905), Paris, Gallimard, folio essais, 2000.

« Ce n'est pas sans de bonnes raisons que la figure de l'enfant qui tète le sein de sa mère est devenue le modèle de tout rapport amoureux. La découverte de l'objet est à vrai dire une redécouverte. »

p. 165.

« la première passion amoureuse d'un jeune homme s'adresse, comme on le voit si fréquemment, à une femme d'âge mûr, et celle d'une jeune fille à un homme d'un certain âge investit d'autorité, qui sont à même de faire vivre pour eux l'image de la mère et du père ».

p. 173.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« Nous avons déjà mentionné ce que Hans dit un jour : qu'il voudrait coucher avec elle. »

p. 103.

« La phobie du cheval est, après tout, pour Hans un obstacle à aller dans la rue et peut lui servir de moyen pour rester à la maison auprès de sa mère chérie. Ainsi sa tendresse pour sa mère arrive victorieusement à ses fins ; le petit amoureux se cramponne, de par sa phobie même, à l'objet de son amour, bien qu'à coup sûr des mesures aient été prises pour le rendre inoffensif. Le caractère particulier d'une affection névrotique se manifeste dans ce double résultat. »

p. 192.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », (1910), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989.

« Si l'on embrasse d'un regard les différents traits du tableau ainsi dépeint – la condition qui veut que la femme aimée ne soit pas libre, et celle qui l'apparente à une putain, la haute valeur accordée à la femme aimée, le besoin de jalousie, la fidélité qui peut d'ailleurs fort bien se renouveler avec chacun des objets formant la série – on trouvera peu vraisemblable qu'ils puissent être déduits d'une seule source. Et pourtant, si l'on approfondit par la psychanalyse l'histoire des personnes ici en question, on y parvient aisément. Ce choix d'objet bien particulier et ce comportement amoureux si étrange ont la même origine psychique que ceux que l'on rencontre dans la vie amoureuse du sujet normal : leur source est dans la fixation de la tendresse de l'enfant à sa mère et ils représentent l'une des issues de cette fixation. »

p. 50.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », (1912), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989.

« Ces fixations tendres persévèrent durant l'enfance et ne cessent d'entraîner avec elles de l'érotisme, qui, de ce fait, est détourné de ses buts sexuels. Or, quand vient la puberté, s'y ajoute le puissant courant "sensual" qui ne méconnaît plus ses buts. Il ne manque apparemment jamais de suivre les voies antérieures, et d'investir alors de charges libidinales beaucoup plus fortes les objets du choix primaire infantile. Mais, se heurtant là à l'obstacle dressé entre-temps, de la barrière contre l'inceste, il manifesterà la tendance à trouver le plus tôt possible le passage de ces objets inadéquats, dans la réalité, à d'autres objets étrangers, avec lesquels on peut mener une vie sexuelle réelle. Ces objets étrangers seront de nouveaux choisis selon le prototype (l'image) des objets infantiles mais ils attireront à eux la tendresse qui était attachée aux objets antérieurs. L'homme quittera père et mère – comme le prescrit la Bible – et suivra sa femme : tendresse et sensualité sont alors réunies. Les plus hauts degrés de la passion amoureuse sensuelle impliqueront l'évaluation psychique la plus haute (la surestimation normale de l'objet sexuel de la part de l'homme). »

p. 57.

« La femme civilisée ne transgresse généralement pas l'interdit portant sur l'activité sexuelle pendant la période d'attente et ainsi s'établit chez elle la liaison étroite entre interdit et sexualité. L'homme, lui, enfreint la plupart du temps cet interdit, sous la condition du rabaissement de l'objet, et, dès lors sa vie amoureuse comportera cette condition. »

p. 62.

« Le motif du choix des coffrets », (1913), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, folio essais, 2005.

« nous voyons à présent qu'il traite un motif humain, *le choix que fait un homme entre trois femmes* ».

p. 67.

« Ici encore une inversion de désir a eu lieu. Le choix est mis à la place de la nécessité, de la fatalité. Ainsi l'homme surmonte la mort qu'il a reconnue dans sa pensée. On ne peut concevoir triomphe plus éclatant de l'accomplissement du désir. On choisit là où, en réalité, on obéit à la contrainte, et celle qu'on choisit n'est pas la plus terrifiante, mais la plus belle et la plus désirable. »

p. 78.

« Deuil et Mélancolie », (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1986.

« Celle qui a été jusqu'ici une brave femme, laborieuse et fidèle à ses devoirs, ne parlera pas mieux d'elle-même au cours de sa mélancolie que celle qui, en vérité, ne vaut rien ; peut-être même la première a-t-elle plus de chances de faire une mélancolie que l'autre dont nous non plus ne pourrions rien dire de bon. »

p. 151-152.

« La femme qui déplore bien haut que son mari soit lié à une femme si incapable, veut, en fait, porter plainte contre l'incapacité de son mari dans tous les sens où l'on peut entendre celle-ci. Il n'y a pas trop lieu de s'étonner si quelques auto-reproches bien fondés sont mêlés à ceux qui ont été retournés contre le sujet. Il leur est permis de se pousser au premier plan parce qu'ils aident à cacher les autres et à méconnaître le véritable état des choses ; d'ailleurs, ils proviennent, eux aussi, du "pour" et du "contre" de la lutte pour l'amour qui a abouti à la perte de l'amour. Le comportement des malades, lui aussi, devient dès lors plus compréhensible. Leurs *plaintes* sont des *plaintes portées contre*, selon le vieux sens du mot allemand : *Anklage* ; ils n'ont pas honte et ne se cachent pas car toutes les paroles dépréciatives qu'ils prononcent à l'encontre d'eux-mêmes sont au fond prononcées à l'encontre d'un autre ; et ils sont bien loin de témoigner, à l'égard de leur entourage, de l'humilité et de la soumission qui seules conviendraient à des personnes si indignes ; bien au contraire, ils sont tracassiers au plus haut point, toujours comme s'ils avaient été lésés et comme s'ils avaient été victimes d'une grande injustice. Tout cela n'est possible que parce que les réactions de leur comportement proviennent encore d'une constellation psychique qui était celle de la révolte, constellation qu'un certain processus a fait ensuite évoluer vers l'accablement mélancolique.

Il n'est alors pas difficile de reconstruire ce processus. Il existait d'abord un choix d'objet, une liaison de la libido à une personne déterminée ; sous l'influence d'un *préjudice réel* ou d'une *déception* de la part de la personne aimée, cette relation fut ébranlée. Le résultat ne fut pas celui qui aurait été normal, à savoir un retrait de la libido de cet objet et son déplacement sur un nouvel objet, mais un résultat différent, qui semble exiger pour se produire plusieurs conditions. L'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une *identification* du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné. De cette façon, la perte de l'objet s'était transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification. »

p. 154-156.

« La perte de l'objet d'amour est une occasion privilégiée de faire valoir et apparaître l'ambivalence des relations d'amour. »

p. 158.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« Le rêve », *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1915-1917), Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Le fils commence déjà petit enfant à développer une tendresse particulière pour la mère, qu'il considère comme son bien propre, et à ressentir son père comme un concurrent qui lui conteste cette possession exclusive, et de même, la petite fille voit dans sa mère une personne qui perturbe sa relation de tendresse avec le père et prend une place qu'elle pourrait très bien occuper elle-même. »

p. 265.

« la position œdipienne des enfants est fréquemment une réaction à une incitation des parents qui se laissent guider assez souvent dans leur choix amoureux par la différence des sexes, de sorte que le père préfère la fille, la mère le fils, ou que, le cas où la vie conjugale se refroidit, chaque enfant est pris comme substitut de l'objet d'amour dévalué ».

p. 265.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« Il se rattachait directement à la scène avec Grousha, et lui empruntait son trait caractéristique : le malade tombait amoureux par crises subites et passagères et sur un mode compulsif. Ce même courant avait à lutter contre les inhibitions dérivées du résidu de la névrose infantile. Grâce à une violente poussée de son instinct vers la femme, notre malade avait enfin conquis sa pleine virilité ; il conserva dès lors la femme comme objet sexuel, mais cette possession ne le contentait pas ; une forte inclination vers l'homme, devenue à présent tout à fait inconsciente et dans laquelle s'unissaient toutes les forces des premières phases de sa sexualité, l'écartait toujours à nouveau de l'objet féminin et le contraignait entre-temps à exagérer sa dépendance de la femme. »

p. 417.

« Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Notre libido à tous hésite normalement la vie durant entre l'objet masculin et l'objet féminin ; le célibataire abandonne ses amitiés quand il se marie, et retourne à son cercle de jeux lorsque son ménage se gâte. »

p. 256.

« J'ai signalé que la jeune fille, dans son rapport à la dame qu'elle vénérât, adoptait le type masculin de l'amour. Son humilité, sa tendresse sans exigences, *che poco spera e nulla chiede*, sa félicité lorsqu'il lui était permis d'accompagner la dame un bout de chemin et de lui baiser la main au moment de la quitter, sa joie lorsqu'elle entendait vanter la dame pour sa beauté, tandis que la reconnaissance de sa propre beauté par des tiers ne signifiait absolument rien pour elle, ses pèlerinages aux endroits où la bien-aimée avait une fois séjourné, le mutisme de tout désir sensuel qui serait allé plus loin : tous ces petits traits correspondaient assez à la passion enflammée d'un adolescent pour une artiste célèbre, qu'il croit placée beaucoup plus haut que lui et vers laquelle il n'ose lever les regards qu'en tremblant. »

p. 259.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« Ou l'on a affaire à des hommes qui, à peine ont-ils mis un terme aux relations amoureuses superficielles qu'ils entretenaient avec une femme, sont acculés par les conséquences qui s'ensuivent à la constatation qu'ils étaient passionnément amoureux de l'objet prétendument déprécié. »

p. 265.

« Un homme dans le caractère duquel les traits féminins l'emportent d'une manière aveuglante, qui va jusqu'à se comporter comme une femme dans l'amour, devrait être aiguillé par cette position féminine vers l'objet d'amour masculin ; mais il peut malgré tout être un hétérosexuel, et ne pas montrer plus d'inversion du point de vue de l'objet qu'un individu absolument normal. La même chose vaut pour les femmes : chez elles non plus caractère sexuel psychique et choix d'objet ne sont pas unis par une relation fixe de coïncidence. Le mystère de l'homosexualité n'est donc pas tout aussi simple que ce qu'en dit la présentation à usage populaire qu'on se plaît à en donner : une âme féminine, vouée par conséquent à aimer les hommes, par malheur tombée dans un corps masculin, ou une âme masculine, irrésistiblement attirée par les femmes, hélas bannie dans un organisme féminin. »

p. 269.

« *Psychologie collective et analyse du moi* », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Jusque dans ses caprices, le langage courant reste fidèle à une réalité quelconque. C'est ainsi qu'il désigne sous le nom "amour" des relations affectives très variées, que nous réunissons théoriquement sous la même dénomination, [...] Dans un certain nombre de cas l'amour n'est pas autre chose qu'un attachement libidinal à un objet, dans un but de satisfaction sexuelle directe, l'attachement cessant dès que cette satisfaction est réalisée : c'est l'amour commun, sensuel. Nous savons cependant que la situation libidinale ne présente pas toujours cette simplicité. La certitude où on était que le besoin à peine assouvi ne tarderait pas à se réveiller a dû fournir la principale raison de l'attachement permanent à l'objet sexuel, de la persistance de l'"amour" pour cet objet, même dans les intervalles où on n'éprouvait pas le besoin sexuel ».

p. 134.

« Dans tout état amoureux, on trouve une tendance à l'humiliation, à la limitation du narcissisme, à l'effacement devant la personne aimée : dans les cas extrêmes, ces traits se trouvent seulement exagérés et, après la disparition des exigences sensuelles, ils dominent seuls la scène.

Ceci s'observe plus particulièrement dans l'amour malheureux, sans retour, car dans l'amour partagé, chaque satisfaction sexuelle est suivie d'une diminution du degré d'idéalisation qu'on accorde à l'objet. »

p. 137.

« Nous sommes en droit d'affirmer que les tendances dont il s'agit ont été détournées de leurs buts sexuels, bien qu'il ne soit pas facile de décrire cette déviation du but conformément aux exigences de la métapsychologie. Il convient de dire toutefois que ces tendances entravées sont toujours quelque peu nuancées de sexualité : l'homme tendrement disposé, l'ami, l'adorateur recherche la proximité corporelle et la vue de la personne aimée, mais aimée d'un amour qui n'est plus que "paulinien". »

p. 170.

Inhibition, symptôme et angoisse, (1926), Paris, PUF, 1981.

« Lorsque l'on se pose la question de savoir pourquoi la fuite du toucher, du contact, de la contamination, joue dans la névrose un si grand rôle et devient le contenu de systèmes si compliqués, la réponse est que le toucher, le contact corporel est le but prochain aussi bien de l'investissement agressif que de l'investissement tendre de l'objet. Éros désire le toucher, car il aspire à l'unification, à la suppression des frontières spatiales

entre le moi et l'objet aimé. Mais la destruction aussi, qui, avant la découverte des armes qui frappent à distance, doit s'opérer dans la proximité, présuppose nécessairement le toucher corporel, l'action de porter la main. Toucher une femme est, dans la langue courante, un euphémisme pour son utilisation comme objet sexuel. "Ne pas toucher le membre", ainsi s'exprime l'interdiction de la satisfaction auto-érotique. Puisque la névrose obsessionnelle poursuit au début le toucher érotique puis, après la régression, le toucher masqué sous forme d'agression, rien d'autre qu'elle ne prohibe si fortement que ce contact, rien qui ne se prête mieux à devenir le point central d'interdiction. »

p. 44-45.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Le malaise dans la civilisation, (1930), Paris, Points Seuil, 2010.

« Jamais nous ne sommes moins protégés contre la souffrance que quand nous aimons, jamais plus désemparés et malheureux que quand nous avons perdu l'objet aimé ou son amour. »

p. 73.

« Nous poursuivions en disant que, sur cette voie, l'on se rend fâcheusement dépendant d'une portion du monde extérieure, à savoir l'objet qu'on a choisi d'aimer, et que l'on s'expose à la pire souffrance si l'on est rejeté par lui, ou qu'on le perd par infidélité ou mort. »

p. 103.

« Le choix d'objet de l'individu sexuellement mûr est restreint au sexe opposé, la plupart des satisfactions autres que génitales sont proscrites comme perverses. [...] Mais ce qui échappe à l'infamie, l'amour hétérosexuel génital, est encore lésé par les limitations de la légitimité et de la monogamie. La civilisation actuelle manifeste clairement qu'elle n'entend autoriser les relations sexuelles que sur la base d'un lien indissoluble établi une fois pour toutes par un homme avec une femme ; elle manifeste qu'elle n'aime pas la sexualité comme source de plaisir indépendante et qu'elle n'entend la tolérer que pour autant qu'elle est la source, remplacée par rien jusqu'ici, de la multiplication des humains ».

p. 108.

*« Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson », (1930-1932),
Le président T.W. Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2005.

« Il y a deux formes de choix d'objet : directe et narcissique. Dans la forme directe, la libido va directement vers une personne extérieure ; la mère, le père, le frère, la sœur ou tout autre. L'objet est estimé pour lui-même, pour sa personnalité propre, même si celle-ci ne ressemble en rien à celle de l'enfant. Nous appelons ce type d'amour un choix d'objet par étayage parce que l'enfant "appuie" ou "étaie" d'abord ses instincts sexuels sur ses instincts d'autoconservation et choisit d'abord, comme objets d'amour, les personnes mêmes qui satisfont ses besoins physiques. D'autre part, dans le type narcissique de choix d'objet, la libido de l'enfant va vers une personne extérieure qui lui ressemble par certains côtés. Il aime la partie de lui-même qu'il voit dans l'objet. Il n'aime pas l'objet pour les qualités qui le rendent différent de lui, mais seulement pour celles grâce auxquelles il lui ressemble. Ainsi il s'aime à travers un objet, et son narcissisme trouve, par ce moyen détourné, un débouché supplémentaire. »

p. 119-120.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

« La féminité », (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

« Dans l'évolution ici décrite des petites filles, vous avez un exemple des efforts que fait l'enfant pour se délivrer elle-même de l'onanisme. [...] Bien des années plus tard [...] quand l'activité onanistique est réprimée depuis longtemps, un intérêt persiste, qu'il nous faut interpréter comme une défense contre une tentation toujours redoutée. Il se manifeste dans l'émergence d'une sympathie pour des personnes chez qui on suppose des difficultés similaires, il intervient comme motif dans la conclusion du mariage, il peut même déterminer le choix du partenaire conjugal ou amoureux. »

p. 171.

« Les conditions du choix d'objet de la femme sont bien souvent rendues méconnaissables par les circonstances sociales. Là où il peut se montrer librement, il se produit souvent conformément à l'idéal narcissique de l'homme que la fille aurait souhaité devenir. Si la jeune fille en est restée à l'attachement au père, donc au complexe d'Œdipe, elle choisira d'après le type paternel. Etant donné que, lors de l'orientation de la mère vers le père, l'hostilité de la relation affective ambivalente est restée attachée à la mère, un tel choix devrait assurer un mariage heureux. Mais très souvent une issue intervient qui menace, d'une façon générale, une telle liquidation du conflit d'ambivalence. L'hostilité, laissée en arrière, rejoint l'attachement positif et gagne le nouvel objet. Le mari, qui avait d'abord hérité du père, reçoit aussi avec le temps, l'héritage de la mère. C'est ainsi qu'il peut facilement arriver que la deuxième moitié de la vie d'une femme soit remplie par le combat contre son mari, comme la première partie, plus courte, l'a été par la révolte contre sa mère. Après que la réaction a été vécue jusqu'au bout, un deuxième mariage peut aisément prendre une tournure beaucoup plus satisfaisante. Un autre changement auquel les amoureux ne sont pas préparés, peut intervenir dans l'être de la femme après la naissance du premier enfant du couple. Sous l'impression de sa propre maternité, une identification avec sa propre mère – à laquelle la femme avait répugné jusqu'au mariage – peut se trouver ranimée et attirer à elle toute la libido disponible, de sorte que la compulsion de répétition reproduit un mariage malheureux des parents. Le fait que le facteur ancien du manque de pénis n'a toujours pas perdu sa vigueur se révèle dans la réaction différente de la femme à la naissance d'un fils ou d'une fille. Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée. C'est d'ailleurs la plus parfaite, la plus facilement libre de toutes les relations humaines. Sur le fils, la mère peut transférer l'ambition qu'elle a dû réprimer chez elle, attendre de lui la satisfaction de tout ce qui lui est resté de son complexe de masculinité. Même un mariage n'est pas assuré avant que la femme ne soit parvenue à faire, du mari aussi, son enfant, et à se comporter vis-à-vis de lui en mère. »

p. 178-179.

3 – Amour et haine« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« Mais la coexistence chronique de l'amour et de la haine envers une même personne, et la très grande intensité de ces deux sentiments, voilà qui est fait pour nous surprendre. Nous nous serions attendus à ce que ce grand amour eût depuis longtemps vaincu la haine ou eût été dévoré par celle-ci. En effet, cette coexistence de sentiments contraires n'est possible que dans certaines conditions psychologiques particulières et grâce à leur caractère inconscient. L'amour n'a pas éteint la haine, il n'a pu que la refouler dans l'inconscient et là, assurée contre une destruction par l'action du conscient, elle peut subsister et même croître. [...] Une séparation très précoce des contraires, à l'âge "préhistorique" de l'enfance, accompagnée du refoulement

de l'un des deux sentiments, de la haine en général, semble être la condition de cette "constellation" si étrange de la vie amoureuse ».

p. 254-255.

« Pulsions et destin des pulsions », (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, folio essais, 1986.

« L'amour provient de la capacité qu'a le moi de satisfaire une partie de ses motions pulsionnelles de façon auto-érotique, par l'obtention du plaisir d'organe. A l'origine, l'amour est narcissique, puis il s'étend aux objets qui ont été incorporés au moi élargi et exprime la tendance motrice du moi vers ces objets en tant qu'ils sont sources de plaisir. Il se lie intimement à l'activité des pulsions sexuelles ultérieures et, une fois leur synthèse accomplie, coïncide avec la tendance sexuelle dans sa totalité. Les stades préliminaires de l'amour se présentent comme des buts sexuels provisoires pendant que les pulsions sexuelles accomplissent leur développement compliqué. »

p. 41.

« L'histoire de l'amour dans son apparition et ses relations nous fait comprendre pourquoi il se présente si souvent comme ambivalent, c'est-à-dire accompagné de motions de haine visant le même objet. La haine mêlée à l'amour provient en partie des stades préliminaires de l'amour, incomplètement dépassés, et est, en partie, fondée dans des réactions de refus de la part des pulsions du moi, réactions qui, dans les fréquents conflits entre les intérêts du moi et ceux de l'amour, peuvent se réclamer de motifs réels et actuels. Ainsi dans ces deux cas, cet élément de haine trouve sa source dans les pulsions de conservation du moi. Quand la relation d'amour à un objet déterminé est rompue, il n'est pas rare que la haine la remplace ; nous avons alors l'impression de voir l'amour se transformer en haine. Mais nous allons au-delà de cette description si nous concevons que, dans ce cas, la haine, motivée dans la réalité, est renforcée par la régression de l'amour au stade préliminaire sadique, de sorte que la haine acquiert un caractère érotique et que la continuité d'une relation d'amour est garantie. »

p. 42-43.

« Le rêve », *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1915-1917), Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« C'est justement lui-même que l'enfant commence par aimer, et c'est seulement plus tard qu'il apprend à aimer d'autres personnes, à sacrifier à d'autres quelque chose de son moi. Même les personnes qu'il paraît aimer dès le début, il les aime d'abord parce qu'il en a besoin, ne peut se passer d'elles, donc encore une fois pour des motifs égoïstes. C'est seulement plus tard que la motion amoureuse se rend indépendante de l'égoïsme. »

p. 261.

« Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Nous avons pris pour point de départ l'opposition entre les instincts de vie et les instincts de mort. L'amour concentré sur un objet nous offre lui-même une autre polarité de ce genre : amour proprement dit (tendresse) et haine (agression). Si seulement nous pouvions réussir à établir un rapport entre ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre ! Nous avons toujours affirmé que l'instinct sexuel contenait un élément sadique, et nous savons que cet élément peut se rendre indépendant et, sous la forme d'une perversion, s'emparer

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

de toute la vie sexuelle de la personne. Il apparaît également à titre d'instinct partiel dominant, dans l'une de ces organisations que j'ai appelées "prégénitales". Or, comment déduirions-nous de l'Éros, dont la fonction consiste à conserver et à entretenir la vie, cette tendance sadique à nuire à l'objet ? Ne sommes-nous pas autorisés à admettre que ce sadisme n'est, à proprement parler, qu'un instinct de mort que la libido narcissique a détaché du *Moi* et qui ne trouve à s'exercer que sur l'objet ? Il se mettrait alors au service la fonction sexuelle ; dans la phase d'organisation orale de la libido, la possession amoureuse coïncide avec la destruction de l'objet ; plus tard, la tendance sadique devient autonome et, finalement, dans la phase génitale proprement dite, alors que la procréation devient l'objectif principal de l'amour, la tendance sadique pousse l'individu à s'emparer de l'objet sexuel et à le dominer dans la mesure compatible avec l'accomplissement de l'acte sexuel. [...] Dans les cas où le sadisme primitif n'a subi aucune atténuation et est resté pur de tout mélange, nous assistons à l'ambivalence "amour-haine" qui caractérise tant de vies amoureuses ».

p. 68.

« *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« On se voit ainsi contraint de donner raison aux poètes qui nous peignent avec prédilection des personnes qui aiment sans le savoir, ou qui ne savent pas si elles aiment, ou qui croient haïr alors qu'elles aiment. Il semble bien que les informations que notre conscience obtient sur notre vie amoureuse puissent être le plus facilement du monde incomplètes, lacunaires ou faussées. Dans ces explications je n'ai évidemment pas omis de défalquer la part imputable à un oubli intervenant après-coup. »

p. 265.

« *Psychologie collective et analyse du moi* », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Et, cependant, en "élargissant" la conception de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé de nouveau. L'Éros de Platon présente, quant à ses origines, à ses manifestations et à ses rapports avec l'amour sexuel, une analogie complète avec l'énergie amoureuse, avec la libido de la psychanalyse, et lorsque, dans sa fameuse "Épître aux Corinthiens", l'apôtre Paul vante l'amour et le met au-dessus de tout le reste, il le conçoit sans doute dans ce même sens "élargi", d'où il suit que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, alors même qu'ils font semblant de les admirer. »

p. 110.

« D'après le témoignage de la psychanalyse, toute relation affective intime, de plus ou moins de durée, entre deux personnes – rapports conjugaux, amitié, rapports entre parents et enfants – laisse un dépôt de sentiments hostiles ou, tout au moins, inamicaux dont on ne peut se débarrasser que par le refoulement. »

p. 122.

« Lorsque l'hostilité est dirigée contre des personnes aimées, nous disons qu'il s'agit d'une ambivalence affective et nous cherchons l'explication, probablement trop rationnelle, de ce phénomène dans les nombreux prétextes aux conflits d'intérêts que font précisément naître les relations très intimes. »

p. 122.

« L'homme voue un culte chimérique à des femmes pour lesquelles il est plein de respect, mais qui ne lui inspirent aucun sentiment amoureux, et il ne se sent excité qu'en présence d'autres femmes, qu'il n'"aime" pas, qu'il estime peu, lorsqu'il ne les méprise pas. Très souvent, l'adolescent réussit, dans une certaine mesure, à opérer la synthèse de l'amour platonique, spirituel, et de l'amour sexuel terrestre, auquel cas son attitude à l'égard de l'objet sexuel est caractérisée par l'action simultanée de tendances libres et de tendances entra-

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

vées. C'est d'après la part qui revient dans la vie sexuelle de l'homme aux unes et aux autres, qu'on peut mesurer le degré de l'amour véritable, en opposition avec le désir purement sexuel. »

p. 135.

« C'est dans le cadre de cet "amour véritable" que nous avons été dès le début frappés par le fait que l'objet aimé se trouve, dans une certaine mesure, soustrait à la critique, que toutes ses qualités sont appréciées plus que celles de personnes non aimées ou plus qu'elles ne l'étaient alors que la personne en question n'était pas encore aimée. »

p. 136.

« Dans certaines formes de choix amoureux il est même évident que l'objet sert à remplacer un idéal que le *moi* voudrait incarner dans sa propre personne, sans réussir à le réaliser. On aime l'objet pour les perfections qu'on souhaite à son propre *moi* et on cherche par ce détour à satisfaire son propre narcissisme. »

p. 136.

« De nombreux faits semblent témoigner en faveur de l'apparition assez tardive de l'amour dans les relations sexuelles entre homme et femme, et il en résulterait que l'opposition entre l'amour sexuel et l'attachement collectif est, lui aussi, tardif. »

p. 172.

« *L'état amoureux* repose sur la coexistence de tendances sexuelles déviées du but, l'objet attirant sur lui une partie de la libido narcissique du *moi*. Cet état est limité au *moi* et à l'objet. »

p. 174.

« *Le moi et le ça* », (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Or, le fait qu'on peut d'abord aimer une personne et la haïr ensuite, ou inversement, lorsqu'elle en fournit les raisons et les prétextes, ce fait, disons-nous, ne se rattache d'aucune manière à notre problème. Nous en dirons autant des cas où un sentiment amoureux, encore latent, se manifeste d'abord par une attitude d'hostilité et un penchant à l'agression, car dans ces cas il peut s'agir d'un simple retard de l'élément érotique, retard qui a permis à l'autre élément, au penchant destructeur, de prendre une certaine avance. Mais la psychologie des névroses nous offre un grand nombre de cas dans lesquels l'hypothèse d'une transformation paraît plus vraisemblable. Dans la folie de la persécution (*paranoïa persecutoria*) le malade se défend d'une certaine façon contre un attachement homosexuel trop fort à l'égard d'une personne, et il en arrive à faire de cette personne, passionnément aimée, une persécutrice contre laquelle il devient dangereusement agressif. Nous sommes autorisés à intercaler entre ces deux attitudes une phase au cours de laquelle l'amour avait subi la transformation en haine. Les recherches psychanalytiques nous ont révélé récemment que l'apparition de l'homosexualité, ainsi que des sentiments sociaux déssexualisés d'ailleurs, est accompagnée de sentiments de rivalité fortement agressive qui doivent disparaître, pour que l'objet précédemment haï devienne un objet aimé ou un objet d'identification. On peut se demander s'il s'agit, dans ces cas également, d'une transformation directe de la haine en amour. Ne se trouve-t-on pas, en effet, en présence de modifications internes absolument indépendantes de changements quelconques dans la manière de se comporter de l'objet ? »

p. 214-215.

Le malaise dans la civilisation, (1930), Paris, Points Seuil, 2010.

« Au plus haut point d'une relation amoureuse, aucun intérêt ne subsiste pour le monde environnant ; le couple amoureux se suffit à lui-même, il n'a pas besoin non plus d'un enfant commun pour être heureux. En aucun cas l'éros ne trahit aussi nettement le noyau de sa nature, l'intention que plusieurs ne fassent qu'un ;

mais une fois qu'il y est parvenu, comme c'est passé en proverbe, chez deux êtres amoureux l'un de l'autre, il ne veut pas aller plus loin. »

p. 113-114.

« Quand j'aime quelqu'un d'autre, il faut nécessairement qu'il le mérite. (Je ne parle pas du profit qu'il peut m'apporter ni de son éventuelle valeur d'objet sexuel à mes yeux ; ces deux genres de relation ne rentrent pas en considération s'agissant de la prescription d'aimer son prochain.) Il le mérite si, pour des grandes parts, il me ressemble tellement que je puisse, en lui, m'aimer moi-même ; il le mérite s'il est à ce point plus parfait que moi que je puisse aimer, en lui, mon idéal de ma propre personne ».

p. 115-116.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

4 – Actes

« *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* », (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« J'avais dix-sept ans, la fille de mes hôtes en avait quinze, j'en tombais aussitôt amoureux. C'était la première fois que mon cœur s'enflammait d'une manière assez intense, mais j'en gardais complètement le secret. Peu de jours après la jeune fille retourna à son collège qu'elle avait quitté elle aussi pour les vacances et cette séparation, après une si brève rencontre, ne fit qu'exacerber ma nostalgie. Des heures durant j'allais solitaire par ces magnifiques forêts retrouvées, occupé à bâtir des châteaux en Espagne qui étrangement ne tendaient pas vers l'avenir mais cherchaient à améliorer le passé. Si seulement il n'y avait pas eu cette faille, si seulement j'étais resté dans mon pays natal, si seulement j'avais grandi dans cette campagne, si j'étais devenu aussi robuste que les jeunes gens de la maison, frères de la bien-aimée, et si j'avais ensuite repris la profession de mon père et finalement épousé la jeune fille qui bien sûr au cours des ans serait devenue tout à fait intime avec moi ! Naturellement, je ne doutais pas un seul instant que dans les circonstances que créait ma fantaisie je l'aurais aimée d'un amour aussi ardent que celui que j'éprouvais réellement alors. Ce qui est étrange, c'est que lorsqu'il m'arrive de la rencontrer – le hasard a voulu qu'elle se marie ici – elle m'est extraordinairement indifférente, et pourtant je peux me souvenir avec précision combien la couleur jaune du vêtement qu'elle portait lors de notre première rencontre m'a fait de l'effet, longtemps après, quand je revoyais cette couleur quelque part. »

p. 123.

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, P.B. Payot, 2003.

« Je ne citerai en détail qu'un seul exemple provenant de mon expérience personnelle : une jeune femme tombe de voiture et se casse l'os d'une jambe. La voilà alitée pendant plusieurs semaines, mais elle étonne tout le monde par l'absence de toute manifestation douloureuse et par le calme imperturbable qu'elle garde. Cet accident a servi de prélude à une longue et grave névrose dont elle a été guérie par la psychanalyse. Au cours du traitement, je me suis informé aussi bien des circonstances ayant accompagné l'accident que de certaines impressions qui l'ont précédé. La jeune femme se trouvait avec son mari, très jaloux, dans la propriété d'une de ses sœurs, mariée elle-même, et en compagnie de plusieurs autres sœurs et frères, avec leurs maris et leurs femmes. Un soir, elle offrit à ce cercle intime une représentation, en se produisant dans l'un des arts où elle excellait : elle dansa le "cancan" en véritable virtuose, à la grande satisfaction de sa famille, mais au grand mécontentement de son mari qui lui chuchota, lorsqu'elle eut fini : "Tu t'es de nouveau conduite

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

comme une fille. ». Le mot porta. Fut-ce à cause de cette séance de danse, ou pour d'autres raisons encore, peu importe, mais la jeune femme passa une nuit agitée, et se leva décidée à partir le matin même. Mais elle voulut choisir elle-même les chevaux, en refusa une paire, en accepta une autre. Sa plus jeune sœur voulait faire monter dans la voiture son bébé accompagnée de la nourrice ; ce à quoi elle s'opposa énergiquement. Pendant le trajet, elle se montra nerveuse, dit à plusieurs reprises au cocher que les chevaux lui semblaient avoir peur et lorsque les animaux, inquiets, refusèrent réellement, à un moment donné, de se laisser maîtriser, elle sauta effrayée de la voiture et se cassa une jambe, alors que ceux qui étaient restés dans la voiture n'eurent aucun mal. Si, en présence de tels détails, on peut encore douter que cet accident ait été arrangé d'avance, on n'en doit pas moins admirer l'à-propos avec lequel l'accident s'est produit, comme s'il s'était agi vraiment d'une punition pour une faute commise, car à partir de ce jour la malade fut pour de longues semaines dans l'impossibilité de danser le "cancan". »

p. 225-226.

« *L'inquiétante étrangeté* », (1917), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, folio essais, 2005.

« il achète à Coppola une longue-vue de poche et épie grâce à elle l'appartement du professeur Spalanzani, situé en face, où il aperçoit la fille de celui-ci, Olympia, belle mais énigmatiquement laconique et immobile. Il éprouve pour elle un coup de foudre si violent qu'il oublie sa fiancée raisonnable et banale ».

p. 228.

« *Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson* », (1930-1932), *Le président T.W. Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2005.

« Une identification peut recevoir une immense charge de libido au moment où elle s'établit, comme dans le cas du *coup de foudre* ; mais elle peut aussi exister et n'avoir qu'une légère charge de libido jusqu'à ce que la nécessité s'en fasse sentir. »

p. 152.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

E /

Limite et hors limite

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

1 – *Le processus civilisateur*

« La morale sexuelle “civilisée” et la maladie nerveuse des temps modernes », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989.

« Ce qui caractériserait la morale sexuelle civilisée qui nous domine ce serait le transfert d'exigences féminines à la vie sexuelle de l'homme et la réprobation de toutes relations sexuelles sauf celles qui sont conjugales et monogames. »

p. 27-28.

Totem et tabou, (1912), Paris, P.B. Payot, 1972.

« Presque partout où ce système est en vigueur, il comporte la loi d'après laquelle les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir entre eux des relations sexuelles, par conséquent ils ne doivent pas se marier entre eux. »

p. 12.

« Quoi qu'il en soit, que le lien existant entre l'exogamie et le totémisme soit profond ou non, le lien existe et apparaît comme très solide. »

p. 13.

« On voit seulement que ces institutions poursuivent les mêmes buts que l'exogamie totémique et cherchent même à aller au-delà. Mais alors que l'exogamie totémique présente toutes les apparences d'une institution sacrée, née on ne sait comment, donc d'une coutume, l'institution compliquée des classes matrimoniales, avec leurs subdivisions et les conditions qui s'y rattachent, semble être le produit d'une législation consciente et intentionnelle qui se serait proposé de renforcer la prohibition de l'inceste, probablement parce que l'influence totémique avait commencé à faiblir. »

p. 18.

« Au cours du développement ultérieur du système des classes matrimoniales, apparaît la tendance à étendre la prohibition qui frappe l'inceste naturel et l'inceste de groupe aux mariages entre parents de groupes plus éloignés ; c'est ainsi d'ailleurs qu'a procédé l'église catholique, lorsqu'elle a étendu la prohibition qui frappait les mariages entre frères et sœurs aux mariages entre cousins et, pour justifier sa mesure, a inventé des degrés de parenté spirituels. »

p. 18.

« Les liens totémiques sont plus forts que les liens de famille, au sens que nous leur attribuons ; les uns et les autres ne coïncident pas, car le totem se transmet généralement en ligne maternelle, et il est probable que l'hérédité paternelle n'était pas du tout reconnue au début. »

p. 123.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

« Il en résulte une restriction tabou, en vertu de laquelle les membres du même clan totémique ne doivent pas contracter mariage entre eux et doivent, en général, s'abstenir de relations sexuelles entre hommes et femmes appartenant au même clan. Nous voilà en présence de l'*exogamie*, ce fameux et énigmatique corollaire du totémisme. »

p. 123.

« D'où vient, en dernière analyse, la peur de l'inceste qui doit être considérée comme la racine même de l'exogamie ? Il ne suffit évidemment pas d'expliquer la phobie de l'inceste par une aversion instinctive pour les rapports sexuels entre très proches parents, ce qui équivaut à évoquer le fait même de la peur de l'inceste, alors que l'expérience nous montre que, malgré cet instinct, l'inceste est loin d'être un phénomène rare, même dans nos sociétés modernes, et alors que l'expérience historique nous enseigne que les mariages incestueux étaient obligatoires pour certaines personnes privilégiées. »

p. 141.

« Mais l'autre tabou, l'interdiction de l'inceste, avait aussi une grande importance pratique. Le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise. Si les frères étaient associés, tant qu'il s'agissait de supprimer le père, ils devenaient rivaux, dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes. Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir toutes à lui, et la lutte générale qui en serait résultée, aurait amené à la ruine de la société. [...] Aussi les frères, s'ils voulaient vivre ensemble, n'avaient-ils qu'un seul parti à prendre : après avoir, peut-être, surmonté de graves discordes, instituer l'interdiction de l'inceste, par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes convoitées, alors que c'était principalement pour s'assurer cette possession qu'ils avaient tué le père ».

p. 165.

« Contrairement aux plus récentes et conformément aux plus anciennes conceptions du totémisme, la psychanalyse nous révèle une étroite corrélation entre le totémisme et l'exogamie et leur assigne une origine commune et simultanée. »

p. 168.

« Le rêve », *Conférences d'introduction à la psychanalyse, (1915-1917)*, Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« une tendance à séparer les personnes du même sexe : la fille de la mère, le père du fils. La fille trouve dans la mère l'autorité qui limite sa volonté et qui est chargée de faire triompher en elle la renonciation à la liberté sexuelle qui est exigée par la société, dans certains cas, en outre, la concurrente qui ne consent pas à se laisser supplanter. La même chose se répète de manière encore plus crue entre fils et père. Pour le fils, s'incarne dans le père toute contrainte sociale supportée de mauvais gré ; le père lui barre l'accès à la mise en acte de sa volonté, à la jouissance sexuelle précoce [...] Moins menacée apparaît la relation entre père et fille, mère et fils. Cette dernière donne les exemples les plus purs d'une tendresse inaltérable, que ne vient troubler aucune espèce de considération égoïste ».

p. 263-264.

« Doctrine générale des névroses », *Conférences d'introduction à la psychanalyse, (1915-1917)*, Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Peut-être suis-je en droit de vous rappeler dans ce contexte que les humains ont vu de tout temps dans la relation entre belle-mère et beau-fils un sujet particulièrement épineux, qui a donné lieu chez les primitifs à des prescriptions de tabou et à des "évitements" très puissants. »

p. 325.

« L'inceste avec la mère est l'un des crimes d'Œdipe, le meurtre du père est l'autre. »

p. 426.

« *Psychologie collective et analyse du moi* », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« Et dans le développement de l'humanité, comme dans celui de l'individu, c'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Et cela est vrai aussi bien de l'amour sexuel pour la femme, avec toutes les nécessités qui en découlent de ménager ce qui lui est cher, que de l'amour déssexualisé, homosexuel et sublimé pour d'autres hommes qui naît du travail commun. »

p. 124.

« Le rapport hypnotique consiste dans un abandon amoureux total, à l'exclusion de toute satisfaction sexuelle, alors que dans l'état amoureux cette satisfaction ne se trouve refoulée que momentanément et figure toujours à l'arrière-plan, à titre de but possible. »

p. 138-139.

« Mais nous pouvons dire, d'autre part, que le rapport hypnotique représente, s'il est permis de se servir de cette expression, une formation collective à deux. »

p. 139.

« Il est intéressant de noter que ce sont précisément les tendances sexuelles déviées de leur but qui créent entre les hommes les liens les plus durables. »

p. 139-140.

« Nous savons que l'amour endigue le narcissisme, et il nous serait facile de montrer que par cette action il contribue au progrès de la civilisation. »

p. 151.

« Le père primitif est l'idéal de la foule qui domine l'individu, après avoir pris la place de *l'idéal du moi*. L'hypnose peut à bon droit être désignée comme une foule à deux ; pour pouvoir s'appliquer à la suggestion, cette définition a besoin d'être complétée : dans cette foule à deux, il faut que le sujet qui subit la suggestion soit animé d'une conviction qui repose, non sur la perception ou sur le raisonnement, mais sur une attache érotique. »

p. 156.

« C'est seulement dans les cas où la tendresse, c'est-à-dire le facteur personnel du rapport amoureux, s'efface complètement devant le facteur sensuel, que deviennent possibles des relations amoureuses étalées en public, ou, comme dans l'orgie, des actes sexuels, simultanés, à l'intérieur d'un groupe. Mais par là-même s'effectue une régression vers un état antérieur des rapports sexuels, dans lequel l'amour proprement dit ne joue encore aucun rôle, tous les objets sexuels étant considérés comme ayant une valeur égale, à peu près dans le sens de ce mot méchant de Bernard Shaw : "Être amoureux signifie exagérer démesurément la différence entre une femme et une autre." »

p. 172.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

« *Psychanalyse et médecine* », (1925), *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, idées nrf, 1965.

« En soutenant que le premier objet d'amour de l'enfant soit choisi par lui sur le mode de l'*inceste*, pour employer le terme propre, l'analyse a de nouveau blessé les sentiments les plus sacrés des hommes, et doit en conséquence s'attendre à récolter en échange incrédulité, contradiction et réquisitoires. Et telle fut en effet largement sa part. »

p. 135.

Sommaire

Freud S.

L'avenir d'une illusion, (1927), Paris, Points Seuil, 2011.

Lacan J.

« Nous avons parlé de l'hostilité à la civilisation qu'elle exerce et les renoncements pulsionnels qu'elle exige. Si l'on imagine ses interdits supprimés – si donc, du coup, on peut prendre pour objet sexuel toute femme qui vous plaît, si l'on peut abattre sans scrupule le rival qui vous la dispute ou quiconque se met en travers de votre route, si l'on peut prendre à autrui n'importe lequel de ses biens sans lui demander la permission –, quel enchaînement de satisfactions serait alors la vie ! »

p. 53.

Miller J.-A.

Post-F.

Le malaise dans la civilisation, (1930), Points Seuil, 2010.

« L'amour qui a fondé la famille demeure agissant dans la civilisation, à la fois dans sa version d'origine, où il ne renonce pas à la satisfaction sexuelle directe, et dans sa modulation sous forme de tendresse inhibée quant au but. Sous ces deux formes, il continue d'exercer sa fonction consistant à lier les uns aux autres un plus grand nombre d'êtres humains, et plus intensément que n'y parvient l'intérêt d'une communauté de travail.

L'imprécision de la langue dans son emploi du mot "amour", trouve une justification génétique. On nomme amour la relation entre un homme et une femme qui, sur la base de leurs besoin génitaux, ont fondé une famille, mais amour également les sentiments positifs entre parents et enfants entre frères et sœurs au sein de la famille, bien que nous soyons obligés de décrire cette relation comme un amour inhibé quant au but, comme tendresse. »

p. 104-105.

« Les femmes défendent les intérêts de la famille et de la vie sexuelle ; le travail de la civilisation est devenu toujours davantage l'affaire des hommes, il leur impose des tâches toujours plus difficiles, il les oblige à des sublimations des pulsions pour lesquelles les femmes sont peu faites. L'être humain ne disposant pas de quantités illimitées d'énergie psychique, il est contraint d'accomplir ses tâches en répartissant sa libido efficacement. Ce qu'il consomme pour des buts de civilisation, il le soustrait pour une grande part aux femmes et à la vie sexuelle : la compagnie constante d'autres hommes et sa dépendance des relations qu'il entretient avec eux le détournent même des tâches d'époux et de père. La femme se voit ainsi repoussée au second plan par les exigences de la civilisation et adopte à son égard une attitude hostile. »

p. 106.

« le sentiment de culpabilité est l'expression du conflit d'ambivalence, de l'éternel combat entre l'éros et la pulsion de destruction ou de mort. Ce conflit éclate dès que les hommes sont confrontés à la tâche de vivre ensemble ; tant que cette communauté ne connaît que la forme familiale, il doit nécessairement s'exprimer dans le complexe d'Œdipe, mettre en place la conscience morale, créer le premier sentiment de culpabilité ».

p. 152.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

a – Relation Mère-Fille

« *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Elle-même avait été névrosée pendant plusieurs années et pouvait se réjouir d'être traitée par son mari avec beaucoup de ménagements ; elle traitait ses enfants d'une manière fort inégale, était particulièrement dure avec sa fille et d'une tendresse outrée avec ses trois garçons ».

p. 248.

b – Relation Mère-Fils

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« Pour ma part, je n'ai plus eu de vrai rêve d'angoisse depuis de longues années, mais je m'en rappelle un que j'ai eu vers sept ou huit ans et que j'ai interprété environ trente ans après. Il était extrêmement net et me montrait *ma mère chérie avec une expression de visage particulièrement tranquille et endormie, portée dans sa chambre et étendue sur le lit par deux (ou trois) personnages munis de becs d'oiseaux*. Je me réveillai pleurant et criant, et troublai le sommeil de mes parents. [...] Ce n'est pas parce que j'avais rêvé la mort de ma mère que j'étais angoissé, mais c'est parce que j'étais angoissé que mon élaboration préconsciente a interprété ainsi le rêve. Mais mon angoisse, effet du refoulement, peut se ramener à un désir obscur, manifestement sexuel, qu'exprime bien le contenu visuel du rêve ».

p. 495.

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* », (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« Nous avons déjà mentionné ce que Hans dit un jour : qu'il voudrait coucher avec elle. »

p. 103.

« "Le tout est la reproduction d'une scène qui s'est jouée presque tous les matins ces jours passés. Hans vient nous trouver de bonne heure tous les matins, et ma femme ne peut résister à le prendre quelques minutes dans son lit. Je commence alors toujours par lui dire qu'elle ne devrait pas le prendre ainsi dans son lit. [...] et elle répond parfois, assez irritée, que c'est une absurdité, qu'une minute ne peut rien faire, et ainsi de suite. Hans reste alors avec elle un petit peu." ».

p. 118.

« Hans soupçonne qu'il est interdit de prendre possession de la mère ; il s'est heurté à la barrière de l'inceste. Mais il croit la chose défendue en elle-même. Dans les exploits défendus qu'il accomplit en imagination, son père est toujours avec lui et est arrêté avec lui. Son père, pense-t-il, fait donc aussi avec sa mère cette

chose énigmatique défendue qu'il remplace par un acte de violence tel que le bris d'une vitre de fenêtre ou la pénétration de force dans un espace clos. »

p. 119.

« "Moi – Tu voudrais être Papa et être marié avec Maman, tu voudrais être aussi grand que moi et avoir une moustache et tu voudrais que Maman eût un bébé.

Hans – Papa, quand je serai marié je n'en aurai un que si je veux, quand je serai marié avec Maman, et si je ne veux pas de bébé, le bon Dieu ne voudra pas non plus, quand je serai marié.

Moi – Aimerais-tu être marié avec Maman ?

Hans – Oh, oui !

Il est aisé de voir comment le bonheur que Hans trouve dans son fantasme est encore troublé par son incertitude relative au rôle du père et par ses doutes quant au contrôle possible sur la conception des enfants." »

p. 159.

« Tout finit bien. Le petit Œdipe a trouvé une solution plus heureuse que celle prescrite par le destin. Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu'il réclame pour lui-même ; il le promet grand-père et le marie aussi avec sa propre mère. »

p. 162.

« *Psychologie collective et analyse du moi* », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« À la seule exception des rapports entre mère et fils, rapports qui, étant fondés sur le narcissisme, ne sont pas troublés par une rivalité ultérieure : ils seraient, au contraire, renforcés par une dérivation vers l'objet sexuel. », cf. note 2.

p. 122.

« *Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson* », (1930-1932), *Le président T.W. Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2005.

« À cet égard, la lettre que Wilson écrivit à sa femme, en 1888, mérite d'être commentée de nouveau. "Je me rappelle la manière dont je me suis accroché à elle (j'étais le "chéri de sa maman" dont tout le monde se moquait) jusqu'à ce que je fusse un jeune homme grand et fort ; mais l'amour de ce qu'il y a de meilleur chez les femmes me vint, et pénétra dans mon cœur, par les cordons de son tablier. Si je n'avais pas vécu avec une telle mère, je n'aurais pu gagner, et sembler mériter – en partie peut-être, grâce à des vertus transmises – une telle épouse." Cette lettre montre d'une manière remarquable combien le courant direct de la libido de Wilson, par le débouché de la passivité envers sa mère, se prolongea, et à quel point cette passivité envers sa mère s'exprima avec sa première femme. »

p. 124.

« un substitut de sa mère lui était indispensable. Son activité envers sa mère, et en même temps, naturellement, une partie de sa passivité à son égard, semblent s'être reportées assez tôt sur ses sœurs aînées, spécialement sur sa sœur Annie, qui avait deux ans de plus que lui et l'aimait aussi profondément qu'il l'aimait. Il était heureux de jouer avec ses sœurs et leurs petites amies, surtout avec une petite cousine plus jeune que lui et qui portait le nom de sa mère : Jessie Woodrow Bones. [...] Il semble presque certain que le petit Tommy Woodrow identifia Jessie Woodrow Bones à sa mère, Jessie Woodrow, et reporta sur elle une partie considérable de la libido qui s'était originellement dirigée vers sa mère, puis vers sa sœur Annie. [...] à onze ans, le moi de Tommy Wilson avait réussi à transférer une partie considérable de l'activité dirigée

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

vers sa mère sur Jessie Woodrow Bones, et qu'il était bien engagé sur la voie des rapports normaux avec les femmes. »

p. 124-125.

« Sa libido ne se détacha complètement de sa mère qu'après son mariage avec Ellen Axson, dix-sept ans plus tard ; mais, dès l'âge de onze ans, ce détachement était déjà si avancé qu'il y avait peu de danger que Tommy redevint totalement dépendant de sa mère. Donc, avant son adolescence, son moi avait à ce point résolu le dilemme du complexe d'Œdipe qu'il y avait tout lieu de croire que ses rapports avec les femmes seraient normaux pendant toute sa vie, et ils le furent, grâce à ses sœurs et à sa cousine Jessie Woodrow Bones. »

p. 125-126.

« Son désir de posséder sa mère, sous la forme d'un substitut de celle-ci, est plus grand ; [...] L'augmentation de l'activité du garçon envers sa mère le fait tomber éperdument amoureux d'une femme plus âgée ou d'une jeune fille ; son activité plus intense envers son père a pour résultat un désir de lui désobéir, d'échapper à son autorité, et une tendance à remplacer son père comme objet d'amour par un substitut de celui-ci. »

p. 150.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

c – Relation Père-Fille

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« [suite de l'analyse du rêve "non vixit" dont Freud dit : "Je donnerais beaucoup pour pouvoir communiquer la solution complète de toutes ces énigmes. Malheureusement je ne puis le faire, je ne puis, comme dans le rêve, sacrifier des gens que j'aime à mon ambition, cf. p. 359-400]" Le rêve contient encore une autre série d'idées qui doivent apporter de la satisfaction. Mon ami a eu, peu de temps avant, une petite fille ; il y avait longtemps qu'il le désirait. Je sais qu'il avait été très douloureusement frappé par la mort prématurée de sa sœur. Je lui ai écrit qu'il transporterait sur cette enfant l'affection qu'il avait pour sa sœur ; que cette petite fille lui ferait enfin oublier sa perte irremplaçable.

Ainsi cette suite d'idées se rattache à la pensée-carrefour du contenu latent du rêve : personne n'est irremplaçable. Regarde, ce sont des *revenants* ; tout ce qu'on a perdu, revient. Il se trouve par hasard que la fille de mon ami porte le même nom que ma propre petite camarade d'enfance, qui a le même âge que moi et qui est la sœur de mon plus vieil ami et adversaire. »

p. 414-415.

« *Doctrine générale des névroses* », *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1915-1917), Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Chez notre deuxième patiente, la jeune fille, c'est un lien érotique au père qui s'est instauré dans les années qui précèdent la puberté, qui produit le même effet sur sa vie. Elle en a conclu également qu'elle ne peut pas se marier tant qu'elle est aussi malade. »

p. 350.

« Comme vous le remarquez, je n'ai décrit que le rapport du garçon au père et à la mère. Pour la petite fille, cela prend une forme tout à fait analogue, moyennant les retouches nécessaires. L'attachement tendre au père, le besoin de se débarrasser de la mère comme étant de trop et de prendre sa place, une coquetterie qui travaille déjà avec les moyens de la féminité ultérieure constituent précisément chez la petite fille une image

A

B

C

D

E

F

1.

2.

charmante qui nous fait oublier le sérieux et les lourdes conséquences possibles que recèle cette situation infantile. »

p. 423.

« *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Le père était un homme grave et respectable, au fond très tendre, qui s'était quelque peu aliéné ses enfants par la rigueur qu'il faisait paraître. Son comportement à l'égard de son unique fille était beaucoup trop déterminé par ses égards pour sa femme, la mère de la jeune fille. »

p. 247.

« *Rêve et télépathie* », (1922), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Avec ces allusions à la tendresse pour le père, aux contacts génitaux avec lui et aux désirs de mort à l'encontre de la mère, les contours du complexe d'Œdipe féminin sont tracés. L'ignorance sexuelle longtemps préservée et la frigidité ultérieure correspondent à ces présupposés. Notre correspondante est devenue virtuellement – et certainement de temps à autre effectivement – une névrosée hystérique. Les forces de la vie, pour son bonheur, l'ont emportée avec elles, rendant possibles pour elle les sensations sexuelles féminines, le bonheur maternel et une activité professionnelle aux aspects variés, mais une part de sa libido s'accroche toujours aux points de fixation de son enfance, elle fait toujours ce rêve qui la jette hors du lit et la punit de son choix d'objet incestueux par des "blessures non négligeables". [...] Les choses étant ce qu'elles étaient, je dus me contenter de lui écrire que j'étais convaincu qu'elle souffrait des répercussions d'un fort attachement au père et de l'identification correspondante à la mère, mais je n'espérais pas moi-même que cette élucidation lui serait utile ».

p. 42.

« Autre "vision" de notre rêveuse dont l'intelligence nous est peut-être facilitée par le point de vue analytique ! Les amies ont manifestement une grande importance dans sa vie sentimentale. La mort d'une de celles-ci se manifesta récemment à elle par des coups frappés la nuit sur le lit d'une compagne de chambre dans la maison de santé. Une autre amie avait, des années plus tôt, épousé un veuf avec de nombreux enfants (cinq). Dans l'habitation de celle-ci elle voyait régulièrement lors de ses visites apparaître une dame qu'elle supposait être la première femme défunte, ce qui ne put d'abord être confirmé et ne devint certitude pour elle qu'au bout de sept ans, lorsqu'elle découvrit une nouvelle photographie de la défunte. Cette activité visionnaire est dans la même dépendance intime à l'égard des complexes familiaux de la correspondante, tels que nous les connaissons, que son pressentiment de la mort du frère. Lorsqu'elle s'identifiait à son amie, elle pouvait trouver dans la personne de celle-ci son accomplissement de désir, car toutes les filles aînées de familles nombreuses créent dans leur inconscient le fantasme de devenir par la mort de la mère la seconde femme du père. Lorsque la mère est malade ou qu'elle meurt, la fille aînée prend, comme il va de soi, sa place dans la relation avec les frères et sœurs et il lui est permis d'assumer, auprès du père aussi, une partie des fonctions de la femme. Le souhait inconscient vient compléter l'autre partie. »

p. 46-47.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

« Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve », (1923), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Tiré du rêve d'une jeune fille qui présente une forte fixation au père et qui a des difficultés à s'exprimer dans l'analyse : elle est assise dans la chambre avec une amie, habillée seulement d'un kimono. Un monsieur entre, et elle se sent gênée devant lui. Mais le monsieur dit : "Voilà donc la jeune fille que nous avons déjà vue une fois si joliment habillée." Le monsieur, c'est moi et, en remontant plus loin, le père. Mais on ne peut rien faire du rêve tant qu'on ne se résout pas à remplacer, dans le discours du monsieur, l'élément le plus important par son opposé : "Voilà la jeune fille que j'ai déjà vue une fois *déshabillée* et qui était alors si jolie." Dans son enfance, elle a dormi un certain temps, de trois à quatre ans, dans la même chambre que son père, et tous les indices montrent qu'elle se découvrait, dans son sommeil, pour plaire à son père. Le refoulement de son plaisir exhibitionniste, qui s'est poursuivi depuis lors, motive aujourd'hui, dans la cure, son attitude renfermée, son déplaisir à se montrer sans voiles. »

p. 89.

« Le moi et le ça », (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981.

« On apprend souvent, au cours d'une analyse, que la petite fille, après avoir été obligée de renoncer au père, en tant qu'objet de penchant amoureux, érige sa masculinité en idéal et s'identifie, non avec la mère, mais avec le père, c'est-à-dire avec l'objet qui est perdu pour son amour. Cela dépend évidemment du degré de développement de ses propres dispositions masculines, quelle que soit d'ailleurs leur nature. »

p. 201-202.

« Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves », (1925), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Après avoir porté à son père un attachement d'une intensité peu commune, la jeune fille s'était mariée et avait alors ardemment désiré avoir des enfants pour pouvoir substituer son mari à son père», p 151.

d – Relation Père-fils

« Portrait psychologique de Thomas Woodrow Wilson », (1930-1932), *Le président T.W. Wilson Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2005.

« Contentons-nous d'en rappeler un qui ressort avec un tel relief qu'il minimise tous les autres : le père de Tommy Wilson était son principal objet d'amour. »

p. 120-121.

« "Son père fut le plus grand personnage de sa jeunesse – le plus grand peut-être de sa vie ... Leurs lettres furent de véritables lettres d'amour." »

p. 127.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

« Tommy Wilson s'identifia à son père à un degré extraordinaire. Il pensait ses pensées, parlait comme lui, l'adopta complètement comme modèle, aima les mots comme son père les aimait, méprisa les faits comme il les méprisait ; il poussa son imitation jusqu'à faire des sermons, du haut de la chaire paternelle, à des fidèles imaginaires, s'habilla de telle sorte qu'étant jeune il fut souvent pris pour un pasteur, et épousa, comme son père, une jeune fille née et élevée chez un ministre presbytérien. »

p. 129-130.

« Les mots qu'il emploie pour parler de sa mère sont polis et conventionnels. Ellen Axson avait pris sa place. Mais sa passivité envers son père était profondément émue à la pensée que celui-ci avait besoin d'une épouse. Dans son inconscient il avait toujours désiré prendre, à l'égard de son père, la place de sa mère. Il la prit aussitôt. Il éprouvait le sentiment, non d'avoir perdu sa mère, mais d'avoir perdu sa jeunesse. La mort de sa mère retira le seul obstacle qui l'empêchait, dans son inconscient, de devenir l'épouse de son père. »

p. 181.

« Ainsi, la mort de sa mère elle-même allait servir son désir insatisfait d'être aimé de son père comme une épouse. »

p. 182.

2 – Couple incestueux

« *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* », (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Il n'est pas du tout rare que les deux partenaires du couple infantile soient plus tard atteints de névroses de défense, le frère d'obsessions et la sœur d'hystérie, ce qui naturellement produit l'apparence d'une disposition névrotique familiale. Mais parfois cette pseudo-hérédité se résout d'une façon surprenante ; dans l'une de mes observations, le frère, la sœur et un cousin un peu plus âgé étaient malades. L'analyse que j'entrepris avec le frère m'apprirent qu'il souffrait de reproches selon lesquels il était responsable de la maladie de la sœur ; lui-même avait été séduit par le cousin, et il était bien connu dans la famille que ce dernier avait été la victime de la bonne d'enfant. »

p. 64.

« *L'étiologie de l'hystérie* », (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Une fois ce fut le frère demeuré en bonne santé qui, sans y avoir été engagé, m'a confirmé non pas les expériences sexuelles les plus anciennes qu'il avait eues avec sa sœur malade, mais du moins des scènes sexuelles plus tardives de leur enfance et le fait qu'il y avait eu des relations sexuelles remontant plus loin. Une autre fois il arriva que deux femmes qui étaient en traitement avaient eu, dans l'enfance, des relations sexuelles avec le même homme, au cours desquelles s'étaient produites certaines scènes à trois. Un symptôme particulier, qui découlait de ces expériences de l'enfance, s'était développé dans les deux cas, témoignant de ce qu'elles avaient vécu en commun. »

p. 98.

[étude du Dr Stekel, « Coït dans l'enfance »] « Un deuxième groupe comprend les cas de loin les plus nombreux : une personne adulte s'occupant de l'enfant, bonne d'enfant, gouvernante, précepteur, mal-

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

heureusement aussi beaucoup trop souvent un proche parent, a initié l'enfant aux rapports sexuels et a entretenu avec lui, souvent pendant des années, une véritable relation amoureuse – développée également sur le plan sentimental. Au troisième groupe appartiennent enfin des relations enfantines proprement dites, les relations sexuelles entre deux enfants de sexe différent, le plus souvent entre frère et sœur, relations qui seront poursuivies au-delà de la puberté, et qui auront les conséquences les plus durables pour le couple en question. »

p. 99-100.

« Là où une relation avait existé entre deux enfants, j'ai trouvé quelquefois la preuve que le garçon – qui dans ce cas jouait le rôle d'agresseur – avait été séduit auparavant par une femme adulte et que, sous la pression de sa libido prématurément éveillée et du fait de la compulsion du souvenir, ce jeune garçon tentait de renouveler sur la petite fille exactement les mêmes pratiques qu'il avait apprises de l'adulte, sans apporter de lui-même de modifications à la nature de l'activité sexuelle. »

p. 100.

« Je suis porté à croire, au vu de ces exemples, que les enfants ne peuvent trouver le chemin des actes d'agression sexuelle s'ils n'ont été séduits auparavant. Le fondement de la névrose serait par conséquent toujours posé par les adultes dans l'enfance, et les enfants se transmettraient les uns aux autres la disposition à souffrir plus tard d'hystérie. »

p. 100.

« Une brève relation avec un jeune garçon étranger, devenu plus tard indifférent, aura un effet beaucoup moins important en comparaison avec des relations sexuelles intimes, s'étalant sur plusieurs années, avec un frère. »

p. 101-102.

« Toutes les conditions étranges dans lesquelles se déroulent les relations amoureuses du couple inégalement assorti (d'un côté l'adulte, qui ne peut se soustraire à la part de dépendance mutuelle résultant nécessairement de toute relation sexuelle, mais qui, lui, est armé de l'autorité absolue et du droit de punir, et qui peut échanger un rôle contre l'autre afin de satisfaire librement ses humeurs ; de l'autre côté l'enfant, sans recours, à la merci de cet arbitraire, prématurément éveillé à toutes les sensations, exposé à toutes les déceptions, souvent interrompu, dans la pratique des actes sexuels qui lui sont assignés, par sa maîtrise imparfaite des besoins naturels), toutes ces incongruités grotesques et cependant tragiques impriment, dans le développement futur de l'individu et de sa névrose, un nombre incalculable d'effets durables, qui mériteraient d'être étudiés dans leurs moindres détails. »

p. 106.

« Là, où la relation se passe entre deux enfants, les scènes sexuelles conservent ce même caractère rebutant, étant donné que toute relation infantine postule une séduction préalable d'un des enfants par un adulte. Les conséquences psychiques de telles relations entre enfants sont extraordinairement profondes ; les deux personnes demeurent, leur vie entière, enchaînées l'une à l'autre par un lien invisible. »

p. 106.

« Prix Goethe 1930 », (1930), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

[À propos de Goethe] « la force incomparable des premiers liens affectifs de l'enfant lui était chose familière. Il les célébra dans la Dédicace du *Faust* en des termes que nous pourrions reprendre pour chacune de nos analyses : De nouveau, vous vous approchez, formes vacillantes, / Qui naguère vous êtes précocement offertes à mes regards encore troubles. / Tenterai-je cette fois de vous saisir et de vous fixer ? La plus forte attirance amoureuse qu'il éprouva en homme mûr, il s'en justifia en s'écriant à l'adresse de la bien-aimée "Ah ! Tu fus, en des temps révolus, ma sœur ou bien ma femme". »

Ainsi ne mettait-il pas en doute que ces premières et impérissables inclinations prennent pour objet des personnes du propre cercle familial. Quant au contenu de la vie onirique, Goethe le cerne de ces mots si évocateurs : "Ce qui inconnu des hommes / Ou par eux dédaigné, / A travers le labyrinthe du cœur / Chemine dans la nuit." ».

p. 182.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

F /

Le couple analytique

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

« Traitement psychique », (1890), *Résultats, idées, problèmes, tome I*, Paris, PUF, 1984.

« On peut remarquer en passant qu'en dehors de l'hypnose, dans la vie réelle, une crédulité du genre de celle dont l'hypnotisé fait preuve à l'égard de son hypnotiseur ne se retrouve que dans *l'attitude de l'enfant à l'égard des parents aimés* ; et que cette façon d'accorder avec une telle soumission sa vie psychique propre sur celle d'une autre personne a un équivalent unique mais parfait dans certaines *relations amoureuses* caractérisées par un total abandon de soi. La conjonction de l'attachement exclusif et de l'obéissance crédule compte généralement parmi les traits exclusifs de l'amour. »

p. 16-17.

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

[Le rêve de l'injection faite à Irma] : « Dans le courant de l'été 1895, j'ai eu l'occasion de soigner par la psychanalyse une jeune femme de mes amies, très liée également avec ma famille. L'on conçoit que ces relations complexes créent chez le médecin, et surtout chez le psychothérapeute, des sentiments. Le prix qu'il attache au succès est plus grand, son autorité est moindre. Un échec peut compromettre une vieille amitié avec la famille du malade. »

p. 98-99.

Cinq leçons sur la psychanalyse, (1904), Paris, P.B. Payot, 1983.

« Chaque fois que nous traitons psychanalytiquement un névrosé, ce dernier subit l'étonnant phénomène que nous appelons *transfert*. Cela signifie qu'il déverse sur le médecin un trop-plein d'excitations affectueuses, souvent mêlées d'hostilité, qui n'ont leur source ou leur raison d'être dans aucune expérience réelle ; la façon dont elles apparaissent, et leurs particularités, montrent qu'elles dérivent d'anciens désirs du malade devenus inconscients. Ce fragment de vie affective qu'il ne peut plus rappeler dans son souvenir, le malade le revit aussi dans ses relations avec le médecin ; et ce n'est qu'après une telle reviviscence par le "transfert" qu'il est convaincu de l'existence comme de la force de ses mouvements sexuels inconscients. »

p. 61.

« Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », (1910), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977.

« À ses débuts, le traitement psychanalytique était implacable, épuisant. Le patient devait tout dire de lui-même et le médecin se bornait à l'éperonner sans cesse. Aujourd'hui, les choses se présentent sous un aspect moins rébarbatif. Le traitement comporte deux parties : le médecin se livre à un travail de déduction et fait part au patient de ce qu'il a déduit et, d'autre part, le patient retravaille ce que lui a dit au médecin [...]

Nous donnons au patient une idée consciente d'expectation dont la ressemblance avec l'idée inconsciente refoulée l'amène à retrouver lui-même celle-ci. Telle est l'aide intellectuelle qui va lui faciliter la levée des résistances entre le conscient et l'inconscient ».

p. 24.

« D'autres innovations d'ordre technique intéressent la personne même du médecin. Notre attention s'est portée sur le "contre transfert" qui s'établit chez le médecin par suite de l'influence qu'exerce le patient sur les sentiments inconscients de son analyste. Nous sommes tout prêts d'exiger que le médecin reconnaisse et maîtrise en lui-même ce contre-transfert. »

p. 27.

« La dynamique du transfert », (1912), *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977.

« Il est ainsi tout à fait normal et compréhensible de voir l'investissement libidinal en attente et tout prêt, comme il l'est chez ceux qui ne sont qu'imparfaitement satisfaits, à se porter sur la personne du médecin. Ainsi que nous le prévoyons, cet investissement va s'attacher à des prototypes, conformément à l'un des clichés déjà présents chez le sujet en question. Ou encore le patient intègre le médecin dans l'une des "séries psychiques" qu'il a déjà établies dans son psychisme. Tout concorde avec les relations réelles entre le patient et son médecin quand, suivant l'heureuse expression de Jung, c'est l'*imago* paternelle qui donne la mesure de cette intégration. Mais le transfert n'est pas lié à ce prototype et peut se réaliser aussi suivant les images maternelles, fraternelles, etc. Ce qui donne au transfert son aspect particulier, c'est le fait qu'il dépasse la mesure et s'écarte, de par son caractère même et son intensité, de ce qui serait normal, rationnel. »

p. 51-52.

« D'où vient que le transfert se prête si bien au jeu de la résistance ? La réponse peut d'abord sembler facile. Il est clair que l'aveu d'un désir interdit devient particulièrement malaisé lorsqu'il doit être fait à la personne même qui en est l'objet. Une pareille obligation fait naître des situations à peine concevables dans la vie réelle et pourtant c'est justement là où le patient cherche à parvenir, quand il confond le praticien avec l'objet de ses émois affectifs. À y regarder de plus près, nous constatons que cet avantage apparent ne saurait fournir de solution au problème. D'autre part, une relation empreinte de tendre affection, de dévouement, peut aider le patient à surmonter toutes les difficultés de l'aveu. Il n'est pas rare de dire, en d'autres circonstances, dans la vie réelle : "Je n'ai pas honte de te parler, je puis tout te raconter." Le transfert sur la personne de l'analyste pourrait aussi bien faciliter la confession et l'on ne comprend toujours pas pourquoi il soulève des difficultés. »

p. 56.

« le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est un transfert négatif ou bien un transfert positif composé d'éléments érotiques refoulés ».

p. 57.

« Comme dans les rêves, le patient attribue à ce qui résulte de ses émois inconscients réveillés, un caractère d'actualité et de réalité. Il veut mettre en actes ses passions, sans tenir compte de la situation réelle. Or le médecin cherche à le contraindre à intégrer ces émois dans le traitement et dans l'histoire de sa vie, à les soumettre à la réflexion et à les apprécier selon leur réelle valeur psychique. Cette lutte entre le médecin et le patient, entre l'intellect et les forces instinctuelles, entre le discernement et le besoin de décharge se joue presque exclusivement dans les phénomènes du transfert. »

p. 60.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

« Les actes manqués », *Conférences d'introduction à la psychanalyse, (1915-1917)*, Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Dans le traitement analytique, il ne se passe rien d'autre qu'un échange de paroles entre l'analysé et le médecin. Le patient parle, relate des expériences passées [...] Le médecin écoute, cherche à orienter les cheminement de pensée du patient [...] Le dialogue en quoi consiste le traitement psychanalytique ne tolère pas d'auditeur ; on ne peut y faire assister directement ».

p. 21-22.

« Les communications que nécessite l'analyse, il [le patient] ne les fait qu'à la condition d'un lien affectif particulier au médecin ; il se tairait dès qu'il remarquerait un seul témoin qui lui soit indifférent. Car toutes ces communications ont trait au plus intime de sa vie psychique : tout ce qu'il doit cacher aux autres en tant que personne socialement autonome, et, plus largement, tout ce qu'il ne veut pas s'avouer à lui-même en tant que personnalité unitaire. »

p. 23.

« Doctrine générale des névroses », *Conférences d'introduction à la psychanalyse, (1915-1917)*, Paris, Gallimard, folio essais, 2013.

« Nous remarquons donc que le patient, qui n'est censé chercher rien d'autre qu'une issue à ses conflits générateurs de souffrance, développe un intérêt particulier pour la personne du médecin. Tout ce qui se rapporte à cette personne lui paraît être plus important que ses propres affaires et le distrait de son être-malade. De ce fait, le commerce avec lui prend pour un temps une tournure très agréable ; il est particulièrement obligeant, il cherche à se montrer, en toute occasion, reconnaissant, manifeste des finesses et des qualités de son être que nous n'aurions peut-être pas cherchées chez lui. Le médecin se fait du reste aussi une opinion favorable du patient et loue le hasard qui lui a permis d'apporter précisément son aide à une personnalité ayant une valeur toute particulière. Si le médecin a l'occasion de parler à des membres de la famille du patient, il apprend avec plaisir que cet agrément est réciproque. À la maison, le patient ne se lasse pas de faire l'éloge du médecin, de célébrer en lui des qualités toujours nouvelles. "Il est enthousiasmé par vous. Il vous fait une confiance aveugle ; tout ce que vous dites est pour lui comme une révélation", racontent les membres de sa famille. [...]

Espérons que le médecin est assez modeste pour rapporter cette appréciation de sa personnalité par le patient aux espoirs qu'il peut donner et à l'élargissement de son horizon intellectuel par les ouvertures surprenantes et libératrices qu'entraîne la cure ».

p. 558-559.

« Mais un si beau temps ne peut durer toujours. Un jour, il se gâte. [...] ...le patient a transféré sur le médecin d'intenses sentiments de tendresse qui ne sont justifiés ni par le comportement du médecin ni par la relation qui s'est instaurée dans la cure. Sous quelle forme cette tendresse se manifeste et à quels buts elle aspire, cela dépend, bien sûr, de la situation personnelle des deux protagonistes. S'il s'agit d'une jeune fille et d'un homme assez jeune, nous aurons l'impression d'un état amoureux normal, nous trouverons compréhensible qu'une jeune fille tombe amoureuse d'un homme avec lequel elle peut souvent être seule et parler de choses intimes, qui se présente à elle dans la position avantageuse du bienfaiteur supérieur, et ainsi obnubilés, nous perdons de vue que, chez une jeune fille névrosée, il faudrait plutôt s'attendre à une perturbation de l'aptitude à l'amour. Ensuite, plus les situations personnelles du médecin et du patient s'éloignent de ce cas supposé, plus nous serons déconcertés de retrouver toujours, malgré tout instaurée, cette même relation sentimentale ».

p. 559-560.

« Les premières fois, on pouvait par exemple croire que la cure analytique s'était heurtée à une perturbation provoquée par un évènement fortuit, c'est-à-dire qui n'entrait pas dans ses intentions et qui n'était pas sus-

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

citée par elle. Mais, quand la relation du patient au médecin se trouve régulièrement marquée par un tendre attachement de ce type, quand cela se répète dans chaque cas, ne cesse de réapparaître dans les conditions les plus défavorables, dans le cas de disparités proprement grotesques, même chez la femme vieillie, même à l'égard de l'homme à la barbe grise, même là où, selon notre jugement, il n'y a aucune sorte d'attrait, alors, nous devons bien abandonner l'idée d'un hasard perturbant et reconnaître qu'il s'agit d'un phénomène qui se trouve dans la connexion la plus intime avec l'essence même de l'être-malade.

Ce fait nouveau, que nous reconnaissons donc avec réticence, nous l'appelons le *transfert*. Nous entendons par là un transfert de sentiments sur la personne du médecin, parce que nous ne croyons pas que la situation de la cure puisse justifier la genèse de tels sentiments. »

p. 561.

« Qu'en est-il donc du côté des patients masculins ? On pourrait, au moins dans ce cas-là, espérer échapper à l'interférence fâcheuse de la différence et de l'attirance sexuelle. Eh bien, la réponse ne peut être que celle-ci : il n'en va pas très différemment. C'est le même attachement au médecin, la même surestimation de ses qualités, la même attention exclusive à ses intérêts, la même jalousie à l'encontre de tous ceux qui, dans la vie, lui sont proches. Les formes sublimées du transfert sont, d'homme à homme, plus fréquentes, et l'exigence sexuelle directe plus rare, dans la mesure même où l'homosexualité manifeste se trouve en retrait par rapport aux autres utilisations de cette composante pulsionnelle. Chez ses patients masculins, le médecin observe aussi plus fréquemment que chez les femmes une forme d'apparition du transfert qui semble à première vue contredire tout ce que nous avons décrit jusqu'ici : le transfert hostile ou transfert *négatif*. »

p. 562.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (*L'homme aux loups*), (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970.

« Son horreur d'une situation indépendante était si grande qu'elle l'emportait pour lui sur tous les ennuis de sa maladie. Il ne se trouva qu'une seule voie pour la surmonter. Je fus obligé d'attendre que son attachement pour moi fût devenu assez fort pour pouvoir contrebalancer cette aversion, et je jouai alors ce facteur contre l'autre. »

p. 328.

« *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine* », (1920), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Certes il arrive tous les jours qu'un mari se tourne vers le médecin avec l'information : Ma femme est nerveuse, ce qui fait qu'elle s'entend mal avec moi ; rendez-lui la santé que nous puissions à nouveau faire bon ménage. Mais assez souvent il apparaît que c'est là une mission impossible, je veux dire que le médecin ne peut pas produire le résultat en vue duquel le mari avait désiré le traitement. Aussitôt que la femme est libérée de ses inhibitions névrotiques la rupture du mariage éclate, son maintien n'ayant été possible que sous la condition de la névrose de l'épouse. »

p. 248.

« Un second point, que je tentai d'éclaircir sur le champ, avait trait aux motifs propres de la jeune fille sur lesquels le traitement analytique pouvait prendre quelque appui. Elle n'essaya pas de me tromper en prétendant qu'il s'agissait d'un besoin pressant de se libérer de son homosexualité. Bien au contraire elle ne pouvait se représenter aucune autre façon de devenir amoureuse, mais, ajoutait-elle, pour ses parents elle voulait loyalement prêter main-forte à la tentative thérapeutique, car cela l'affectait très gravement de donner à ses parents de tels soucis. Tout d'abord je dus concevoir cette déclaration elle aussi comme favorable ; je ne

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

pouvais pas pressentir quelle position affective inconsciente se cachait derrière. Ce qui se révéla plus tard à ce sujet eut une influence décisive sur la tournure que prit la cure et sur son interruption prématurée. »

p. 252.

« La jeune fille me proposa une série de rêves [...] qui exprimaient la joie de la jeune fille devant les perspectives qui s'ouvriraient alors à sa vie, avouaient le désir nostalgique d'être aimée par un homme et d'avoir des enfants, et pouvaient donc être salués comme une encourageante préparation à la transformation désirée. [...] Elle ne me cachait aucunement qu'elle songeait bien à se marier, mais uniquement pour se soustraire à la tyrannie de son père et vivre sans gêne selon ses penchants réels. Quant à l'homme, estimait-elle non sans mépris, elle aurait tôt fait d'en venir à bout, et elle finirait bien par arriver, à l'exemple de la dame vénérée, à avoir des relations sexuelles en même temps avec un homme et avec une femme. Averti par je ne sais quelle impression légère je lui expliquai un jour que je n'avais pas confiance en ces rêves, qu'ils étaient mensongers ou hypocrites, et que son intention était de me tromper comme elle avait coutume de tromper son père ».

p. 263-264.

« *Au-delà du principe de plaisir* » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, P.B. Payot, 1981

« *Ces événements revécus, reproduits avec une fidélité souvent indésirée*, se rapportent toujours en partie à la vie sexuelle infantile, et notamment au complexe d'*Œdipe* et aux faits qui s'y rattachent, et se déroulent toujours dans le domaine du transfert, c'est-à-dire des rapports avec le médecin. Quand on a pu pousser le traitement jusqu'à ce point, on peut dire que la névrose antérieure a fait place à une nouvelle névrose, à une névrose de transfert. »

p. 22.

« Cette même tendance à la répétition se dresse souvent devant nous comme un obstacle thérapeutique, lorsque nous voulons, à la fin du traitement, obtenir que le malade se détache complètement du médecin ; et il est à supposer que ce qui fait naître cette tendance démoniaque, c'est la vague angoisse, la crainte qu'éprouvent les gens non familiarisés avec la psychanalyse de voir se réveiller en eux quelque chose qu'à leur avis on ferait mieux de laisser dormir. »

p. 46.

Sigmund Freud présenté par lui-même, (1925), La Flèche, Gallimard, folio essais, 1987.

[À propos de Joseph Breuer] « C'était un homme d'une intelligence éminente, qui avait quatorze ans de plus que moi ; nos relations se resserrèrent rapidement, il devint mon ami et m'apporta son soutien dans des circonstances difficiles de mon existence. Nous avons pris l'habitude de mettre en commun tous nos centres d'intérêt scientifiques. C'était moi, bien sûr, qui étais le gagnant dans cet échange. Le développement de la psychanalyse m'a ensuite coûté son amitié. Il ne m'a pas été facile de le payer ce prix-là, mais c'était inévitable. »

p. 34.

[À propos d'une patiente de Breuer et des relations avec lui] « Lorsque le travail cathartique avait paru terminé, il s'était brusquement déclenché chez la jeune fille un état d' "amour de transfert" qu'il ne rapportait plus à son être-malade, de sorte qu'il s'était éloigné d'elle avec effarement. Il lui était manifestement pénible qu'on lui rappelât ce déboire apparent. Dans son comportement à l'égard de moi-même, il balançait un

moment entre l'approbation et la critique acerbe ; par là-dessus vinrent des incidents comme il ne manque jamais de s'en produire dans les situations tendues, et nous nous séparâmes. »

p. 46.

« mais on en tirait l'enseignement que la relation personnelle affective était cependant plus puissante que tout le travail cathartique ; or ce facteur se déroba justement à toute maîtrise. Sur ces entrefaites, je fis un jour une expérience qui me révéla sous un éclairage cru ce dont je me doutais depuis longtemps. Alors qu'une fois, j'avais délivré de son mal l'une de mes patientes les plus dociles, chez qui l'hypnose avait permis de réaliser les plus remarquables prodiges, en ramenant l'accès douloureux à sa cause, elle me passa à son réveil les bras autour du cou. L'entrée inopinée d'une personne de service nous évita une explication embarrassante, mais, par un accord tacite, nous renoncâmes dès ce moment à poursuivre le traitement par l'hypnose ».

p. 47.

« *Psychanalyse et médecine* », (1925), *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, idées nrf, 1965.

« On pourrait le croire : les rapports du malade à l'analyste ne devraient comporter qu'une certaine dose de respect, de confiance, de reconnaissance et de sympathie humaine. Au lieu de cela, cet amour, qui lui-même fait l'impression d'une manifestation malade. [...] L'amour du patient ne se contente plus d'obéir, il devient exigeant, demande des satisfactions et de tendresse et de sensualité, réclame l'exclusivité, se fait jaloux, montre de plus en plus son envers, l'hostilité et la vengeance couvant sous tout amour qui ne peut atteindre son objet. En même temps, ainsi que tout amour, il prend la place de tout autre contenu que pourrait avoir l'âme : il éteint l'intérêt porté à la cure et à la guérison, bref, nous n'en pouvons douter, cet amour s'est installé au lieu de la névrose et le résultat de notre travail a été le remplacement d'une forme morbide par une autre ».

p. 151-152.

« *Constructions dans l'analyse* », (1937), *Résultats, idées, problèmes, tome II*, Paris, PUF, 1992.

« Il s'agissait d'un collègue qui [...] avait l'habitude de me prendre comme consultant dans son activité médicale. Un jour il m'amena une jeune-femme, qui lui causait des ennuis. Sous des prétextes divers, elle lui refusait les rapports sexuels, et il s'attendait apparemment à ce que je la renseigne sur les conséquences de son comportement inadéquat. J'y consentis et lui expliquai que son refus provoquerait probablement chez son mari des troubles de santé regrettables ou des tentations qui pourraient mener à la destruction de leur ménage ».

p. 276.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

E

F

1.

2.

3.

4.

2.

Jacques Lacan

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A / Écrits	p. 72
B / Autres écrits	p. 75
C / Le séminaire	p. 81
D / Autres textes	p. 112

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A / Écrits, Paris, Seuil, 1966.

A

B

C

D

« L'agressivité en psychanalyse »

« Néanmoins on ne saurait trop mettre l'accent sur le caractère irréductible de la structure narcissique, et sur l'ambiguïté d'une notion qui tendrait à méconnaître la constance de la tension agressive dans toute vie morale comportant la sujétion à cette structure : or aucune oblativité ne saurait en libérer l'altruisme. Et c'est pourquoi De La Rochefoucault a pu formuler sa maxime, où sa rigueur s'accorde au thème fondamental de sa pensée, sur l'incompatibilité du mariage et des délices. »

p. 119.

« Variantes de la cure-type »

« Ces résultats sanctionnent un usage du transfert correspondant à une théorie de l'amour dit "primaire" qui se sert comme modèle de la voracité réciproque du couple mère-enfant ¹ : dans toutes les formes envisagées, se trahit la conception purement duelle qui est venue gouverner la relation analytique. ² »

1. M. Balint, « Amour pour la mère et amour maternel », Internat. J. Psycho-Anal., 1949. p. 251.

2. M. Balint, « Changements des buts et des techniques thérapeutiques de la psychanalyse », Internat. J. Psycho-Anal., 1950. Les remarques sur la two body's psychology, p. 123-124.

p. 347-348.

« Entendons certes que cette chaîne n'est pas toute la structure de la névrose obsessionnelle, mais qu'elle s'y croise, dans le texte du mythe individuel du névrosé, avec la trame des fantasmes où se conjoignent, en un couple d'images narcissiques, l'ombre de son père mort et l'idéal de la dame de ses pensées. »

p. 354.

« Situation de la psychanalyse en 1956 »

« Mais l'on peut prévoir le mode de relation sur lequel va reposer un tel groupe, aux effets que produit l'identification narcissique dans le couple, jalousie fraternelle ou acrimonie conjugale. Dans la conquête du pouvoir, on a largement utilisé la Schadenfreude que satisfait chez l'opprimé l'identification au Führer. »

p. 479.

« D'un traitement possible de la psychose »

« Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation. »

p. 534.

« Pour ce faire, la relation polaire par où l'image spéculaire (de la relation narcissique) est liée comme unifiante à l'ensemble d'éléments imaginaires dit du corps morcelé, fournit un couple qui n'est pas seulement préparé par une convenance naturelle de développement et de structure à servir d'homologue à la relation symbolique Mère-Enfant. »

p. 552.

« En quoi la dimension de mirage se dessine, que le temps indéfini où sa promesse s'atermoie, souligne encore, et que profondément conditionne l'absence de médiation dont le fantasme témoigne. Car on peut voir qu'il parodie la situation du couple de survivants ultimes qui, par suite d'une catastrophe humaine se verrait, avec le pouvoir de repeupler la terre, confronté à ce que l'acte de la reproduction animale porte en soi-même de total. »

p. 570.

« Kant avec Sade »

« Mais ce discours n'est pas moins déterminant pour le sujet de l'énoncé, à le susciter à chaque adresse de son équivoque contenue : puisque la jouissance, à s'avouer impudemment dans son propos même, se fait pôle dans un couple dont l'autre est au creux qu'elle fore déjà au lieu de l'Autre pour y dresser la croix de l'expérience sadienne. »

p. 771.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Position de l'inconscient »

« Il n'est pas vrai que Dieu les fit mâle et femelle, si c'est le dire du couple d'Adam et Ève, comme aussi bien le contredit expressément le mythe ultra-condensé que l'on trouve dans le même texte sur la création de la compagne. »

p. 850.

« La science et la vérité »

« Et ce que recèle une machine aussi bien faite, quand elle se trouve affronter le couple d'Adam et d'Ève en la fleur de son péché, est bien de nature à être proposé en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas ordinairement la dualité. Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'Augustin... »

p. 873.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

B / *Autres écrits,* Paris, Edition du Seuil, 2001

« Les complexes familiaux »

« Les dispositions qui, chez le mari, assurent régulièrement une sorte d'harmonie à ce couple, ne font que rendre manifestes les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre. »

p. 83.

« Intervention au 1^{er} congrès mondial de psychiatrie »

« La théorie nous intéresse en ce qu'elle manifeste que toute science dite psychologique doit être affectée des idéaux de la société où elle se produit, non certes que nous la rapportions à ce que la littérature nous apprend des manifestations du sexe en Amérique, mais plutôt par ce qui s'en déduit à la prendre au pied de la lettre, à savoir : que les animaux mécaniques qu'on est en train de monter un peu partout sur le ressort du feedback, puisque déjà ils voient, s'agitent et peinent pour leurs besoins, ne manqueront pas de manifester d'ici peu une neuve envie de faire l'amour. »

p. 130.

« Compte rendu du Séminaire, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964 »

« Le transfert comme temps de fermeture lié à la tromperie de l'amour, s'intégrait à cette pulsation. »

p. 188.

« Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein »

« Le moins à dire est que l'histoire met ici quelqu'un en balance, et pas seulement parce que c'est lui dont Marguerite Duras fait la voix du récit : l'autre partenaire du couple. Son nom, Jacques Hold. »

p. 192.

« N'est-ce pas assez pour que nous reconnaissons ce qui est arrivé à Lol, et qui révèle ce qu'il en est de l'amour ; soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et, qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobée, quoi être sous ? Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ? »

p. 193.

« Encore faudra-t-il qu'il lui montre, propitiatoire à la fenêtre, Tatiana, sans plus s'émouvoir de ce que celle-ci n'ait rien remarqué, cynique de l'avoir déjà à la loi de Loi sacrifiée, puisque c'est dans la certitude d'obéir au désir de Lol qu'il va, d'une vigueur décuplée, besogner son amante, la chavirant de ces mots d'amour dont il sait que c'est l'autre qui ouvre les vannes, mais de ces mots lâches dont il sent aussi qu'il n'en voudrait pas pour elle. »

p. 194.

« Et je m'arrête à ce dont Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Lol, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue ».

« Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage. »

p. 196.

« C'est autour de ce lieu que gravitent, m'a-t-il semblé pour ce que je connais de votre œuvre, Marguerite Duras, les personnages que vous situez dans notre commun pour nous montrer qu'il en est partout d'aussi nobles que gentils hommes et gentes dames le furent aux anciennes parades, aussi vaillants à foncer, et fussent-ils pris dans les ronces de l'amour impossible à domestiquer, vers cette tâche, nocturne dans le ciel, d'un être offert à la merci de tous... à dix heures et demie du soir en été. »

p. 197.

« Proposition sur le psychanalyste de l'école »

« Où est mieux dit que ne l'y fait Alcibiade, que les embûches d'amour du transfert n'ont de fin que d'obtenir ce dont il pense que Socrate est le contenant ingrat ? ».

p. 251.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Discours à l'École freudienne de Paris »

« Comment l'ambivalence, pour parler comme ceux qui croient qu'amour et haine ont un support commun, ne serait-elle pas plus vive d'un sujet divisé de ce que je le presse de l'acte psychanalytique ? »

p. 281.

« L'anecdote, c'est le cas à faire de l'amour : mais comment donc ce dont chacun dans le particulier fait sa règle, peut-il prêter à cette inflation dans l'universel ? Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard (comique ai-je dit), c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi ».

p. 281.

« Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'École freudienne de Paris »

« À toutes fins édifiantes, je publierai le poulet prodigieux d'"ambivalence" (pour user du mot dont la bonne éducation psychanalytique désigne la haine, car chacun s'y veut averti que ce soit masque de l'amour), du poulet, dis-je que j'ai reçu d'un des plus doués de la troupe ainsi formée, pour m'être laissé aller simplement à lui faire savoir le bien que je pensais d'un de ses propos (ceci d'une sorte d'élan pour quoi je n'ai guère de loisir et dont je n'attendais pas de spéciale reconnaissance, en tout cas nulle qui fût aussi rémunératrice). »

p. 290.

« Allocution sur l'enseignement »

« Ce qui de l'aimant à l'aimé fait route peu sûre, devrait rendre plus prudent à, de ces couples de participes, se fier au transport. »

p. 299.

« Que l'aimant emporte le haï, pour être net, ça ne veut pas dire qu'amour et haine, c'est tout un, autrement dit : ont le même support. »

p. 299.

« Et qu'on ne s'arrête pas à ce que j'ai dit : que l'amour est toujours réciproque, car justement c'est de ce qu'à susciter l'aimant, ce n'est pas ce dont il est épris. »

p. 299.

« Note italienne »

« On ne peut l'entendre que sous bénéfice de cet inventaire : soit de laisser en suspens l'imagination qui y est courte, et de mettre à contribution le symbolique et le réel qu'ici l'imaginaire noue (c'est pourquoi on ne peut le laisser tomber) et de tenter, à partir d'eux, qui tout de même ont fait leurs preuves dans le savoir, d'agrandir les ressources grâce à quoi ce fâcheux rapport, on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage, qu'il constitue à ce jour, -sicut palea, disait le saint Thomas en terminant sa vie de moine. »

p. 311.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« La logique du fantasme »

« La bisexualité biologique est à laisser au legs de Fliess. Elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit : l'incommensurabilité de l'objet a à l'unité qu'implique la conjonction d'êtres du sexe opposé dans l'exigence subjective de son acte. »

p. 325.

« L'étourdit »

« Partant de la locution : "ça ne va pas sans dire", on voit que c'est le cas de beaucoup de choses, de la plupart même, y compris de la chose freudienne telle que je l'ai située d'être le dit de la vérité. N'aller pas sans... c'est faire couple, ce qui, comme on dit, "ne va pas tout seul". C'est ainsi que le dit ne va pas sans dire. »

p. 452.

« Télévision »

« Le versant du sens, celui dont on croirait que c'est celui de l'analyse qui nous déverse du sens à flot pour le bateau sexuel. Il est frappant que ce sens se réduise au non-sens : au non-sens du rapport sexuel, lequel est patent depuis toujours dans les dits de l'amour. »

p. 513.

« Sans doute la grammaire y fait-elle butée, de l'écriture, et pour autant témoigne-t-elle d'un réel, mais d'un réel, on le sait, qui reste énigme, tant qu'à l'analyse n'en saille pas le ressort pseudo-sexuel : soit le réel qui, de ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion ou de psychose. »

p. 516.

« J'ai recomposé le terme : unien. Dont je désigne l'identification de l'Autre à l'Un. [...]

Reste que Freud y choisit aussi : car ce qu'il impute à l'Éros, en tant qu'il l'oppose à Thanatos, comme principe de "la vie", c'est d'unir, comme si, à part une brève coïtération, on n'avait jamais vu deux corps s'unir en un. »

p. 527.

« Or le discours analytique, lui, fait promesse : d'introduire du nouveau. Ce, chose énorme, dans le champ dont se produit l'inconscient, puisque ses impasses, entre autres certes, mais d'abord, se révèlent dans l'amour. »

p. 530.

« Si j'ai parlé d'ennui, voire de morosité, à propos de l'abord "divin" de l'amour, comment méconnaître que ces deux affects se dénoncent – de propos voir d'actes – chez les jeunes qui se vouent à des rapports sans répression -, le plus fort étant que les analystes dont ainsi ils se motivent leur opposent bouche pincée. »

p. 532.

« Comme je l'ai tout à l'heure laissé entendre, c'est plutôt la sexologie dont il n'y a plus rien à attendre. On ne peut par l'observation de ce qui tombe sous nos sens, c'est-à-dire la perversion, rien construire de nouveau dans l'amour. »

p. 533.

« Moyennant quoi l'homme, à se tromper, rencontre une femme, avec laquelle tout arrive : soit d'ordinaire ce ratage en quoi consiste la réussite de l'acte sexuel. Les acteurs en sont capables des plus hauts faits, comme on le sait par le théâtre. »

p. 538.

« Car en fin de compte l'amitié, la *φιλία* plutôt d'Aristote (que je ne mésestime pas de le quitter), c'est bien par où bascule ce théâtre de l'amour dans la conjugaison du verbe aimer avec tout ce qui s'ensuit de dévouement à l'économie, à la loi de la maison. »

p. 538.

« Mais c'est bien pour la femme que n'est pas fiable l'axiome célèbre de M Fenouillard, et que, passées les bornes, il y a la limite : à ne pas oublier.

Par quoi, de l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe comme ailleurs. C'est même là tout le drame. Et l'on ne dira pas qu'à se traduire du discours analytique, l'amour se dérobe comme il le fait ailleurs. »

p. 541.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

« ... ou pire, compte rendu du *Séminaire 1971-1972* »

« Alors que si la théorie de la connaissance ne fut longtemps que métaphore des rapports de l'homme à la femme imaginée, c'est bien à s'y opposer que se situe le discours analytique. (Freud rejette Jung)

Que de l'inconsistance des dires antiques de l'amour, l'analyse ait la tâche de faire la critique, c'est ce qui résulte de la notion même de l'inconscient en tant qu'il s'avère comme savoir. »

p. 549.

« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* »

« Rien ne les enseigne, même pas que Freud fût médecin et que le médecin comme l'amoureuse n'a pas la vue très longue, que c'est donc ailleurs qu'il faut qu'ils aillent pour avoir son génie : nommément à se faire sujet, non d'un ressassement, mais d'un discours, d'un discours sans précédent dont il arrive que les amoureuses se fassent géniales à s'y retrouver, que dis-je ? À l'avoir inventé bien avant que Freud l'établisse, sans que pour l'amour au reste il leur serve à rien, c'est patent. »

p. 555.

« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* »

« C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes. Je remets en jeu le bonheur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je dois la fournir.

J'insiste : c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Pas du désir : car pour le *Wissstrieb*, eût-il le tampon de Freud, on peut repasser, il n'y en a pas le moindre. C'en est même au point que s'en fonde la passion majeure chez l'être parlant : qui n'est pas l'amour, ni la haine, mais l'ignorance. »

p. 558.

A

B

C

D

« Préface à *L'éveil du printemps* »

« Ainsi un dramaturge aborde en 1891 l'affaire de ce qu'est pour les garçons de faire l'amour avec les filles, marquant qu'ils n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves. »

p. 561.

« Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* »

« Notons que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple. »

p. 571.

« Donner cette satisfaction étant l'urgence à quoi préside l'analyse, interrogeons comment quelqu'un peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence ?

Voilà un aspect singulier de cet amour du prochain mis en exergue par la tradition judaïque. »

p. 572.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

C / Le Séminaire

A

B

C

D

Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975

« L'importance croissante attribuée aujourd'hui au contre-transfert signifie qu'on reconnaît ce fait que, dans l'analyse il n'y a pas seulement le patient, on est deux- et pas que deux. »

p. 8.

« On n'a jamais dit que l'analyste ne doit jamais éprouver de sentiments vis à vis de son patient. Mais il doit savoir, non seulement ne pas y céder, mais s'en servir adéquatement dans sa technique. »

p. 42.

« Les sentiments sont toujours réciproques. C'est absolument vrai, malgré l'apparence. Dès que vous mettez en champ deux sujets, je dis deux, pas trois – les sentiments sont toujours réciproques. »

p. 43.

« Il s'agit de savoir comment, à un moment donné, pointe vers l'autre ce sentiment si mystérieux de la présence. Peut être est il intégré à ce dont Freud nous parle dans la dynamique du transfert, c'est-à-dire à toutes les structurations préalables, non seulement de la vie amoureuse du sujet mais de son organisation du monde. »

p. 60.

« Les relations conscientes et inconscientes de la jeune fille avec sa mère offrent une image bien différente [...] Anna Freud a commencé d'interpréter la relation analytique selon le prototype de la relation duelle qui est la relation du sujet à sa mère. »

p. 77-78.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Vous savez le caractère profondément dissymétrique, et ce dès l'origine, de chacune des relations duelles que comprend la structure œdipienne. La relation qui lie le sujet à la mère est distincte de celle qui le lie au père, la relation narcissique ou imaginaire avec le père est distincte de la relation symbolique, et aussi de la relation que nous devons bien appeler réelle – laquelle est résiduelle par rapport à l'architecture qui nous intéresse dans l'analyse. »

p. 79.

« Dans le couple momentanément formé, sous sa forme pourtant la moins affective, entre la thérapeute et le sujet, une véritable parole peut être apportée. »

p. 101.

« Dans les Observations sur l'amour de transfert, Freud n'hésite pas à appeler le transfert du nom d'amour. Freud élude si peu le phénomène amoureux passionnel, dans son sens plus concret, qu'il va jusqu'à dire qu'il n'y a, entre le transfert et ce que nous appelons dans la vie l'amour, aucune distinction vraiment essentielle. La structure de ce phénomène artificiel qu'est le transfert et celle du phénomène spontané que nous appelons l'amour, et très précisément l'amour-passion, sont, sur le plan psychique, équivalentes. »

p. 106.

« Il est aussi amusant que frappant de constater l'espèce de révolte, voire d'insurrection, que semblent provoquer chez M.Fenichel les remarques extraordinairement pertinentes de deux auteurs sur les rapports de l'amour et du transfert. Ils mettent l'accent sur le caractère narcissique de la relation d'amour imaginaire, et montrent comment et combien l'objet aimé se confond, par toute une face de ses qualités, de ses attributs et aussi de son action dans l'économie psychique, avec l'idéal du moi du sujet. »

p. 130.

« La stricte équivalence de l'objet et de l'idéal du moi dans le rapport amoureux est une des notions fondamentales dans l'œuvre de Freud et on la retrouve à chaque pas. L'objet aimé est dans l'investissement amoureux, par la captation qu'il opère du sujet, strictement équivalent à l'idéal du moi. C'est pour cette raison qu'il y a dans la suggestion, dans l'hypnose, cette fonction économique si importante qu'est l'état de dépendance, véritable perversion de la réalité par la fascination sur l'objet aimé et sa surestimation. »

p. 145.

« Car, c'est l'un ou l'autre – ou l'amour est ce que Freud décrit, fonction imaginaire en son fondement, ou bien il est le fondement et la base du monde. De même qu'il y a deux narcissismes, il doit y avoir deux amours, l'Éros et l'Agapè. »

p. 146.

« Freud fait la liste des différents types de fixation amoureuse, qui exclut toute référence à ce qu'on pourrait appeler une relation mûre-ce mythe de la psychanalyse. Il y a d'abord, dans le champ de la fixation amoureuse, de la Verliebtheit, le type narcissique. Il est fixé par ceci, qu'on aime – premièrement, ce qu'on est soi-même – deuxièmement, ce qu'on a été – troisièmement ce qu'on voudrait être, quatrièmement la personne qui a été une partie de son propre moi. C'est le Narzissmustypus. L'Anlehnunstypus n'est pas moins imaginaire, car il est fondé sur un renversement d'identification. Le sujet se repère alors sur une situation primitive. Ce qu'il aime, c'est la femme qui nourrit et l'homme qui protège.

p. 152.

« Pour le saisir (le transfert) – c'est là le mérite du texte de Freud-il faut comprendre ce qu'est la Verliebtheit, l'amour. L'amour est un phénomène qui se passe au niveau de l'imaginaire, et qui provoque une véritable subduction du symbolique, une sorte d'annulation, de perturbation de la fonction de l'idéal du moi. L'amour rouvre la porte-comme l'écrit Freud, qui n'y va pas avec le dos de la cuillère-à la perfection. »

p. 162.

« Autrement dit, quand on est amoureux, on est fou, comme le dit le langage populaire. »

p. 163.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Je voudrais illustrer ici la psychologie du coup de foudre. Rappelez vous Werther voyant pour la première fois Lotte en train de pouponner un enfant. [...] C'est ça l'amour. C'est son propre moi qu'on aime dans l'amour, son propre moi réalisé au niveau imaginaire. »

p. 163.

« Nous sommes tous bien d'accord que l'amour est une forme de suicide. »

p. 172.

« Il n'y a pas d'amour fonctionnellement réalisable dans la communauté humaine, si ce n'est par l'intermédiaire d'un certain pacte, qui, qu'elle que soit la forme qu'il prenne, tend toujours à s'isoler dans une certaine fonction, à la fois à l'intérieur du langage et à l'extérieur. »

p. 197.

« L'état amoureux, quand il se produit, c'est d'une toute autre façon. Il faut une coïncidence surprenante, car il n'intervient pas pour n'importe quel partenaire ou n'importe quelle image. »

p. 205.

« Rappelez vous ce que Freud fait avec Dora [...] Freud fait intervenir, c'est absolument manifeste, son ego, la conception qu'il a, lui, de ce pour quoi est faite une fille – une fille, c'est fait pour aimer les garçons. »

p. 207.

« Sartre fait très justement remarquer, que dans le vécu de l'amour, ce que nous exigeons de l'objet dont nous désirons être aimé, ce n'est pas un engagement complètement libre. »

p. 242.

« Si l'amour est tout pris et englué dans cette intersubjectivité imaginaire, sur laquelle je désire centrer votre attention, il exige dans sa forme achevée la participation au registre du symbolique, l'échange liberté-pacte, qui s'incarne dans la parole donnée. »

p. 242.

« L'amour se distingue du désir, considéré comme la relation limite qui s'établit de tout organisme à l'objet qui le satisfait. Car sa visée n'est pas de satisfaction mais d'être. C'est pourquoi on ne peut parler d'amour que là où la relation symbolique existe comme telle. »

p. 304.

« Apprenez à distinguer maintenant l'amour comme passion imaginaire, du don actif qu'il constitue sur le plan symbolique. L'amour, l'amour de celui qui désire être aimé, est essentiellement une tentative de capturer l'autre dans soi-même, dans soi-même comme objet. La première fois que j'ai parlé de l'amour narcissique, c'était, souvenez vous en, dans la dialectique de la perversion. »

p. 304.

« Le désir d'être aimé, c'est le désir que l'objet aimant soit pris comme tel, englué, asservi dans la particularité absolue de soi-même comme objet [...] On veut être aimé pour tout – pas seulement pour son moi, comme le dit Descartes, mais pour la couleur de ses cheveux, pour ses manies, pour ses faiblesses, pour tout. »

p. 304.

« Aimer, c'est aimer un être au-delà de ce qu'il apparaît être. Le don actif de l'amour vise l'autre, non pas dans sa spécificité mais dans son être. »

p. 304.

Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1978

« Ouvrez l'encyclopédie au mot amour, au mot amour-propre – vous verrez à quel point leurs sentiments humains étaient éloignés de ce qu'ils essayaient de construire se rapportant à la connaissance de l'homme. »
p. 44.

« Pour vous faire bien saisir cette dialectique, je voudrais vous la représenter par une image dont vous n'avez pas eu le temps d'user l'effigie parce que je ne vous l'ai pas encore donnée, celle de l'aveugle et du paralytique...

La subjectivité au niveau du moi est comparable à ce couple, [...] la moitié subjective d'avant l'expérience du miroir, c'est le paralytique, qui ne peut pas se mouvoir seul si ce n'est d'une façon incoordonnée et maladroite. Ce qui le maîtrise c'est l'image du moi, qui est aveugle et qui le porte. »

p. 66.

« Qu'est-ce que c'est que de jouer avec une machine ? [...] Aucune façon de s'en sortir par voie d'identification. On est d'emblée projeté dans la voie du langage, de la combinatoire possible de la machine. On sait qu'on peut attendre de la machine une série de liaisons, jouant avec une excessive rapidité grâce à ces relais sensationnels que sont les phases électroniques et, aux dernières nouvelles, ces transistors dont on nous rabat les oreilles dans les journaux, dans un dessein commercial sans doute, mais qui ne met pas en cause la qualité de ces objets. »

p. 214.

« Le respect du pacte qui unit l'homme à la femme a une valeur essentielle pour la société entière, et cette valeur est depuis toujours incarnée au maximum dans les personnes du couple royal, qui joue. Ce couple est le symbole du pacte majeur, qui accorde l'élément mâle et l'élément femelle, et il joue traditionnellement un rôle médiateur entre ce que nous ne connaissons pas, le cosmos, et l'ordre social. »

p. 232.

« Je vais vous poser une question. Est-ce que vous vous êtes aperçu à quel point il est rare qu'un amour échoue sur les qualités ou les défauts réels de la personne aimée ? »

p. 254.

« Les histoires de marieurs, qui sont absolument sublimes [...] Celui qui conjointe, le marieur, conjointe sur un tout autre plan que celui de la réalité, puisque le plan de l'engagement, de l'amour, n'a rien à faire avec la réalité. Par définition, le marieur, payé pour tromper, ne peut jamais tomber sur des réalités grotesques. »

p. 273.

« Essayons de surmonter l'illusion romantique, que c'est l'amour parfait, la valeur idéale que prend chacun des partenaires pour l'autre, qui soutient l'engagement humain. Proudhon, dont toute la pensée va contre les illusions romantiques, essaie dans un style qui peut passer au premier abord pour mystique, de donner son statut à la fidélité dans le mariage. Et il trouve la solution dans quelque chose qui ne peut être reconnu que pour un pacte symbolique.

Mettons-nous dans la perspective de la femme. L'amour que la femme donne à son époux ne vise pas l'individu, même idéalisé – c'est là le danger de ce qu'on appelle la vie commune, elle n'est pas tenable, l'idéalisation – mais c'est un être au-delà. L'amour à proprement parler sacré, celui qui constitue le lien au mariage, va de la femme à ce que Proudhon appelle tous les hommes. De même, à travers la femme, c'est toutes les femmes que vise la fidélité de l'époux.

Cela peut paraître paradoxal. Mais "tous les" n'est pas dans Proudhon "alle", ce n'est pas une quantité, c'est une fonction universelle. C'est l'homme universel, la femme universelle, le symbole, l'incarnation du partenaire du couple humain. »

p. 303.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« L'ordre symbolique, dans son fonctionnement initial, est androcentrique. C'est un fait. C'est un fait qui, bien entendu, n'a pas manqué de recevoir toutes sortes de correctifs au cours de l'histoire, mais qui n'en demeure pas moins fondamental, et nous permet en particulier de comprendre la position dyssymétrique de la femme dans les liens amoureux, et tout spécialement dans leur forme socialisée plus éminente, à savoir le lien conjugal. »

p. 303.

« Pour que la situation soit tenable, il faut que la position soit triangulaire. Pour que le couple tienne sur le plan humain, il faut qu'un dieu soit là. C'est à l'homme universel, à l'homme voilé, dont tout idéal n'est que le substitut idolâtrique, que va l'amour, ce fameux amour génital dont nous faisons nos dimanches et nos gorges chaudes. »

p. 306.

Le Séminaire, Livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981

« Vous savez que Freud avait cru entrevoir chez [Dora] un rapport conflictuel qui tenait à l'impossibilité où elle était de se détacher de l'objet premier de son amour, son père, pour aller vers un objet plus normal, à savoir un autre homme. »

p. 105.

« Vous vous souvenez, je l'espère, de l'accent que j'ai mis sur cette fameuse aphonie qui ne se produit que dans ses moments de tête-à-tête, de confrontation, avec son objet d'amour, et qui est certainement liée à une érotisation très spéciale de la fonction orale, soustraite à ses usages habituels dès que Dora approche de trop près l'objet de son désir. »

p. 105-106.

« Ce n'est pas simplement parce que nous ignorons trop la vie du sujet que nous ne pouvons lui répondre s'il vaut mieux se marier ou ne pas se marier dans telle circonstance, et que nous serons, si nous sommes honnêtes, portés à la réserve – c'est parce que la signification même du mariage est pour chacun de nous une question qui reste ouverte, et ouverte de telle sorte que, quant à son application à chaque cas particulier, nous ne nous sentons pas en mesure de répondre lorsque nous sommes appelés comme directeur de conscience. »

p. 152.

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994

« Cette théorie [...] aboutit à une conception articulée et frappante que monsieur et madame Balint appellent le *primary love*. Il s'agit, selon eux, de la seule forme d'amour dans laquelle l'égoïsme et le don sont parfaitement conciliables [...] »

p. 63.

« La théorie de ce soi-disant primitif amour parfait et complémentaire comporte d'ailleurs dans son énoncé même la signature de sa discordance. »

p. 63.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« De fait, la notion d'un amour aussi strictement complémentaire et comme destiné par lui-même à trouver sa réciprocité, constitue une évasion si peu compatible avec une théorisation correcte que les auteurs finissent par avouer que c'est une position idéale, sinon idéactive. »

p. 63.

« La théorie anaclitique freudienne formule comme telle cette relation transindividuelle, et appelle Éros, l'union de deux individus où chacun est arraché à lui-même et pour un instant plus ou moins fragile et transitoire, voire même virtuel, se trouve partie constituante de cette unité. »

p. 84.

« La relation entre l'analysé et l'analysant est conçue au départ comme s'établissant entre un sujet, le patient, et un objet extérieur, l'analyste [...] Ce couple est supposé être à soi tout seul l'élément animateur du développement analytique. »

p. 78.

« Dans les types de relation libidinale chez l'adolescent, Freud distingue deux types d'objets d'amour, l'objet d'amour anaclitique, qui porte la marque d'une dépendance primitive à la mère, et l'objet d'amour narcissique du sujet, qui est modelé sur l'image narcissique du sujet, que nous avons essayé d'élaborer ici en montrant la relation spéculaire à l'autre. »

p. 83.

« Tout ce que nous savons de la pratique de l'amour courtois, et de la sphère dans laquelle il s'est localisé au moyen âge implique une très rigoureuse élaboration technique de l'approche amoureuse qui comportait de longs stages réfrénés en la personne de l'objet aimé, visant à la réalisation de cet au-delà qui est cherché dans l'amour, l'au-delà proprement érotique. »

p. 88.

« La frustration porte sur quelque chose dont vous êtes privé par quelqu'un dont vous pouviez justement attendre ce que vous lui demandiez. Ce qui est ainsi en jeu, c'est moins l'objet que l'amour de qui peut vous faire don. »

p. 101.

« L'amour que la jeune fille voue à la dame vise quelque chose qui est autre chose qu'elle. Cet amour qui vit purement et simplement dans l'ordre du dévouement et qui porte au suprême degré l'attachement du sujet et son anéantissement dans la *Sexualüberschätzung*, Freud semble le réserver, et ce n'est pas pour rien, au registre de l'expérience masculine. »

p. 110.

« À l'extrême de l'amour, dans l'amour le plus idéalisé, ce qui est cherché dans la femme, c'est ce qui lui manque. »

p. 110.

« La frustration de l'amour et la frustration de la jouissance sont deux choses distinctes. La frustration de l'amour est grosse en elle-même de toutes les relations intersubjectives telles qu'elles pourront se constituer par la suite. »

p. 125.

« Ce qui intervient dans la relation d'amour, ce qui est demandé comme signe d'amour, n'est jamais quelque chose qui ne vaut que comme signe. Ou pour aller encore plus loin, il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour, que le don de ce qu'on n'a pas. »

p. 140.

« Dans le don d'amour, quelque chose est donné pour rien et qui ne peut être que rien. »

p. 140.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Ce mot indique métonymiquement le terme dernier, le terme de suicide, où s'exprime chez l'homosexuelle, ce dont il s'agit, et qui est le seul et unique ressort de toute sa perversion, à savoir, conformément à ce que Freud a maintes fois affirmé, concernant la pathogénèse d'un certain type d'homosexualité féminine, un amour stable et particulièrement renforcé pour le père. »

p. 146.

« Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, celle-ci se compense par la satisfaction du besoin. »

p. 174.

« Le caractère fondamental de la relation d'amour, avec tout ce qu'elle comporte d'élaboré, pas au second degré, mais au troisième, n'implique pas seulement en face de soi un objet mais un être. Cela est donné dans maints passages de Freud, comme la relation qui est au départ. Qu'est ce que cela veut dire ? Cela ne veut pas dire que l'enfant a fait "la philosophe" de l'amour, qu'il distingue par exemple l'amour et le désir. »

p. 181.

« Cette formule répercute l'écho très net que tout mariage et non pas simplement chez les névrosés, porte en lui la castration. Si une civilisation qui est celle où nous vivons a vu fleurir l'idéal, la confusion idéale, de l'amour et du conjugo, c'est pour autant qu'elle a mis au premier plan le mariage comme fruit symbolique du consentement mutuel, c'est-à-dire a poussé si loin la liberté des unions qu'elle est toujours confinant à l'inceste. »

p. 213.

« C'est pour cela, que de façon institutionnalisée ou de façon anarchique, nous voyons ne jamais se confondre l'amour et l'union consacrée. »

p. 214.

« Ce n'est pas tout à fait la même chose si l'enfant est par exemple la métaphore de son amour pour le père ou s'il est la métaphore de son désir du phallus, qu'elle n'a pas et n'aura jamais. »

p. 242.

« Et, puisque je vous adressais tout à l'heure, à la porte d'à côté pour la solution idéale du problème du mariage, il serait intéressant de voir comment l'Eglise trouvera moyen de prendre position à l'endroit du problème de l'insémination posthume par l'époux consacré. »

p. 376.

Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998

Cela vaut pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne, mais même pour les autres. L'homme du désir, le Dom Juan de Molière, donne bien entendu au mendiant ce qu'il lui demande, et ce n'est pas pour rien qu'il ajoute pour l'amour de l'humanité.

p. 88.

« On ne peut manquer d'en percevoir le caractère extravagant quand on lit qu'une des caractéristiques du mécanique en tant qu'opposé au vital, ce serait son caractère répétitif, comme si la vie ne nous présentait aucun phénomène de répétition, comme si nous ne pissions pas tous les jours de la même façon, comme si nous ne nous endormions pas tous les jours de la même façon, comme si on réinventait l'amour chaque fois qu'on baise. »

p. 130.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Puisque tout dépend de l'Autre, la solution, c'est d'avoir un Autre tout à soi. C'est ce que l'on appelle l'amour. Dans la dialectique du désir, il s'agit d'avoir un Autre tout à soi. »

p. 133.

« Quelque chose s'est substitué à l'irruption du sexe, et c'est l'amour – l'amour nommé comme tel, l'amour que nous appellerons l'amour naïf, l'amour ingénu, l'amour qui unit deux jeunes gens en général assez falots. C'est ce qui forme le pivot de l'intrigue. L'amour joue ce rôle d'être l'axe autour duquel tourne tout le comique de la situation, et ce sera ainsi jusqu'à l'apparition du romantisme, que nous laisserons aujourd'hui de côté.

L'amour est un sentiment comique. »

p. 136.

« C'est l'exemple que prenait Mme Pankow – si je réponds à la déclaration d'amour que me fait ma mère, je provoque son retrait, et si je ne l'entends pas, c'est-à-dire si je ne lui réponds pas, je la perds. »

p. 144.

« C'est par la même voie, celle de l'amour, que peut se produire la position d'inversion, c'est à savoir qu'au lieu d'une identification bénéfique, le sujet se trouve affecté d'une brave et bonne petite position passivée sur le plan inconscient, qui fera sa réapparition à la bonne date, le mettant dans une espèce de bissectrice d'angle squeeze-panic. »

p. 171.

« C'est dans la mesure où il y a eu les premières symbolisations constituées par le couple signifiant du Fort-Da que le premier sujet est la mère. »

p. 189.

« Il y a un certain nombre de traits que l'on peut noter chez l'homosexuel, et d'abord un rapport profond et perpétuel à la mère. La mère, on nous la présente, d'après la moyenne des cas, comme ayant dans le couple parental une fonction directrice, éminente, et s'étant plus occupée de l'enfant que du père. »

p. 207.

« Cela vous explique aussi que, dans des cas tout autres, si la marque du père interdicteur est brisée, le résultat est exactement le même. En particulier, dans des cas où le père aime trop la mère, où il apparaît par son amour comme trop dépendant de la mère, le résultat est exactement le même. »

p. 208.

« Si l'homosexuel se trouve être identifié à celle-ci, ce n'est pas du tout en tant que, purement et simplement, elle a ou n'a pas l'objet, mais en tant qu'elle détient les clefs de la situation particulière qui prévaut au débouché de l'Œdipe, où se juge le point de savoir lequel des deux détient en fin de compte la puissance. Non pas n'importe quelle puissance, mais très précisément la puissance de l'amour, et pour autant que les liens complexes de l'édification de l'Œdipe, tels qu'ils vous sont présentés ici, vous permettent de comprendre comment le rapport à la puissance de la loi retentit métaphoriquement sur le rapport à l'objet fantasmatique qu'est le phallus, en tant qu'il est l'objet auquel doit se faire à un moment l'identification du sujet. »

p. 212.

« Il conviendrait de dire ici quelques mots d'un des problèmes les plus singuliers de la vie et de la personne de Freud, sa relation à la femme, sur laquelle nous aurons peut-être un jour l'occasion de revenir. Son existence a été très privée de femmes, ou s'en privant. On ne lui connaît guère que deux femmes, la sienne et cette belle-sœur qui vivait dans l'ombre du couple. On n'a vraiment pas trace d'autre chose qui soit une relation proprement amoureuse. »

p. 244.

« Et puisque tous les dons sont possibles, c'est qu'aussi bien il ne s'agit même pas de ce qui peut être donné ou non, parce qu'il s'agit bien de la relation de l'amour, dont je vous dis qu'elle est constituée par ceci, que

le sujet donne essentiellement ce qu'il n'a pas. Tout le possible de l'introduction à l'ordre de l'amour suppose ce signe fondamental pour le sujet, qui peut en être ou annulé ou reconnu comme tel. »

p. 253.

« Freud nous présente le désir de la mère comme étant au principe de ce ravalement pour certains sujets, dont on nous dit précisément qu'ils n'ont pas abandonné l'objet incestueux – enfin, qu'ils ne l'ont pas assez abandonné, car, en fin de compte, nous apprenons que jamais le sujet ne l'abandonne tout à fait. Il doit, bien entendu, y avoir quelque chose qui correspond à ce plus ou moins d'abandon, et nous diagnostiquons – fixation à la mère. Ce sont des cas où Freud nous présente la dissociation de l'amour et du désir. »

p. 327.

« Et c'est pour autant que lui non plus n'est pas lui-même en tant qu'il satisfait, c'est-à-dire qu'il obtient la satisfaction de l'Autre, mais qu'il ne se perçoit que comme l'instrument de cette satisfaction, que l'homme se trouve dans l'amour hors de son Autre. Le problème de l'amour est celui de la profonde division qu'il introduit à l'intérieur des activités du sujet. Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, donner ce qu'on n'a pas, c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas. »

p. 351.

« La question est justement de savoir pourquoi, pour qu'une hystérique entretienne un commerce d'amour qui la satisfasse, il est nécessaire, premièrement qu'elle désire autre chose, et le caviar n'a pas ici d'autre rôle que d'être autre chose, et, en second lieu, que pour que cet autre chose remplisse bien la fonction qu'il a mission de remplir, justement on ne le lui donne pas. »

p. 364.

« C'est la marge, le résultat de la soustraction si l'on peut dire, de l'exigence du besoin par rapport à la demande d'amour. Inversement, le désir va se présenter comme ce qui, dans la demande d'amour, est rebelle à toute réduction à un besoin, parce qu'en réalité cela ne satisfait rien d'autre que soi-même, c'est-à-dire le désir comme condition absolue. »

p. 382.

« Or, ce qui est là à l'horizon, c'est ce que produit la demande en tant que telle, à savoir la symbolisation de l'Autre et la demande inconditionnelle d'amour. C'est là que vient se loger ultérieurement l'objet, mais en tant qu'objet érotique, visé par le sujet. »

p. 428.

« L'expérience prouve en effet que nous avons quant à nous-mêmes les sentiments les plus singuliers et les plus contradictoires. Et puis, ce toi-même peut sembler, à le prendre dans une certaine perspective, mettre l'égoïsme au cœur de l'amour. Comment en faire la mesure, le module, le parangon de l'amour ? C'est ce qui surprend le plus. »

p. 507.

Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation, Paris, La Martinière, 2013

« C'est à savoir que, si le désir semble en effet entraîner avec soi un certain quantum d'amour, il s'agit très souvent d'un amour qui se présente à la personnalité comme conflictuel, d'un amour qui ne s'avoue pas, d'un amour qui se refuse même à s'avouer. »

p. 13.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« C'est entre, d'une part, les avatars de sa demande et ce que ces avatars l'ont fait devenir, et, d'autre part, cette exigence de reconnaissance par l'Autre, que l'on peut appeler à l'occasion exigence d'amour, que se situe pour le sujet un horizon d'être, dont il s'agit de savoir s'il peut, oui ou non, l'atteindre. »

p. 27.

« C'est à savoir que la demande n'est jamais purement et simplement demande de quelque chose, pour autant qu'à l'arrière fond de toute demande précise, de toute demande de satisfaction, il y a, du fait du langage, la symbolisation de l'Autre, l'Autre comme présence et comme absence, l'Autre qui peut être le sujet du don d'amour. »

p. 140-141.

« Pour mettre les points sur les i, je vous prie de vous arrêter à ce qui se produit dans le rapport, fut-il le plus amoureux entre un homme et une femme.

Chez l'homme, le désir se trouve à l'extérieur de la relation amoureuse. La forme achevée de cette relation suppose en effet que le sujet donne ce qu'il n'a pas, ce qui est la définition même de l'amour.

[...] Dans l'amour, l'homme est véritablement aliéné à l'objet de son désir, au phallus.

[...] C'est pourquoi, au sein même de la relation amoureuse la plus profonde, la plus intime, est maintenue chez l'homme la duplicité de l'objet. »

p. 159.

« De l'autre côté, le rapport de la femme à l'homme, que chacun se plaît à croire beaucoup plus monogamique, n'en présente pas moins la même ambiguïté – à ceci près que la femme trouve dans l'homme le phallus réel. Elle est donc en posture d'obtenir effectivement dans le couple une relation de jouissance qui satisfait son désir. »

p. 160.

« Le couple de l'enfant à l'autre qui lui représente sa propre image vient en effet se juxtaposer à un second rapport dans lequel il interfère, et sous la dépendance duquel il s'inscrit. Cet autre rapport, qui va se trouver régler ce qui se passe dans le couple spéculaire, est le rapport, plus large et plus obscur, entre l'enfant – dont les tentatives primitives sont motivées par les tendances issues de son besoin – et le corps de la mère, en tant qu'il est effectivement l'objet imaginaire de l'identification primitive. »

p. 260-261.

« Je vous ai montré que, comme lieu de la demande d'amour, elle était d'abord symbolisée dans le double registre de la présence et de l'absence, et qu'elle se trouvait être par là en position de donner le départ génétique de la dialectique, pour autant que, mère réelle, elle fait tourner ce dont le sujet est privé réellement, le sein par exemple, en symbole de son amour. »

p. 411-412.

« C'est pour autant que l'Autre est un sujet comme tel que le sujet s'instaure, et qu'il peut s'instituer lui-même comme sujet dans un nouveau rapport à l'Autre, à savoir qu'il a, dans cet Autre, à se faire reconnaître comme sujet – non plus comme demande, non plus comme amour, mais comme sujet. »

p. 440.

« C'est à savoir que la jouissance masturbatoire n'est pas ici la solution du désir, elle en est l'écrasement – exactement comme l'enfant à la mamelle écrase dans la satisfaction du nourrissage sa demande d'amour à l'endroit de la mère. »

p. 512.

« Si le style de l'amour est profondément distinct dans l'un et l'autre sexe, la jalousie féminine, spécialement, est quelque chose qui, je crois, ne peut vraiment bien se situer qu'au point le plus radical. »

p. 531.

« Eh bien, en tant qu'il se fait objet d'amour, le sujet, la femme en l'occasion, voit dans ce reste ce qui est en elle le plus essentiel. Et c'est pourquoi elle accorde tant d'importance à la manifestation du désir de son partenaire.

Car enfin, il est évident que, dans l'expérience, l'amour et le désir sont deux choses différentes. »

p. 531.

Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, édition du Seuil, Paris 1986

« Qu'est-ce que nous représente l'émission, l'articulation, le surgissement hors de notre voix de ce Toi ! qui peut nous venir aux lèvres dans tel moment de désarroi, de détresse, de surprise, en présence de quelque chose que je n'appellerai pas en toute hâte la mort, mais assurément un autrui pour nous privilégié, autour de quoi tournent nos préoccupations majeures, et qui n'est pas pour autant sans nous embarrasser ?

Je ne crois pas que ce Toi [...] – soit simple. Je crois qu'il y a en lui la tentation d'appivoiser l'Autre, l'Autre préhistorique, l'Autre inoubliable qui risque tout d'un coup de nous surprendre et de nous précipiter du haut de son apparition. Toi contient je ne sais quelle défense – et je dirai qu'au moment où il est prononcé, c'est tout entier dans ce Toi, et pas ailleurs, que réside ce que je vous ai présenté aujourd'hui comme das Ding. »

P. 69.

« Sade démontre, avec beaucoup de cohérence, qu'universalisée, cette loi, si elle donne aux libertins la libre disposition de toutes les femmes indistinctement, et qu'elles y consentent ou non, libère inversement celles-ci de tous les devoirs qu'une société civilisée leur impose dans leurs relations conjugales, matrimoniales et autres. Cette conception ouvre toutes grandes les vannes qu'il propose imaginativement à l'horizon du désir, tout un chacun étant sollicité de porter à son plus extrême les exigences de sa convoitise et de les réaliser. »

p. 96.

« C'est vrai. – Freud a mis au premier plan de l'interrogation éthique le rapport simple de l'homme et de la femme. Chose très singulière, les choses n'en ont pas fait mieux que de rester au même point. La question de *das ding* reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert, de manquant, de béant, au centre de notre désir. Je dirai, si vous me permettez ce jeu de mots, qu'il s'agit pour nous de savoir ce que nous pouvons faire de ce dam pour le transformer en dame, en notre dame. »

p. 102.

« Ce qu'il y a au niveau de *das Ding* du moment où il s'est révélé, c'est le lieu de *des Triebe*, pour autant qu'ils n'ont rien à faire, en tant que révélés par la doctrine freudienne, avec quoi que ce soit qui se satisfasse d'une tempérance, de celle qui ordonne bien sagement les rapports de l'être humain avec son semblable aux différents étages hiérarchiques de la société, depuis le couple jusqu'à l'État dans une construction harmonique. »

p. 131.

« Partir de ce point très localisé ne veut pas dire que tout ce qui concerne la sublimation soit à considérer dans la ligne ici ouverte, à savoir, à partir du rapport homme-femme, du couple. »

p. 154.

« L'objet, nommément ici l'objet féminin, s'introduit par la porte très singulière de la privation, de l'inaccessibilité. [...] l'inaccessibilité de l'objet est posée là au principe. »

p. 178.

« On ne parle jamais tant en termes d'amour les plus crus que quand la personne est transformée en une fonction symbolique. »

p. 179.

« Après avoir souligné l'artifice de la construction courtoise et avant de vous montrer combien ces artifices se sont montrés durables, compliquant encore les relations entre l'homme et le service de la femme, je voudrais

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

encore vous dire que ceci qui est là devant nous, notre anamorphose, nous permettra de préciser ce qui reste un peu flou dans cette perspective, à savoir la fonction narcissique. »

p. 180.

« Vous savez que la fonction du miroir que j'ai cru devoir introduire comme exemplaire de la structure imaginaire se qualifie dans le rapport narcissique. Et on a assurément mis en évidence le côté d'exhalation idéale qui est expressément visé dans l'idéologie de l'amour courtois, c'est-à-dire son caractère foncièrement narcissique. »

p. 181.

« C'est pour autant qu'est soutenu le plaisir de désirer, c'est-à-dire en toute rigueur, le plaisir d'éprouver un déplaisir, que nous pouvons parler de la valorisation sexuelle des états préliminaires de l'acte de l'amour. »

p. 182.

« Il semble qu'une fonction comme celle du salut, de la salutation, soit pour l'amoureux de l'amour courtois le don suprême – le signe de l'Autre comme tel, et rien de plus. »

p. 182.

« Autrement dit c'est à la place de la Chose que Breton fait surgir l'amour fou. »

p. 184.

« En voulant le bonheur de ma conjointe, sans doute je fais le sacrifice du mien, mais qui me dit que le sien ne s'y évapore pas aussi totalement ? Peut-être est-ce ici le sens de l'amour du prochain qui pourrait me redonner la direction véritable. »

p. 220.

« Ne peut-on dire pourtant que Sade nous enseigne, en tant que nous sommes dans l'ordre d'un jeu symbolique, une tentative de franchir la limite, et de découvrir les lois de l'espace du prochain comme tel ? Il s'agit de l'espace qui se développe en tant que nous avons affaire non pas à ce semblable de nous-même que nous faisons si facilement notre reflet, et que nous impliquons nécessairement dans les mêmes méconnaissances qui caractérisent notre moi, mais ce prochain en tant que le plus proche, que nous avons quelquefois, et ne serait-ce que pour l'acte de l'amour, à prendre dans nos bras. Je ne parle pas ici de l'amour idéal, mais de l'acte de faire l'amour. »

p. 232.

« "Prêtez moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire un instant, et jouissez, si cela vous plaît, de celle du mien qui peut vous être agréable."

Nous pouvons voir dans l'énoncé de cette loi fondamentale, par laquelle s'exprime un moment du système de Sade en tant qu'il se prétend socialement recevable, la première manifestation articulée, de ce à quoi nous nous sommes, comme psychanalystes, arrêtés sous le nom d'objet partiel. »

p. 237-238.

« Adam arrache un poil à celle qui lui est donnée comme sa conjointe, attendue de toute éternité, et le lendemain elle lui revient avec un manteau de vison sur les épaules. Là est le ressort de la nature de l'étoffe. »

p. 268.

« qu'il me suffise de rappeler ce que vous, analystes, vous pouvez toucher du doigt- à quel point le fantasme qui guide le désir féminin, des rêveries des pures jeunes filles jusqu'aux accouplements de matrones, peut-être littéralement empoisonné par l'image promue du Christ sur la croix. »

p. 304.

« La psychanalyse fait tourner tout l'accomplissement du bonheur autour de l'acte génital. Il convient tout de même d'en tirer les conséquences. Sans doute dans cet acte, en un seul moment, quelque chose peut-il être atteint par quoi un être pour un autre est à la place vivante et morte à la fois de la Chose. »

p. 347.

« Ce que l'analyste a à donner, contrairement au partenaire de l'amour, c'est ce que la plus belle mariée du monde ne peut dépasser, à savoir ce qu'il a. Et ce qu'il a, ce n'est rien d'autre que son désir, comme l'analysé, à ceci près que c'est un désir averti. »

p. 347.

Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, Paris, édition du Seuil, 1991

« Pour revenir à la pensée de notre couple intersubjectif, mon premier soin comme analyste sera de ne pas me mettre dans le cas que mon patient ait même à me faire part de telles réflexions, et le plus simple pour le lui épargner est justement d'éviter toute attitude qui prête à imputation de réconfort, à fortiori de séduction. Même éviterai-je absolument, il peut se faire qu'elle aille à m'échapper comme telle – si je vois le patient, à toute extrémité, prendre une telle attitude – mais je ne puis le faire que dans la mesure où je souligne que c'est à son insu que je suppose qu'il le fasse. »

p. 21.

« La seconde chose que je voulais dire, que nous retrouverons à tout instant, et qui nous servira de guide, c'est que l'amour, c'est de donner ce qu'on n'a pas .

[...] disons que si l'amour grec nous permet de dégager dans la relation de l'amour les deux partenaires au neutre. Il s'agit de quelque chose de pur qui s'exprime naturellement au genre masculin, et qui permet d'abord d'articuler ce qui se passe dans l'amour au niveau de ce couple que sont respectivement l'amant et l'aimé, *l'ἐραστής* et *l'ἐρώμενος* ».

p. 46.

« Vous verrez apparaître clairement l'amant comme le sujet du désir, avec tout le poids qu'a pour nous ce terme, le désir – l'aimé , comme celui qui dans ce couple, est le seul à avoir quelque chose . »

p. 47.

« C'est en tant que la fonction de l'éraстès, de l'aimant, pour autant qu'il est le sujet du manque, vient à la place, se substitue à la fonction de l'érôménos, l'objet aimé, que se produit la signification de l'amour. »

p. 53.

« Dans le couple érotique, c'est en somme du côté de l'amant que se trouve, si l'on peut dire, dans la position naturelle, l'activité. »

p. 63.

« Pourquoi ne pas concevoir, à un certain niveau au moins, que dans le couple, ici hétérosexuel, c'est du côté de la femme qu'est à la fois le manque, comme nous disons, mais aussi du même coup, l'activité ? »

p. 63.

« L'autre en tant qu'il est visé dans le désir, est visé, ai-je dit, comme objet aimé. »

p. 66.

« Le rapport le plus caché, et comme dit Freud le moins naturel, le plus symbolique, c'est le rapport du père au fils. »

p. 67.

« C'est sur le plan du *κτάομαι*, d'une acquisition, d'un profit, d'un acquérir, d'une possession, que se traduira la rencontre de ce couple, qui va articuler à jamais cet amour dit supérieur, cet amour qui, même quand nous en aurons changé les partenaires, s'appellera pour la suite des siècles l'amour platonique. »

p. 71.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Quelque chose qui ressemble à l'amour, c'est ainsi que l'on peut, en première approximation, définir le transfert. »

p. 82.

« C'est dans le temps, défini au double sens chronologique et topologique de l'éclosion de l'amour de transfert, que doit se lire cette inversion qui, de la recherche d'un bien, fait la réalisation du désir. »

p. 83.

« Personne ne peut croire que c'est le plaisir d'être ensemble au lit, qui est en définitive l'objet en vue duquel chacun d'eux se complet à vivre en commun avec l'autre, et dans une pensée à ce point débordante de sollicitude. » (*Aristophane, cité par Jacques Lacan selon la traduction de Léon Robin dans la Pléiade*)

p. 107.

« C'est unique et stupéfiant sous la plume de Platon – la possibilité de l'apaisement amoureux se trouve référé à quelque chose qui a incontestablement rapport, [...] avec une opération sur le sujet des génitoires. Que nous le mettions ou pas sous la rubrique du complexe de castration [...] Cela ne veut pas simplement dire que l'organe génital vient comme possibilité de coupure et comme jonction avec l'être aimé, mais que littéralement il vient avec cet objet dans un rapport en surimpression, presque de surimposition. »

p. 116.

« Les coordonnées que l'analyste doit être capable d'atteindre pour simplement occuper la place qui est la sienne, laquelle se définit comme celle qu'il doit offrir vacante au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre. »

p. 128.

« L'amour c'est ce qui vous met en panne, c'est ce qui vous fait faire fiasco. »

p. 130.

« La femme dite *τροφερα* est une insupportable snobinette, celle qui ne cesse un seul instant de faire valoir devant son mari les supériorités de son père et la qualité de sa famille. »

p. 132.

« L'amour est ce qui est vraiment inclassable, ce qui vient se mettre en travers de toutes les situations significatives, ce qui n'est jamais à sa place, ce qui est toujours hors de ses gonds. »

p. 132.

« La relation sexuelle, c'est cela par quoi la relation à l'Autre débouche dans une union des corps. Et l'union la plus radicale est celle de l'absorption originelle, où pointe, visé, l'horizon du cannibalisme, qui caractérise la phase orale pour ce qu'elle est dans la théorie analytique. »

p. 239.

« La libido sexuelle est bien en effet un surplus, mais un surplus qui rend vaine toute satisfaction du besoin là où elle se place. Et au besoin, c'est bien le cas de le dire, elle refuse cette satisfaction pour préserver la fonction du désir. »

p. 240.

« Pour évoquer une sorte de schème fondamental qui vous donnera au mieux la structure du fantasme sado-masochiste, je dirai qu'il s'agit d'une souffrance attendue par l'autre. La suspension de l'autre imaginaire au-dessus du gouffre de la souffrance, est ce qui forme la pointe et l'axe de l'érotisation sado-masochiste. C'est dans cette relation que s'institue au niveau anal ce qui n'est plus seulement le pôle sexuel, mais va être le partenaire sexuel. »

p. 243.

« Si le sujet est dans ce rapport singulier à l'objet du désir, c'est qu'il fut d'abord lui-même un objet de désir qui s'incarne. »

p. 246.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« La préférence donnée à la jouissance par rapport à toute référence à l'autre se découvre dans la dimension essentielle de la nature – mais il n'est que trop visible que ce sens moral, c'est nous qui l'apportons. Nous ne l'apportons que dans la mesure où nous découvrons le sens du désir comme rapport à ce qui, dans l'autre est objet partiel, et comme choix de cet objet. »

p. 253.

« C'est ici que nous trouverons la pointe de ce qui constitue l'impasse et le problème de l'amour, à savoir que le sujet ne peut satisfaire la demande de l'Autre qu'à le rabaisser – faisant de cet Autre l'objet de son désir. »

p. 260.

« Si il y a un point où le désir se présente comme désir, c'est bien là où, la première accentuation de Freud a été faite pour nous le situer, c'est-à-dire au niveau du désir sexuel, révélé dans sa consistance réelle, et non plus d'une façon contaminée, déplacée, condensée, métaphorique. Il ne s'agit plus de la sexualisation de quelque autre fonction, mais de la fonction sexuelle elle-même. »

p. 270.

« Il y a un paradoxe qui ne peut manquer de vous frapper, dans le fait que la révélation de la pulsion génitale est obligatoirement marquée de ce splitting qui consiste dans le complexe de castration. »

p. 270.

« C'est l'origine de ce qui, dans la phase ultérieure, génitale, ira à se manifester, par un transfert de fantasme, comme la possibilité de priver, blesser, mutiler le partenaire du désir sexuel sous la forme de son organe. Et voilà pourquoi, non pas votre fille est muette, mais pourquoi la phase génitale est marquée du possible signe de la castration. »

p. 270.

« C'est à notre désir, et comme la révélation de sa structure, qu'est proposé ce fantasme, qui nous révèle quelle est la puissance magnétique qui nous attire dans la femme, et pas forcément comme le dit le poète, en haut – que cette puissance est tierce, et qu'elle ne saurait être la notre qu'à représenter notre perte.

Il y a toujours dans le désir quelque délice de la mort, mais d'une mort que nous ne pouvons nous-même nous infliger. »

p. 364.

« Contrairement à la bergerie où l'amour baigne dans la béatitude, nous disent-ils, observez un peu ce que vous voyez, ce n'est pas simplement que l'amour est souvent coupable, c'est qu'on aime pour échapper à la culpabilité. »

p. 394.

« L'amour est dans son fond besoin d'être aimé par qui pourrait vous rendre coupable. Et justement, si l'on est aimé par celui ou celle-là, cela va beaucoup mieux. »

p. 394.

« Cela dit, si la culpabilité n'est pas toujours, et immédiatement, intéressée dans le déclenchement d'un amour, dans l'éclair de l'énamouration, dans le coup de foudre, il n'en est pas moins certain que, même dans des unions inaugurées sous des auspices aussi poétiques, il arrive avec le temps que viennent se centrer sur l'objet aimé tous les effets d'une censure active [...] Il convient de ne point du tout négliger, dans des formes très authentiques, de la meilleure qualité, de la relation amoureuse, l'incidence, je ne dis pas de l'idéal du moi, mais bel et bien du surmoi comme tel, et dans sa forme la plus opaque et la plus déroutante. »

p. 395.

« La distinction nécessaire du lieu où se produit le bénéfique narcissique d'avec le lieu où l'*Ego ideal* fonctionne nous force d'interroger différemment le rapport de l'un et de l'autre avec la fonction de l'amour. »

p. 398.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« L'idéal du moi peut devenir lui-même quelque chose d'équivalent à ce qui, dans l'amour, peut donner la pleine satisfaction du vouloir être aimé, du *geliebt werden wollen*. »

p. 408.

« Ce point grand I du trait unique, ce signe de l'assentiment de l'Autre, du choix d'amour sur lequel le sujet peut opérer, est là quelque part, et se règle dans la suite du jeu du miroir. Il suffit que le sujet aille y coïncider dans son rapport avec l'Autre pour que ce petit signe, *cet einziger Zug*, soit à sa disposition. »

p. 414.

« L'amour, nous l'avons dit, ne se conçoit que dans la perspective de la demande. Il n'y a d'amour que pour un être qui peut parler. La dimension, la perspective, le registre de l'amour se développe, se profile, s'inscrit, dans ce que l'on peut appeler l'inconditionnel de la demande. »

p. 414.

« La métaphore du désirant dans l'amour implique ce à quoi elle est substituée comme métaphore, c'est-à-dire le désiré. Qu'est-ce qui est désiré ? C'est le désirant dans l'autre – ce qui ne peut se faire qu'à ce que le sujet soit colloqué comme désirable. C'est ce qu'il demande dans la demande d'amour. »

p. 415.

« L'amour je vous l'ai dit toujours et nous le retrouvons nécessité par tous les bouts, c'est donner ce qu'on n'a pas – et on ne peut aimer qu'à se faire comme n'ayant pas, même si l'on a. »

p. 415.

« Comme vous le savez, tout à la fin, dans la solution donnée au problème du désir dans *Le père humilié*, nous avons un saint. C'est le nommé Orian, dont il est expressément dit que s'il ne veut rien donner à la petite Pensée, qui heureusement est assez armée pour le lui prendre de force, c'est parce qu'il a beaucoup trop, la joie, rien que ça, la joie tout entière. »

p. 417.

« *Le saint* se déplace tout entier dans le domaine de l'avoir. *Le saint* renonce peut-être à quelques petites choses, mais c'est pour posséder tout. Et si vous regardez de bien près la vie des saints, vous verrez que *le saint* ne peut aimer dieu que comme un nom de sa jouissance. »

p. 417.

« Le réservoir de l'amour objectal, en tant qu'il est amour vivant, est la *Schatten*, l'ombre narcissique. »

p. 451.

Le Séminaire, Livre X, L'angoisse, Paris, édition du Seuil, 2004

« Le point où nous en sommes de la théorie du désir dans son rapport à l'Autre vous livre en effet la clé de ceci, que, contrairement à l'espoir que pourrait vous donner la perspective hégélienne, le mode de la conquête de l'autre n'est pas celui – trop souvent adopté, hélas, par l'un des partenaires – du Je t'aime, même si tu ne le veux pas.

Il y a pourtant une autre formule, qui, si elle ne démontre pas mieux son efficacité, cela n'est peut-être que pour n'être pas articulable. Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas articulée. C'est Je te désire même si je ne le sais pas... »

p. 38.

« La possibilité de l'absence, c'est ça, la sécurité de la présence. Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désirer, est perturbé, et il est le

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand sa mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir. »

p. 67.

« La relation avec la prostituée, nous le savons par nos analyses, est presque directement engrainée sur la référence à la mère, alors que, dans d'autres cas, les dégradations de la Liebesleben sont liées à un choix en opposition au terme maternel, qui se porte sur la femme en tant qu'elle devient support, qu'elle est l'équivalent, de l'objet phallique. »

p. 109.

« Qu'est-ce qui est désiré ? Ce n'est pas le petit soulier, ni le sein, ni quoi que ce soit où vous incarniez le fétiche. Le fétiche cause le désir. Le désir, lui, s'en va s'accrocher où il peut. Il n'est pas absolument nécessaire que ce soit elle qui porte le petit soulier, le petit soulier peut être dans les environs. Il n'est même pas nécessaire que ce soit elle qui porte le sein, le sein peut être dans la tête. »

p. 122.

« L'angoisse de l'autre, son existence essentielle comme sujet par rapport à cette angoisse, voilà ce que le désir sadique s'entend à faire vibrer... »

p. 123.

« Ce n'est pas pour rien que depuis toujours je vous serine que l'amour c'est de donner ce qu'on n'a pas. C'est même le principe du complexe de castration. Pour avoir le phallus, pour pouvoir s'en servir, il faut justement ne pas l'être. »

p. 128.

« Comment *a*, objet de l'identification, est-il aussi *a*, objet de l'amour ? Pour autant qu'il arrache métaphoriquement l'amant, pour employer le terme médiéval et traditionnel, au statut sous lequel il se présente, celui d'aimable, érôménos, pour le faire érastès, sujet du manque, ce par quoi il se constitue proprement dans l'amour. C'est ce qui lui donne, si je puis dire, l'instrument de l'amour, pour autant, nous y revenons, qu'on aime, qu'on est amant, avec ce qu'on n'a pas. »

p. 139.

« Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons nous dire J'étais son manque. Nous sommes en deuil de personnes que nous avons ou bien ou mal traitées, et vis-à-vis de qui nous ne savions pas que nous remplissions la fonction d'être à la place de leur manque. Ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas [...] c'était justement en cela que nous lui étions précieux et indispensables. »

p. 166.

« Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. »

p. 209.

« L'amour est la sublimation du désir. »

p. 209.

« L'amour est un fait culturel. Ce n'est pas seulement combien de gens n'auraient jamais aimé s'ils n'avaient entendu parler de l'amour, comme l'a fort bien articulé De La Rochefoucault, c'est qu'il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture. Cela doit nous inciter à poser autrement les arches de ce que nous avons à dire concernant la conjonction de l'homme et de la femme, à ce point où le dit Freud lui-même, soulignant que ce détour aurait pu se produire différemment. »

p. 210.

« Le fait de n'avoir rien à désirer sur le chemin de la jouissance ne règle pas absolument pour elles la question du désir, justement dans la mesure où la fonction du *a* joue tout son rôle pour elles comme pour nous. Mais cela simplifie tout de même beaucoup pour elles la question du désir – pas pour nous en présence

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

de leur désir. Mais enfin, de s'intéresser à l'objet comme objet de notre désir, leur fait beaucoup moins de complications. »

p. 212.

« La femme s'avère comme supérieure dans le domaine de la jouissance, en ceci que son lien au nœud du désir est beaucoup plus lâche. »

p. 214.

« À propos de la jouissance de la femme, qui mérite bien de concentrer sur elle toutes sortes de soins de la part du partenaire et sait très bien l'obtenir, l'expérience nous apprend que l'impuissance du partenaire peut être fort bien agréée, et aussi ses offenses techniques, puisque la chose se manifeste aussi bien à l'occasion du fiasco, ainsi que Stendhal nous l'a fait remarquer. Dans les cas où cette impuissance est durable, si l'on voit à l'occasion la femme s'adjoindre après un certain temps quelque aide réputée plus efficace, il semble que ce soit plutôt par une espèce de pudeur, pour qu'il ne soit pas dit que ça lui est refusé, à quelque titre que ce soit. »

p. 222.

« Le masochisme féminin est un fantasme masculin. »

p. 222.

« Laisser voir son désir pour la femme, évidemment, c'est angoissant à l'occasion. Pourquoi ? Je vous prie au passage de remarquer la distinction de la dimension du laisser-voir par rapport au couple du voyeurisme et de l'exhibitionnisme. Il n'y a pas que le montrer et le voir, il y a le laisser-voir pour la femme, dont tout au plus le danger vient de la mascarade. Ce que pour la femme il y a à laisser voir, c'est ce qu'il y a, bien sûr. S'il n'y a pas grand-chose, c'est angoissant, mais c'est toujours ce qu'il y a, au lieu que, pour l'homme, laisser voir son désir, c'est essentiellement laisser voir ce qu'il n'y a pas. »

p. 223.

« Don Juan est un rêve féminin. Ce qu'il faudrait, à l'occasion, c'est un homme qui serait parfaitement égal à lui-même, comme la femme peut d'une certaine façon se targuer de l'être par rapport à l'homme. Don Juan est un homme auquel il ne manquerait rien. Cela est parfaitement sensible dans ce terme sur lequel j'aurai à revenir à propos de la structure générale du masochisme. Ça a presque l'air d'un bateau que de souligner le rapport de Don Juan à l'image du père en tant que non châtré. Ce qui l'est peut-être est de marquer que c'est là une pure image féminine. »

p. 224.

« À chaque instant dans l'attachement homosexuel, c'est la castration qui est en jeu. Cette castration, il l'assume, l'homosexuel. C'est le (-φ) qui est l'objet du jeu, et c'est dans la mesure où il perd qu'il gagne. »

p. 236.

« La femme se présente bien sûr avec l'apparence du vase, et c'est évidemment ce qui trompe l'Homo faber en question, le potier. Il s'imagine que ce vase peut contenir l'objet de son désir. »

p. 236.

« Je voudrais rappeler tout de même, ce qu'il en est des rapports d'abord sauvages, si l'on peut dire, entre l'homme et la femme. Après tout, conformément à ce que je vous ai avancé du rapport de l'angoisse avec le désir de l'Autre, une femme ne sait pas à qui elle a affaire, elle n'est pas devant l'homme sans une certaine inquiétude sur jusqu'où va pouvoir le mener le chemin du désir. Quand l'homme, mon Dieu, a fait l'amour comme tout le monde et qu'il est désarmé, s'il se trouve que la femme n'en a pas eu, dirai-je de profit sensible, ce qui, comme vous le savez, est fort concevable, il y a en tout cas ceci qu'elle a gagné, c'est qu'elle est désormais tout à fait tranquille sur les intentions de son partenaire. »

p. 306.

« La toute-puissance, la plus grande vivacité du désir, se produit au niveau de l'amour que l'on appelle uranien, et dont je crois avoir marqué en son lieu l'affinité la plus radicale avec l'homosexualité féminine.

L'amour idéaliste présentifie la médiation du phallus comme (-φ). Le (φ), c'est dans les deux sexes ce que je désire, mais aussi que je ne puis avoir qu'en tant que (-φ). C'est ce moins qui se trouve être le médium universel dans le champ de la conjonction sexuelle. »

p. 312.

« Le support du désir n'est pas fait pour l'union sexuelle, car, généralisé, il ne me spécifie plus comme homme ou femme, mais comme l'un et l'autre. »

p. 312.

« Le fait que le désir mâle rencontre sa propre chute *avant* l'entrée dans la jouissance du partenaire féminin, et même, le fait que la jouissance de la femme s'écrase, pour reprendre un terme emprunté à la phénoménologie du sein et du nourrisson, dans la nostalgie phallique, implique que la femme est dès lors nécessaire, et je dirai presque, condamnée à n'aimer l'Autre mâle qu'en un point situé au-delà de ce qui l'arrête elle aussi comme désir, et qui est le phallus.

Cet au-delà est visé dans l'amour. »

p. 352.

« J'ai déjà dit et répété que l'oblativité est un fantasme d'obsessionnel. Tout le monde, bien sûr, voudrait bien que l'union génitale soit un don – Je me donne, tu te donnes, nous nous donnons. Malheureusement, il n'y a pas trace de don dans un acte génital, copulatoire, aussi réussi que vous puissiez l'imaginer. »

p. 371.

« Il n'y a d'amour que d'un nom, comme chacun le sait d'expérience. Le moment où le nom est prononcé de celui ou de celle à qui s'adresse notre amour, nous savons très bien que c'est un seuil qui a la plus grande importance. »

p. 390.

Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, édition du Seuil, 1973

« L'inconscient se trouve au bord strictement opposé de ce qu'il en est de l'amour, dont chacun sait qu'il est toujours unique, et que la formule *une de perdue, dix de retrouvées* y trouve sa meilleure application. »

p. 28.

« Pour ce qui est de Freud et de sa relation au père, n'oublions pas que tout son effort ne l'a mené qu'à avouer que, pour lui, cette question restait entière, il l'a dit à une de ses interlocutrices – Que veut une femme ? Question qu'il n'a jamais résolue, voir ce qu'a été effectivement sa relation à la femme, son caractère uxorieux, comme s'exprime pudiquement Jones le concernant. Nous dirons que Freud aurait fait assurément un admirable idéaliste passionné, s'il ne s'était pas consacré à l'autre, sous la forme de l'hystérique. »

p. 29-30.

« Dès le premier abord, nous voyons, dans la dialectique de l'œil et du regard, qu'il n'y a point coïncidence mais foncièrement leurre. Quand, dans l'amour, je demande un regard, ce qu'il y a de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que – *Jamais tu ne me regardes là où je te vois.*

Inversement, ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir. »

p. 94-95.

« Quel abri, par exemple, lui offre le recours à l'analyse, pour rétablir la paix de son ménage, quand quelque boiterie est survenue dans sa fonction sexuelle, ou quelque désir extra-conjugal ! Dès les premiers temps, le patient s'avère désirer, sous la forme d'une suspension provisoire de sa présence à son foyer, le contraire

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

de ce qu'il est venu proposer comme le but premier de son analyse – non pas la restitution de son ménage, mais sa rupture ! »

p. 126-127.

« L'intégration de la sexualité à la dialectique du désir passe par la mise en jeu de ce qui, dans le corps, méritera que nous le désignons par le terme d'appareil – si vous voulez bien entendre par là ce dont le corps, au regard de la sexualité, peut s'appareiller, à distinguer de ce dont les corps peuvent s'apparier. »

p. 161.

« Le sujet s'apercevra que son désir n'est que vain détour à la pêche, à l'accrochage de la jouissance de l'autre – pour autant que l'autre intervenant, il s'apercevra qu'il y a une jouissance au-delà du principe du plaisir. »

p. 167.

« Certes, dans la relation sexuelle, entrent en jeu tous les intervalles du désir. *Quelle valeur a pour toi mon désir ?* question éternelle qui se pose dans le dialogue des amants. »

p. 175.

« C'est là aussi ce qui nous permet de comprendre que tout abri où puisse s'instituer une relation vivable, tempérée, d'un sexe à l'autre nécessite l'intervention – c'est l'enseignement de la psychanalyse – de ce médium qu'est la métaphore paternelle ».

p. 247.

« Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Là seulement peut surgir la signification d'un amour sans limite, parce qu'il est hors des limites de la loi, où seulement il peut vivre. »

p. 248.

Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, édition du Seuil, 2006

« Il n'y a pas d'union de l'homme et de la femme sans que la castration a) ne détermine au titre du fantasme la réalité du partenaire chez qui elle est impossible, b) sans qu'elle, la castration, ne joue dans cette sorte de recel qui la pose comme vérité chez le partenaire à qui elle est réellement épargnée, sauf excès accidentel. »

p. 12.

« Au moins dans le champ qui est apparemment le nôtre, nulle harmonie, de quelque façon que nous ayons à la désigner n'est de mise. »

p. 12.

« Tout est vanité, sans doute, vous dit [le vieux roi], jouis de la femme que tu aimes. C'est-à-dire fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, le vide en toi-même. »

p. 25.

« Donne-lui ce que tu n'as pas, puisque ce qui peut t'unir à elle, c'est seulement sa jouissance. »

p. 25.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Cette formule a l'avantage d'insérer le sujet dans une connexion qui est la plus simple, la plus réduite, qui puisse se poser, celle d'un signifiant 1 à un signifiant 2. Partir de là, c'est ne plus pouvoir perdre de vue un seul instant la dépendance du sujet. »

p. 49.

« Le rapport de cette anecdote avec *Freud et moi* laisse ouverte la question d'où je me place dans ce couple. Eh bien, rassurez-vous, je me place toujours à la même place, à celle où j'étais et où je reste encore vivant. Freud n'a pas besoin de me voir pour qu'il me regarde. »

p. 92.

« L'enjeu se confond ici avec l'existence du partenaire, tandis que c'est sur la table, si je puis dire, qu'est, non pas l'homme, mais le sujet défini par le pari. »

p. 155.

« Les zéros ne font pas réellement partie des résultats d'un pari qui serait tenu contre un partenaire, pour la raison qu'il s'agit précisément ici de l'existence d'un partenaire, et que c'est sur elle qu'il s'agit de parier. »

p. 169.

« Le langage, c'est à soi tout seul une compagnie. »

p. 179.

« Qui est-ce qui a appris dans une psychanalyse à savoir bien traiter sa femme ? Parce que enfin ça compte, une femme. Il y a une certaine façon de l'attraper par le bon bout, ça se tient en main d'une certaine façon à laquelle elle ne s'y trompe pas, elle. Elle est capable de vous dire - Vous ne me tenez pas comme on tient une femme. Que les voies dans une analyse puissent être éclaircies qui l'empêchaient, l'homme à qui cette femme s'adressait, de le bien faire, on aime à croire que cela se produit à la fin d'une analyse. »

p. 204.

« Il conviendrait par exemple de ne pas confondre ce qu'il en est du rapport, ce terme étant pris dans un sens logique, avec la relation qui fonde la fonction conjointe des deux sexes [...]. Le fait qu'il y en ait deux constitue, certes, l'une des assises fondamentales de la réalité, mais il conviendrait de s'apercevoir de jusqu'où en vont les incidences logiques [...]. Du sexe, on ne sait rien. »

p. 222.

« Dans les fantasmes issus de l'improbable abord du rapport sexuel, d'autres modes que celui du oui ou du non entrent en jeu. »

p. 223.

« Tout ce [que la logique freudienne] a introduit comme logique du sexe ressortit à un seul terme, qui est vraiment son terme original, qui est la connotation d'un manque, et qui s'appelle la castration. Ce moins essentiel est d'ordre logique, et sans lui rien ne saurait fonctionner. Pour l'homme comme pour la femme, toute la normativité s'organise autour de la passation d'un manque. »

p. 224.

« C'est à la jouissance de l'Autre que veille l'exhibitionniste. »

p. 254.

« Ce qui importe au voyeur [...], c'est justement d'interroger dans l'Autre ce qui ne peut se voir. »

p. 254.

« Au niveau de la pulsion scopophilique [...], il y en a un qui réussit ce qu'il a à faire, à savoir la jouissance de l'Autre, et un autre qui n'est là que pour boucher le trou avec son propre regard. »

p. 256.

« Dans la perversion, le sujet prend soin lui-même de suppléer à la faille de l'Autre. »

p. 265.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Ce que je définis comme la perversion, c'est la restauration, en quelque sorte première, la restitution du a au champ de l'Autre. »

p. 291.

« À ce que les images soient prises dans le jeu du signifiant, quelque chose se perd, comme toute l'expérience analytique en témoigne, à savoir, la fonction imaginaire en tant qu'elle répond de l'accord du mâle et de la femelle. »

p. 319.

« Toute exploration un peu approfondie de l'histoire d'un couple démontre que les identifications y ont été multiples, qu'elles se recouvrent et qu'elles forment toujours à la fin un ensemble composite. L'expérience analytique permet de constater qu'à ce niveau, il n'y a pas de couplage signifiant. C'est au point que, s'il est fait dans la théorie plusieurs couples d'oppositions, *actif/passif, voyeur/vu*, etc., nulle opposition n'y est jamais promue comme fondamentale qui désignerait le couple *mâle-femelle*. »

p. 319.

« La psychanalyse nous révèle que la dimension propre de l'acte [...], c'est l'échec. C'est pour cette raison qu'au cœur du rapport sexuel, il y a dans la psychanalyse ce qui s'appelle la castration. »

p. 346.

« Le a vient se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel, et il redouble la division du sujet en lui donnant sa cause. »

p. 347.

« La femme risque, parie la jouissance [...]. Elle subsiste toujours chez elle, distincte et parallèle de celle qu'elle prend à être la femme de l'homme, celle qui se satisfait de la jouissance de l'homme. L'enjeu de la partie, c'est la jouissance de l'homme, à quoi la femme se prend, se captive comme le maître le fait à l'esclave. »

p. 386.

Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991

« Il est des structures [...] pour caractériser ce qui est dégageable de cet en forme de [...] c'est-à-dire ce qui se passe de par la relation fondamentale, celle que je définis d'un signifiant à un autre signifiant. D'où résulte l'émergence de ceci, que nous appelons le sujet. »

p. 11.

« C'est d'une articulation logique qu'il s'agit dans la formule que le savoir est la jouissance de l'Autre. De l'Autre, bien entendu pour autant – car il n'est nul Autre – que le fait surgir comme champ l'intervention du signifiant. »

p. 14.

« Le maître qui opère cette opération de déplacement, de virage bancaire, du savoir de l'esclave, est-ce qu'il a envie de savoir ? Est-ce qu'il a le désir de savoir [...] ? Un vrai maître ne désire rien savoir du tout – il désire que ça marche. »

p. 24.

« Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation, d'ailleurs impossible à repérer nulle part dans la nature »

p. 36.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Nous voyons donc l'hystérique fabriquer comme elle peut, un homme – un homme qui serait animé du désir de savoir. »

p. 36.

« Ce qu'à la limite l'hystérique veut qu'on sache, c'est que le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance. Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours. »

p. 37.

« Que veut dire qu'il puisse assumer cette place qui, au niveau du discours du maître, est celle du maître ? Déjà dans le simple fonctionnement des rapports du maître et de l'esclave, il est clair que le désir du maître, c'est le désir de l'Autre, puisque c'est le désir que l'esclave prévient. »

p. 41.

« Lui, l'analyste, se fait la cause du désir de l'analysant. »

p. 41.

« Les femmes, ce n'est pas par hasard qu'elles sont moins enfermées que leurs partenaires dans ce cycle des discours. L'homme, le mâle, le viril, tel que nous le connaissons, est une création de discours [...] On ne peut en dire autant de la femme. Néanmoins, aucun dialogue n'est possible que de se situer au niveau du discours. »

p. 62.

« Là où l'accent est mis par la théorie freudienne, c'est qu'il n'y a que le phallus à être heureux – pas le porteur dudit. Même quand, non pas par oblativité, mais en désespoir de cause, il le porte, le susdit, au sein d'une partenaire supposée se désoler de n'en être pas porteuse elle-même. »

p. 84.

« Bien entendu, il n'y a que le phallus dans les relations sexuelles. Seulement, ce qu'il a de privilégié, cet organe, c'est qu'en quelque sorte, on peut bien isoler sa jouissance. Il est pensable comme exclu. »

p. 86.

« Il ne s'agit pas seulement de parler des interdits, mais simplement d'une dominance de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui l'on demande, mère qui ordonne, et qui institue du même coup la dépendance du petit homme. »

p. 89.

« La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition. Elle se présente ici en ce qu'elle est, comme institution de la mascarade. Elle apprend à son petit à parader. Elle porte vers le *plus-de-jouir*, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même. Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci, qu'il ait renoncé à la jouissance close, et étrangère, à la mère. »

p. 89.

« [Le discours de l'hystérique] a le mérite de maintenir dans l'institution discursive la question de ce qu'il en est du rapport sexuel, à savoir de comment un sujet peut le tenir ou, pour mieux dire, ne peut pas le tenir. »

p. 106.

« Aucune autre fraternité ne se conçoit même, [n'a] le moindre fondement scientifique, si ce n'est parce qu'on est isolé ensemble, isolé du reste. »

p. 132.

« Pourquoi, dans une psychanalyse, ne serait-ce pas [...] le psychanalyste qui soit le père réel [...] ? On en a de temps en temps le soupçon quand c'est à propos du rapport de la patiente avec, disons pour être pudique, la situation analytique, qu'elle s'est trouvée finalement mère. »

p. 148.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« On peut très bien faire un enfant à son mari, et que ce soit, même si on n'a pas baisé avec, l'enfant de quelqu'un d'autre, justement de celui dont on aurait bien voulu qu'il fût le père. C'est tout de même à cause de cela qu'on a eu un enfant. »

p. 148.

« Ce que l'hystérique veut [...] c'est un maître [...] Elle veut que l'autre soit un maître, qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne, et il ne gouverne pas. »

p. 150.

« On peut dire que c'est là que commence cette longue tradition, assez mystérieuse en elle-même, et dont il ne m'est pas apparu avec évidence que nous puissions vraiment situer le sens, qui fait du Christ l'époux de l'Église, de l'Église l'épouse du Christ. »

p. 162.

« Qu'est-ce que l'expérience nous indique en effet ? Que ce n'est qu'à ce que ce petit a se substitue à la femme, que l'homme la désire. Qu'inversement, ce à quoi la femme a à faire, si tant est que nous puissions en parler, c'est à cette jouissance qui est la sienne, et qui se représente quelque part d'une toute-puissance de l'homme, qui est précisément ce par quoi l'homme s'articulant, s'articulant comme maître, se trouve être en défaut. »

p. 179.

« L'ordre parlant institue ce désir, constitué comme impossible, qui fait de l'objet féminin privilégié la mère en tant qu'elle est interdite. C'est l'habillage ordonné du fait fondamental, qu'il n'y a pas de place possible dans une union mythique qui serait définie comme sexuelle entre l'homme et la femme. »

p. 180.

« Il est notable que j'ai mis en garde le psychanalyste de connoter d'amour ce lieu à quoi il est fiancé par son savoir, lui. Je lui dis tout de suite : on n'épouse pas la vérité ; avec elle, pas de contrat, et d'union libre encore moins. »

p. 214.

Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Paris Seuil, 2006

« C'est que l'on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, déjà bien avant ils ne sont pas du tout pareils. Là, on s'émerveille. »

p. 31.

« Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle du fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique. Cela n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel. C'est d'ailleurs complètement légitime, jusqu'au moment où on se sert du terme sexualité pour désigner autre chose, à savoir ce qu'on étudie en biologie, le chromosome et sa combinaison XY ou XX, ou XX, XY. Ceci n'a absolument rien à faire avec ce dont il s'agit, qui a un nom parfaitement énonçable, les rapports de l'homme et de la femme. Il convient de partir de ces deux termes avec leur sens plein, avec ce que cela comporte de relation. »

p. 30-31.

« Il est clair [...] qu'à partir de l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir en hommes et femmes. Pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. »

p. 31-32.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Le mâle est le plus souvent l'agent de la parade, mais la femelle n'est pas absente puisqu'elle est précisément le sujet qui est atteint par cette parade. C'est en tant qu'il y a parade que prend place quelque chose qui s'appelle copulation, copulation qui est sans doute sexuelle dans sa fonction, mais qui trouve son statut d'élément particulier d'identité. »

p. 32.

« En vérité, le plus de jouir ne se normalise que d'un rapport qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que cette jouissance ne se formule, ne s'articule que du phallus en tant qu'il est son signifiant. Quelqu'un a écrit un jour que le phallus serait le signifiant qui désignerait le manque de signifiant. C'est absurde, je n'ai jamais articulé une chose pareille. Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant. »

p. 33-34.

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui importe n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi. C'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et que c'est ce qui les châtre. Pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus, c'est ce qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis, et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment. Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. »

p. 34.

« Mais que la femme soit la vérité de l'homme, cette vieille histoire proverbiale quand il s'agit de comprendre quelque chose, le cherchez la femme, à quoi on donne naturellement une interprétation policière, pourrait bien être quelque chose de tout autre, à savoir que, pour avoir la vérité d'un homme, on ferait bien de savoir quelle est sa femme. »

p. 35.

« Quand il s'agit d'une femme, ce n'est pas la même chose, parce que la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant. Elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun. »

p. 35.

« C'est de poser que le langage [...] a son champ réservé dans la béance du rapport sexuel telle que la laisse ouverte le phallus. Ce qu'il y introduit n'est pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différentes, qui s'appellent l'être et l'avoir ».

p. 68.

« Le désir de l'homme [...] est lié à sa cause, qui est le *plus-de-jouir* [...] il prend sa source dans le champ d'où tout part, tout effet du langage, dans le désir de l'Autre, donc. La femme à cette occasion, on s'aperçoit que c'est elle qui est l'Autre ».

p. 71.

« Est-il besoin d'indiquer que le rapport de l'homme et la femme, en tant qu'il est radicalement faussé de par la loi, la loi dite sexuelle, laisse quand même à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune pour y répondre ? »

p. 74.

« Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, je l'ai déjà fixé sous cette forme, qu'il n'y a aucun mode de l'écrire actuellement. Qui sait, il y a des gens qui rêvent qu'un jour, ça s'écrira. Pourquoi pas ? Il y a les progrès de la biologie, M. Jacob est tout de même là, n'est-ce pas ? Peut-être qu'un jour, il n'y aura plus la moindre question sur le spermato, et l'ovule. Ils sont faits l'un pour l'autre, c'est écrit, comme on dit. »

p. 83.

« La structure est telle que l'homme comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré, et d'autre part, quelque chose qui existe est au niveau du partenaire féminin, et que l'on pourrait simplement tracer de ce trait, sur lequel je pointe la portée, de toute la fonction de cette lettre en l'occasion – la lettre, La femme n'a rien à

en faire, si elle existe. Maintenant, c'est pour ça qu'elle n'existe pas. En tant que la femme, elle n'a rien à faire avec la loi. »

p. 107.

« Ce que Freud démontre, ce qu'il a apporté de décisif, c'est que, par l'intermédiaire de l'inconscient, nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a affaire avec le sexe, est dans un certain rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci que le rapport sexuel ne peut, du moins jusqu'à l'heure présente, d'aucune façon s'y inscrire. »

p. 133.

« L'homme est fonction phallique en tant qu'il est tout homme [...] il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le tout homme existe. C'est ça l'enjeu – il ne peut l'être qu'au titre de tout homme, c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus. Pour la femme, en revanche, l'enjeu est exactement le contraire [...] Ça dit que La femme ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être qu'au titre d'une femme. Comme je l'ai fortement accentué, il n'y a pas de toute femme ».

p. 142-143.

« Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier [...] Cela arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente. Ces affaires ne manquent pas, y compris à l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit. Ces affaires ne manquent pas, certes, et c'est en cela qu'elles manquent quelque chose, à savoir que s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire sexuellement, l'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ? Il n'en est même pas question, car l'homme, la femme, n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours. Comme tels, du même terme que celui que j'ai dit tout à l'heure, ils sont des faits de discours ».

p. 145.

« En somme l'Œdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même papludune. Malheureusement, c'est pas la même ; c'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui ni elle. »

p. 158.

Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, Paris, édition du Seuil

« Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité, que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant . »

p. 13.

« Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, celui de la petite différence qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel et, du même coup, révèle ce que veut dire d'être organe. Un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. »

p. 17.

« Vu l'heure, je ne pourrai qu'indiquer rapidement ceci que, pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme le rapport sexuel, l'instituant par une sorte de fiction qui s'appelle le mariage, la règle serait bonne que le psychanalyste se dise sur ce point – qu'ils se débrouillent comme ils pourront. »

p. 18.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Il ne s'agit pas là de marquer le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme et d'appeler l'un x et l'autre y, parce que c'est justement là la question – c'est comment on se distingue. C'est pour ça que je mets ce x à la place du trou que je fais dans le signifiant. J'y mets, ce x, comme variable apparente. »

p. 32.

« L'homme, la femme, c'est ça qu'on appelle valeurs sexuelles. Qu'il y ait au départ l'homme et la femme, c'est d'abord affaire de langage [...] Ceci dit, l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est. Pendant un temps, cette bipolarité de valeurs a été prise pour suffisamment supporter, suturer ce qu'il en est du sexe ».

p. 39-41.

« Si la valeur du partenaire autre, celle que j'ai désignée respectivement par l'homme et par la femme, est inapprochable au langage, très précisément en ceci que le langage fonctionne, d'origine, en suppléance de la jouissance sexuelle. Il ordonne par là l'intrusion de la jouissance dans la répétition corporelle. »

p. 43-44.

« Comme le mythe le démontre – il est uniquement fait pour assurer ça –, cela veut dire que la jouissance sexuelle sera possible, mais qu'elle sera limitée. Ce qui suppose pour chaque homme, dans son rapport avec la femme, quelque maîtrise, pour le moins, de cette jouissance. Il faut à la femme au moins ça, que ça soit possible, la castration. C'est son abord de l'homme. Pour ce qui est de la faire passer à l'acte, ladite castration, elle s'en charge. »

p. 46.

« Si nous osons, comme cela se fait tous les jours, épinglez nos partenaires de leur sexe, il est éclatant que l'homme comme la femme font semblant, chacun dans ce rôle. Mais l'important, au moins quand il s'agit de la fonction de la parole, c'est que les pôles soient définis, celui du semblant et celui de la jouissance. »

p. 70.

« Il y a peut-être eu quelque part, il y a peut-être même encore, des endroits où il se passe entre l'homme et la femme cette conjonction harmonieuse qui les ferait être au septième ciel. Mais, c'est tout de même très curieux, c'est toujours dans des endroits où il faut vraiment très sérieusement montrer patte blanche pour entrer [...] Par contre, il est bien clair que c'est plutôt avec grand Φ qu'avec l'autre, le partenaire, que chacun a rapport ».

p. 71.

« Comment l'universel homme se rapport-t-il à l'universel femme ? C'est là la question qui s'impose à nous du fait que le langage exige que ce soit par là qu'il soit fondé. S'il n'y avait pas de langage, eh bien, il n'y aurait pas non plus de question. Nous n'aurions pas à faire entrer en jeu l'universel. »

p. 99.

« S'il y a bien quelque chose qui fait difficulté dans le rapport, et que l'analyse, non seulement articule, mais est faite pour faire jouer dans tous les sens, ce sont précisément les relations entre les femmes et les hommes. Rien n'y ressemble à je ne sais quelle tendance spontanée à l'Un, hors cet horizon dont je parlais tout à l'heure comme étant fondé sur je ne sais quel mythe animal. L'Éros n'est d'aucune façon une tendance à l'Un, bien loin de là. »

p. 107.

« En dépit de ce discours sauvage qui s'institue de la tentative d'énoncer le rapport sexuel, il est strictement impossible de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un. »

p. 126.

« J'ai pris quelqu'un, Dieu merci, que je savais avoir besoin d'une psychanalyse, mais sur la base de cette demande [...] qu'il fallait à tout prix qu'il ait le conjugo avec la dame de son cœur. Naturellement, ça a raté, Dieu merci, dans les plus brefs délais ».

p. 154.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Que le sexe, ce soit réel, ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre deux. Quoi qu'on en pense, il n'en a que deux, les hommes et les femmes. On s'obstine à ajouter les Auvergnats. C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas les Auvergnats. »

p. 154-155.

« Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre sexe, même quand on lui préfère le même [...] Que le partenaire en question soit de l'autre sexe – je parle du tiers, à propos duquel il est énoncé ce partage autour de l'amour – et que ce soit quelque chose qui ait rapport à sa jouissance qui est en jeu, le psychanalyste ne saurait être indifférent, parce que celui qui n'est pas là, c'est bien ça pour lui le réel ».

p. 155.

« Les hommes et les femmes – *on peut aussi un peu rigoler* –, ils sont ensemble eux aussi. Ça ne les empêche pas d'être chacun de leur côté. »

p. 157.

« Il est bien clair qu'il n'y a aucun moyen de répartir deux séries quelconques – je dis quelconques d'attributs qui fassent une série mâle d'un côté, et de l'autre côté la série femme [...] Et je suis sûr de vous amuser à montrer l'ineptie de ce qu'on appelle l'actif, si c'est là-dessus que vous vous fondez pour distinguer l'homme de la femme. C'est la monnaie courante – l'homme, il est actif, le cher mignon. Dans le rapport sexuel pourtant, il me semble que c'est, c'est plutôt la femme qui en met un coup. Il y a qu'à le voir dans des positions que nous appellerons nullement primitives ».

p. 187.

« À dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel. Cette formule fait sens de les résumer. Car si la jouissance sexuelle s'injecte si loin dans les relations de celui qui prend être de la parole – car c'est cela l'être parlant –, n'est-ce-pas qu'il n'a aucun sexe comme spécifiant un partenaire, aucun rapport quantifiable, dirais-je pour indiquer ce qu'exige la science (et ce quelle applique à l'animal). »

p. 240-241.

Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, édition du Seuil, 1975

« L'amour, certes, fait signe, et il est toujours réciproque. »

p. 11.

« Je vous fais confiance pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours analytique sur la vieille liaison avec la nourrice, mère en plus comme par hasard, avec, derrière, l'histoire infernale de son désir [désir de la mère] et tout ce qui s'ensuit. C'est bien ce dont il s'agit dans la nourriture, de quelque sorte de bêtise, mais que le discours analytique assoit dans son droit. »

p. 19.

« Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre – ça va vous paraître curieux – de ce qui ne se situe que du discours, puisque, si ce que j'avance est vrai, à savoir que la femme n'est pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours. »

p. 34.

« Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour ».

p. 44.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Nous ne sommes qu'un. Chacun sait bien sûr que ce n'est jamais arrivé entre deux qu'ils ne fassent qu'un, mais enfin nous ne sommes qu'un. C'est de là que part l'idée de l'amour. C'est vraiment la façon la plus grossière de donner au rapport sexuel, à ce terme qui se dérobe manifestement, son signifié. »

p. 46.

« Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière. »

p. 48.

« L'amour courtois, c'est pour l'homme, dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, la sujette, la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel. »

p. 65.

« le populaire appelle la femme *la bourgeoise*. C'est ça que ça veut dire. C'est lui qui l'est, à la botte, pas elle. Le phallus, son homme comme elle dit, depuis Rabelais on sait que ça ne lui est pas indifférent. Seulement, toute la question est là, elle a divers modes de l'aborder, ce phallus, et de se le garder. »

p. 69.

« C'est vraiment une confirmation que quand on est homme, on voit dans la partenaire ce dont on se supporte soi-même, ce dont on se supporte narcissiquement. »

p. 80.

« De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, moins il est – les deux orthographes – et, puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine, moins il aime. »

p. 82.

« Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça. »

p. 101.

« Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace. »

p. 109.

« C'est par là que se fait l'ouverture par quoi c'est le monde qui vient à nous faire son partenaire. C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut réussir à se reproduire que grâce à un malentendu de sa jouissance. C'est dire qu'il ne se reproduit que grâce à un ratage de ce qu'il veut dire, car ce qu'il veut dire – à savoir, comme le dit bien le français, son sens – c'est sa jouissance effective. Et c'est à la rater qu'il se reproduit – c'est-à-dire à baiser. »

p. 109.

« Ce n'est pas ça veut dire que, dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, de l'objet qui viendrait satisfaire la jouissance [...] J'ai insisté sur ceci, que le partenaire de ce je qui est le sujet, sujet de toute phrase de demande, est non pas l'Autre, mais ce qui vient se substituer à lui sous la forme de la cause du désir ».

p. 114.

« L'S₁, l'essaim, signifiant-maître, est ce qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. »

p. 130.

« Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – et de l'autre, je dirais folle, énigmatique. N'est-ce pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? »

p. 131.

« Tout amour, de ne subsister que du cesse de ne pas s'écrire, tend à faire passer la négation au ne cesse pas de s'écrire, ne cesse pas, ne cessera pas.

Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour. »

p. 132.

Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, Paris, Édition du Seuil, 2005

« Disons que ce que je peux solliciter comme réponse est de l'ordre d'un appel au réel, non pas comme lié au corps, mais comme différents. Loin du corps, il y a possibilité de ce que j'appelais la dernière fois résonance, ou consonance. C'est au niveau du réel que peut se trouver cette consonance. Par rapport à ces pôles que constituent le corps et le langage, le réel est là ce qui fait accord. »

p. 40.

« L'amour-propre est le principe de l'imagination. Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. »

p. 66.

« Cela n'est vrai pour le corps considéré comme tel – je veux dire adoré, puisque l'adoration est le seul rapport que le parlêtre a à son corps – que quand il en adore un autre, un autre corps. C'est toujours suspect, car cela comporte le même mépris – mépris véritable, puisqu'il s'agit de vérité. »

p. 66.

« La notion de couple colorié est là pour suggérer que, dans le sexe, il n'y a rien de plus que, dirai-je, l'être de la couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme. Si nous supportons du rond rouge ce qu'il en est du symbolique, les sexes en l'occasion sont opposés comme l'imaginaire et le réel, comme l'idée et l'impossible, pour reprendre mes termes. »

p. 116-117.

« Tout objet, sauf l'objet dit par moi petit a, qui est un absolu, tient à une relation. L'ennuyeux est qu'il y ait le langage, et que les relations s'y expriment avec des épithètes. Les épithètes, cela pousse au *oui ou non*. »

p. 120.

« Pousser au oui ou non, c'est pousser au couple. Ce, parce qu'il y a un rapport entre langage et sexe. »

p. 121.

« S de A barré, c'est tout autre chose que (grand phi). Ce n'est pas ce avec quoi l'homme fait l'amour. En fin de compte, il fait l'amour avec son inconscient, et rien de plus. Pour ce que fantasme la femme, si c'est bien là ce que nous a présenté le film, c'est quelque chose qui, de toute façon, empêche la rencontre. »

p. 127.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Le Séminaire, Livre XXV, Le moment de conclure,
extrait parut dans *Ornicar ? Bulletin périodique du champ
freudien, 1979, n° 19*

« Ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique. C'est quand un homme est femme qu'il aime, c'est-à-dire au moment où il aspire pour quelque chose qui est son objet. Par contre, c'est au titre d'homme qu'il désire, c'est-à-dire qu'il se supporte de quelque chose qui s'appelle proprement bander. (15 novembre 1977) »

p. 5-9.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

D / Autres textes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Je parle aux murs, Jacques Lacan, Paris, Seuil, collection Paradoxe de Lacan, 2011.

« *Entre l'homme et la femme,
Il y a l'amour.
Entre l'homme et l'amour,
Il y a un monde
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.* »

Poème d'Antoine Tudal (*Paris en l'an 2000*), p. 98 – et dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, p. 289.

« Quant au rapport entre l'homme et la femme, et tout ce qui en résulte au regard de chacun des partenaires, à savoir sa position comme aussi bien son savoir, la castration, elle est partout. L'amour, que ça communique, que ça flue, que ça fuse, c'est l'amour, quoi. L'amour, le bien que la mère veut pour son fils, l'(a)mur, il suffit de mettre entre parenthèse le a pour retrouver ce que nous touchons du doigt tous les jours, c'est que, même entre la mère et le fils, le rapport que la mère a avec la castration, ça compte pour un bout. Pour se faire une saine idée de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça se joue, mais sérieusement, entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration [...] Ici, je parle aux murs, voire aux (a)murs, et aux (a)murs-sements ».

p. 103-104.

« Entre l'homme et le mur, il y a justement l'amour, la lettre d'amour. Ce qu'il y a de mieux dans ce curieux élan qu'on appelle l'amour, c'est la lettre. »

p. 112.

« Discours aux catholiques », *Le triomphe de la religion*, Jacques Lacan, Paris, Seuil, Paradoxe de Lacan, 2005

« De ces vies que, depuis près de quatre septénaires, j'écoute donc s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite. Et l'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute est justement de taire l'amour. »

p. 17.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Lisez ce petit livre sur lequel s'achève la méditation de Freud quelques mois avant sa mort, mais qui le consumait, le préoccupait déjà depuis de longues années, *Moïse et le monothéisme*. Ce livre n'est que le terme et l'achèvement de ce qui commence avec la création du complexe d'Œdipe, et se poursuit dans ce livre si mal compris et si mal critiqué qui s'appelle *Totem et tabou*. Vous y verrez la figure qui apparaît du Père, concentrant sur elle l'amour et la haine, figure magnifiée, figure magnifique, marquée d'un style de cruauté active et subie. »

p. 33.

« Il en parle dans cet ouvrage étonnant qui s'appelle *Le Malaise de la civilisation*. Tout est dans le sens du "comme toi-même" qui achève la formule. La passion méfiante de celui qui démasque arrête Freud devant ce "comme". C'est du poids de l'amour qu'il s'agit. Freud sait en effet que l'amour de soi est bien grand, il le sait supérieurement, ayant reconnu que la force du délire est d'y trouver sa source. »

p. 46.

« Rien d'étonnant à ce que ce ne soit rien que moi-même que j'aime dans mon semblable. Non seulement dans le dévouement névrotique, si j'indique ce que l'expérience nous apprend, mais aussi bien dans la forme extensive et utilisée de l'altruisme, qu'il soit éducatif ou familial, philanthropique, totalitaire ou libéral, à quoi l'on souhaiterait souvent voir répondre comme la vibration de la croupe magnifique de la bête infortunée, l'homme ne fait rien passer que son amour-propre. Sans doute cet amour a-t-il dès longtemps été détecté dans ses extravagances, même glorieuses par l'investigation moraliste de ses prétendues vertus. Mais l'investigation analytique du moi permet de l'identifier à la forme de l'outré, à l'outrance de l'ombre dont le chasseur devient la proie, à la vanité d'une forme visuelle. Telle est la face éthique de ce que j'ai articulé, pour le faire entendre, sous le terme du stade du miroir. »

p. 47-48.

« La liaison étroite que Freud démontre de ce qu'il appelle la *Wissbegierde*, ce qui en allemand est très fort, la *cupido sciendi*, il faudrait dire en français *l'avidité curieuse*, avec le tournant décisif de la libido, est un fait massif qui se répercute en mille traits déterminants dans le développement intellectuel de l'enfant. »

p. 54.

« C'est ainsi que vient à apparaître l'être partout où l'*Éros* de la vie trouve la limite de sa tendance unitive. Cette tendance à l'union est, dans Freud, d'un niveau organismique, biologique, comme on dit. Elle n'a pourtant rien à faire avec ce qu'appréhende une biologie, dernière venue des sciences physiques. »

p. 55.

« La passion de la bouche la plus passionnément gavée, c'est ce rien où, dans l'anorexie mentale, il réclame la privation où se reflète l'amour. »

p. 59-60.

« Tel est le commandement de l'amour du prochain.

Freud a raison de s'arrêter là, interloqué de son invocation, parce que l'expérience montre – et l'analyse articule comme un moment décisif de sa découverte – l'ambivalence par quoi la haine suit comme son ombre tout amour pour ce prochain qui est aussi de nous ce qui est le plus étranger. »

p. 62.

« Comment Kant ne voit-il pas à quoi se heurte sa raison pratique, toute bourgeoise, de s'ériger en règle universelle ? La débilité des preuves qu'il en avance n'a en sa faveur que la faiblesse humaine, dont se souvient le corps nu qu'un Sade peut lui donner, de la jouissance sans frein et pour tous. Il y faudrait plus que du sadisme – un amour absolu, c'est-à-dire impossible. »

p. 62-63.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Des Noms-du-Père*, Jacques Lacan, Paris, Seuil, collection paradoxes de Lacan, 2005

« Il y a un autre registre où l'on peut méditer sur la fonction du langage, c'est celui du langage stupide de l'amour, qui consiste, au dernier degré du spasme de l'extase, ou au contraire de la routine, selon les individus, à subitement qualifier son partenaire sexuel du nom d'un légume des plus vulgaires ou d'un animal des plus répugnants. Cela n'est certainement pas loin de toucher à la question de l'horreur de l'anonymat. »
p. 29.

« Que Freud y ait fait rentrer l'amour, c'est une chose qui doit bien nous montrer à quel point il donnait aux rapports symboliques leur portée sur le plan humain. En effet, si nous devons donner un sens à ce quelque chose de limite dont on peut à peine parler qu'est l'amour, c'est celui-ci – La conjonction totale de la réalité et du symbole, qui font une seule et même chose.

Françoise Dolto — Tu dis réalité et symbole. Qu'est-ce que tu entends par réalité ?

J.L. — Un exemple. L'incarnation de l'amour, c'est le don de l'enfant, qui, pour un être humain, a cette valeur de quelque chose de plus réel. »

p. 60.

« Introduction aux Noms-du-Père », *Des Noms-du-Père*, Jacques Lacan, Paris, Seuil, collection paradoxes de Lacan, 2005

« Qu'on ne nous objecte pas ces moments de paix, de fusion du couple, où chacun peut même se dire, de l'autre bien content. Nous, analystes, allons y regarder de plus près, pour voir ce qu'il y a, dans ces moments, d'alibi fondamental, d'alibi phallique, où la femme se sublime, en quelque sorte, dans sa fonction de gaine, mais où quelque chose qui va plus loin reste infiniment au dehors. »

p. 80.

Jacques Lacan, *Entretien avec la revue Panorama*, Mars 1974

« Freud disait que la sexualité, pour l'animal parlant qu'on appelle l'homme, est sans remède et sans espoir. Un des devoirs de l'analyste est de trouver dans les paroles du patient le nœud entre l'angoisse et le sexe, ce grand inconnu. »

3.

Jacques-Alain Miller

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

A / Cours « L'orientation lacanienne » p. 116

B / Textes p. 154

A / Cours L'Orientation Lacanienne

Textes établis à partir de retranscriptions et non relus par l'auteur.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Clinique lacanienne 1981-1982

A

B

C

D

Cours du 9 décembre 1981

« Il faut dire que ça va loin, cet accord symbolique, puisque l'exemple qu'en donne Lacan, c'est le *Tu es ma femme*, ou le *Tu es mon maître*, par quoi le sujet peut s'assumer, si l'autre l'accepte pour tel, comme l'époux ou comme l'élève [...] Il faut voir que cette formule a eu une grande vogue. Elle a l'air d'impliquer que quelque chose comme la différence des sexes pourrait au fond se trouver pacifiée par le symbolique. C'est bien, après tout, l'objectif de la cérémonie du mariage, que celui de prescrire dans un discours un accord symbolique entre les sexes, une harmonie produite par le symbolique. Il est évident que l'accent porté sur cette formule du *Tu es ma femme* n'est pas du tout congruent avec ce que Lacan mettra ensuite au premier plan, à savoir l'absence de rapport sexuel dans le symbolique. Il n'y a aucun rapport sexuel qu'un *Tu es ma femme* puisse surmonter. Si vous relisez le premier enseignement de Lacan, vous voyez que sa tonalité laisse entendre que par le biais d'une parole de ce type, non seulement le sujet peut se réconcilier avec son désir, mais qu'il peut même se réconcilier avec l'autre sexe. Le *Tu es ma femme* est une sorte de formule symbolique du rapport sexuel. C'est tout à fait différent que de situer ça comme le bouche-trou de l'absence de rapport sexuel ».

Cours du 13 janvier 1982

« Qu'est-ce qui va amener Lacan à la formulation qu'il n'y a pas de rapport sexuel ? C'est précisément la fonction du reste de jouissance, dans la mesure où ce reste n'est pas sexué et qu'il y a un abîme qui le sépare de la jouissance de l'Autre sexe. À cet égard, le rapport sexuel serait le rapport qui s'établirait du *plus-de-jouir* à la jouissance sexuelle. C'est ça qui est la normalité du *plus-de-jouir* : elle ne peut s'établir qu'à partir de la relation avec la jouissance sexuelle. »

Cours du 27 janvier 1982

« Dans "La signification du phallus", il s'agit aussi bien de ça : l'inscription du sexuel dans le champ clos du désir se résume au phallus. Il n'y a, chez l'homme et chez la femme, rien de plus que le phallus qui s'inscrit dans le champ clos du désir. Au contraire de l'extraordinaire amplitude qu'elle peut avoir dans la réalité, la pauvreté essentielle de la relation entre l'homme et la femme apparaît dans l'expérience analytique avec ce

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

caractère de résumé qu'est le phallus. À cet égard, disons que la passion du signifiant est la soumission du sexuel à l'ordre du langage. »

« Julien Sorel a aussi, d'une certaine façon, un côté Bel-Ami. Seulement, avec Maupassant, on est un peu loin du romantisme [...] Il y a un déjeuner où un couple, une femme et Bel-Ami sont présents. Ce dernier vise évidemment la femme du mari. Vous avez alors ce passage : "Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés." Ce que Lacan isole, ce sont les huîtres d'Ostende, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées dans des coquilles. Ce qui l'intéresse, c'est la comparaison "semblables à de petites oreilles". Il fait de cette comparaison la clef de toute la relation de séduction. [...] il en fait exactement non pas une métaphore, mais une métonymie. Il y a la conque de l'huître enfermant, comme une petite perle, la petite oreille délicate qu'il s'agit de charmer [...] Il nous dit que l'usage de cette métonymie signale la jouissance propre de Bel-Ami, jouissance qui est de faire, de cette oreille de la femme, l'agalma précieuse à la recherche de quoi il est. Lacan voit dans cette métonymie le signe de la jouissance propre de Bel-Ami qui le rend susceptible d'être la cause du désir de la femme. C'est la jouissance de Bel-Ami, comme en témoigne la ravissante métonymie qu'il produit, qui va être susceptible d'être cause du désir pour la femme dont il s'agit ».

« Vous connaissez ce passage du *Séminaire XI*, repris dans les *Écrits* sous le titre de "Position de l'inconscient", où Lacan évoque et crée ce mot d'hommelette, qu'il présente comme cette substance gluante qui s'échapperait comme objet perdu lors de la bipartition des sexes. Ce texte de Casanova nous représente au fond une façon de bien s'entendre avec cette part perdue, c'est-à-dire de la récupérer. »

« Ça veut dire que pour pouvoir être soi, il faut d'abord investir le destinataire de sa parole d'une nouvelle réalité, et, en le transformant, en recevoir en retour son identité. C'est cela le *tu es ma femme*. J'investis l'Autre de cette qualité, par quoi, moi, en retour, je deviens son homme.

Ça a bien sûr d'emblée le mérite d'écarter la parole du registre de la description. Lacan a pris d'emblée comme repère ce qui est proprement l'acte de la parole. Avant que je t'appelle ma femme, tu peux être n'importe quoi. C'est un acte de parole. »

Cours du 03 mars 1982

« Dans ce texte [Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine], Lacan écrit : "La sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté pour se réaliser à l'envie du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus." Je ne commenterai pas toute la phrase mais je dirai qu'il y a ici une opposition très sensible entre le caractère localisé et potentiellement séparable de la jouissance masculine, et le caractère d'enveloppement et de contiguïté de la jouissance féminine. C'est ce que cette personne, en fait, relevait, à savoir que pour la femme cette jouissance de l'Autre est sa propre jouissance. C'est ce que l'on trouve aussi bien ici dans Lacan : l'homme sert de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui. À cet égard, la femme méconnaît plus volontiers que l'homme la jouissance de l'Autre comme symbolisée par la jouissance du corps de l'Autre. »

Cours du 24 mars 1982

« La psychanalyse a cela de remarquable qu'elle révèle et met en valeur que tout discours s'installe à la place où il n'y a pas de rapport sexuel. C'est au fond ce qui a occupé Lacan pendant toutes les années 70. C'est d'apercevoir que la sexualité fait trou dans le réel et que tout parlêtre – il fallait oser le dire – est toujours de traviole dans son rapport à la sexualité. »

« Lacan a donc osé poser, pour tout parlêtre, son rapport de traviole à la sexualité, et ce trou est alors évidemment ce qui rend problématique toute levée de voile, toute levée de semblant. Lacan a donné une définition de l'initiation : "Le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation". Si vous voulez une référence à cela, pensez au discours de Madame de Bauséant à Rastignac dans *Le Père Goriot*. Juste avant de partir, de quitter Paris et de le tromper, Madame de Bauséant le déniaise sur les mystères de Paris, sur

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

comment on progresse dans Paris, à quoi tient la société. C'est un passage superbe où c'est une femme elle-même qui dévoile les semblants de la société. Et comme ce sont des semblants, ce que ça comporte, c'est que derrière il n'y a rien. À cet égard, l'initiation est simplement l'envers de la satire.

« À ce moment-là, le sexuel suppose une annulation de la jouissance du corps propre, suppose une jouissance interdite. C'est la jouissance du garçon, et elle a des conséquences. Je veux dire que cette jouissance qui engendre la culpabilité est aussi bien la jouissance du symptôme [...] La question, c'est de savoir comment la jouissance, qui est primairement auto-érotique, peut-elle condescendre à s'ouvrir à la dimension de l'Autre. Une des réponses que donne Lacan – elle n'est ni unique ni définitive – c'est que c'est cela qu'on appelle l'amour sublimation. C'est ce qui permet à la jouissance comme foncièrement auto-érotique de s'ouvrir à la dimension de l'Autre du désir ».

« C'est ce que Lacan répète dans les années 70 : le signifiant découpe le corps de l'homme, et comment, sous un autre aspect, il est en même temps cause du désir. »

Cours du 14 avril 1982

« Du point de vue de la jouissance, le sujet a rapport avec l'objet a et non avec l'autre sexe. Ni la jouissance phallique ni la jouissance de l'objet a ne sont sexuelles chez Lacan. Ce qu'il appelle rapport sexuel comporte nécessairement référence à l'autre sexe. Or, les quatre discours sont construits essentiellement sur le rapport du sujet, de l'objet a et du signifiant, et non pas sur le rapport à l'autre sexe. »

« Comment est-ce que la jouissance de la pulsion peut-elle condescendre au désir de l'Autre ? Ça m'a beaucoup frappé qu'on ne comprenne pas du tout la phrase de Lacan selon laquelle la sublimation permet à la jouissance de condescendre au désir. C'est pourtant un point décisif. La jouissance comporte en elle-même quelque chose de fermée sur elle-même, et c'est seulement dans un second temps que l'Autre peut s'y inscrire. »

« L'amour courtois fait exister le rapport sexuel sur le mode même de s'y refuser. Ça consiste à identifier une femme à l'Autre, et donc à en faire La femme, ce qui suppose, comme le dit le poète, qu'on en reste séparé à jamais. C'est par là justement que la femme arrive à être *la Chose* comme lieu de la jouissance. Dans l'amour courtois, on arrive à rendre compatibles l'Autre et la jouissance. »

Cours du 21 avril 1982

« Le discours est antinomique au rapport sexuel. C'est comme ça que Lacan définit le discours. C'est non seulement ce qui fonde le lien social, mais ce qui ne le fonde qu'à se construire sur l'absence de rapport sexuel. Quand il y a rapport sexuel déterminé, on rentre en rapport avec l'Autre sans passer par le biais du discours. »

Cours du 28 avril 1982

« Comment un organisme devient-il un corps ? Qu'est-ce qui le transforme ? Quel est le supplément qui opère pour transformer un organisme en corps ? Quand Lacan expose son "Stade du miroir", il donne une réponse à cette question. Il nous dit ce qui transforme cet organisme, cet organisme qui, au départ, est tout à fait dans le désordre des organes et des fonctions. Ce qui caractérise la transformation, c'est une unification imaginaire à partir de l'image de l'autre, ou, si vous voulez, à partir de la propre image du sujet comme décalée par rapport à ce qu'il éprouve de son propre corps. Autrement dit, la différence entre l'organisme et le corps au niveau du stade du miroir, c'est que le corps est comme l'unité de l'organisme. »

« En effet, la castration suppose qu'un organe passe au signifiant. Cette castration est une castration de signifiant et non pas une castration d'organe. La castration n'est pas cet idéal de métamorphose physique qui a été parfois pratiqué dans le but de donner une jolie voix aux jeunes garçons. C'est une castration au niveau signifiant qui peut même concerner la partie de l'humanité qui ne dispose pas de cet organe dans la

réalité. Ça a pour effet de mettre, pour les deux sexes, cet organe hors, de mettre, en tout cas, la jouissance hors corps. »

« Il y a une division entre le corps et ses organes. C'est ce qui peut effectivement apparaître comme un corps sans organe, mais ce corps sans organes est précisément ce que nie Lacan. Le schizophrène ne fait pas le vide, il reste au contraire pris dans le problème de donner une fonction à ces organes-là – ce qui est au fond le problème de tout sujet schizé. Le sujet, en effet, n'a aucun savoir natif de ce qu'il doit faire comme corps, il faut qu'il apprenne ce qu'il doit faire de ses organes. Les discours servent à ça. Ils servent à enseigner au sujet le bon usage de ses organes. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Cours du 5 mai 1982

« La castration, c'est la séparation de la jouissance et du corps, et c'est cette séparation de la jouissance qui donne la valeur à l'émergence de la signification phallique. C'est cette castration qui en même temps permet au sujet d'être pars, c'est elle qui lui permet d'obtenir sa parure signifiante. On aperçoit là que cette séparation du sujet est en même temps la séparation de sa jouissance, c'est-à-dire ce qui fixe l'organe-libido, ce qui lui donne une place. La séparation est donc à lire comme la séparation de la jouissance et de l'Autre. »

Du symptôme au fantasme et retour 1982-1983

Cours du 10 novembre 1982

« Alors cette Diane, dans cette affaire, elle est là comme quelqu'un qui se dérobe. C'est d'abord ainsi qu'elle apparaît à Actéon, dérobée, au sens de nue. Elle a ôté sa robe. En même temps, ayant ôté sa robe, elle se dérobe au personnage qui nous représente d'une façon caricaturale le désir de l'Autre, l'Autre dont elle entend bien qu'il reste l'Autre, parce que, s'il y a vraiment une figure mythologique qui nous représente ce refus de l'Autre sexe, c'est bien Diane. On la représente toujours vivant au milieu de ses nymphes et n'ayant de rapports qu'avec ses animaux, soit pour les tuer, soit pour en jeter certains contre d'autres. Elle se refuse, elle est ça dans la mythologie, celle qui se refuse à l'homme, autrement dit, elle est par excellence la figure qui se dérobe au désir de l'Autre. »

« Maintenant on est porté à en faire une hystérique, de Diane, je dirais une hystérique à face de Lune, puisque c'est ça son emblème, sa planète. Et cette Diane là, qui vit avec ses nymphes, on voit en effet en quoi elle demande qu'on respecte les semblants, on voit en quoi Lacan conseille de ne pas aller regarder les dessous, car elle sait "faire payer l'insolent".

Quand elle est représentée nue, sa valeur phallique est évidente, mais c'est tout de même parce que la représentation déjà la voile au moment où elle est dénudée, parce qu'essentiellement le phallus comme femme a besoin du voile. »

« C'est que l'hystérique, quelque soit la façon, semble-t-il, dont elle s'amène, se présente chez l'analyste – évidemment c'est un trait de névrosé -, se présente comme quelqu'un qui n'a pas de place dans l'Autre, qu'elle est pur sujet barré. Ça veut dire qu'elle vient, ce sujet vient – puisque, aussi bien le névrosé – en se plaignant, sur un mode chaque fois particulier, d'un défaut de signifiant qui l'accrocherait dans l'Autre [...] Diane est dans les bois – à cet égard, ce n'est pas une citadine, Diane – et elle peut être dans les bois même au milieu de la ville : elle transporte ses bois avec elle, si vous voulez [...] Alors ce n'est pas contradictoire de dire que là, ce sujet se présente éminemment, justement délogé, n'ayant pas de place. Ce qui lui donnerait

sa place, si vous voulez, ça serait de s'avancer comme ça, c'est-à-dire soumis à un signifiant qui l'accroche dans l'Autre ».

Cours du 17 novembre 1982

« Subir l'accouplement avec Dieu en tant que seule femme au monde, c'est indiscutablement un fantasme. Ce fantasme schrébérien est caractérisé par l'absence de médiation, c'est-à-dire que ce n'est que par un mouvement asymptotique que cette créature féminine unique et la divinité se trouveront être conjointes. La médiation fait défaut. Il n'y a pas d'autre médiation que la droite infinie. Cette absence de médiation est due à l'absence d'un Autre qui pacifierait le rapport. Cette absence de médiation, le fantasme comme tel en témoigne, dans la mesure où tout fantasme témoigne de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. C'est à cette place du non-rapport qu'il émerge.

Nous en avons le schéma même par Lacan avec la structure du sujet au terme du procès psychotique. Ce schéma, nous pouvons le considérer comme le schéma du fantasme qui vient à la place du non-rapport sexuel. »

Cours du 24 novembre 1982

« Comment Lacan nous présente-t-il là la pantomime hystérique ? Il nous la présente sous des aspects de comportement, il nous la présente essentiellement dans ses rapports à l'Autre femme – ce qui, justement, a échappé à Freud dans ce texte où il réduisait la chose à la bisexualité. Il avait bien noté que l'hystérique, dans cette attaque, est susceptible de s'identifier à l'homme et qu'elle peut être à la place de l'homme, mais ce qu'il aurait pu attraper dans cet exemple, qui mérite vraiment d'être un paradigme de l'attaque hystérique, c'est que la femme dont il s'agit dans cette posture, c'est précisément l'autre femme, offerte à l'homme [...] Ça se voit dans un fantasme féminin [...] un fantasme beaucoup plus complexe que celui que l'on prête à l'homme et qui est celui de rêver d'un autre partenaire au moment même où il possède sa partenaire. Ça, on peut dire que c'est relativement répandu et qu'on s'y attend, que c'est même populaire ».

« Il ne faut pas croire que dans l'autre sexe, quand il s'agit de l'hystérie, le répondant serait qu'une femme, de la même façon, fantasmerait un autre partenaire. Ce qui est proprement hystérique, là, c'est de fantasmer, non pas d'être possédée par un autre homme, mais d'être une autre femme que saisit cet homme-là, et de s'offrir comme autre, d'offrir son corps comme corps de l'autre femme à un homme. Ça peut être pour des sujets un fantasme nécessaire à obtenir l'orgasme. »

Cours du 15 décembre 1982

« La séparation du sujet et du désir, elle se modalise chez l'hystérique. Ça se modalise avec la question de savoir ce que l'homme veut. C'est comme cela qu'elle formule et modalise sa division d'avec son désir. L'obsessionnel, lui, la modalise autrement. Il la modalise par un ne rien désirer, c'est-à-dire ce qui serait la paix du désir. Quant au pervers, il s'imagine qu'il n'y a pas de refoulement. »

Cours du 12 janvier 1983

« Ce qui pût par excellence du signifiant, c'est le phallus. C'est ce qu'on appelle la castration. C'est l'essentielle passion du signifiant. Il faut vraiment être abruti pour croire que ce que Lacan disait, reprenant Freud, des hommes et des femmes, était foncièrement à l'avantage de l'homme. Le phallus est bien sûr, comme le dit Freud, le point où les deux sexes se repèrent, où ils repèrent ce qui pour eux pût du signifiant, mais moyennant quoi c'est chez l'homme qu'est prélevé ce semblant, c'est sur le corps de l'homme, et ça lui fait plutôt des difficultés, alors qu'une femme, avec le vide de das Ding, a des rapports beaucoup plus faciles. »

Cours du 26 janvier 1983

« Il y a une autre différence. L'hystérique a volontiers rapport à l'Un comme l'unique, et spécialement à l'Un-homme. Lacan l'appelait d'ailleurs l'au moins un – l'homme moins un qui est pour elle comme un os à

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

ronger. Mais l'obsessionnel – Lacan l'a depuis longtemps noté –, il a rapport au multiple. Il cède volontiers l'unique, dans la mesure même où il l'a déprécié, et évidemment, ça lui revient dessus. »

Cours 2 février 1983

« Ce quelque chose qui manque dans le lieu de l'Autre, ça se concrétise aussi dans le sentiment de la présence de l'analyste – en tant que Freud signale que ce sentiment de la présence est ce que cache l'interruption des associations. En fait, je dirai que la forme princeps sous laquelle ce quelque chose qui manque dans l'Autre se concrétise dans l'expérience analytique, c'est l'opacité du désir, c'est lorsqu'il devient sensible pour le sujet que le désir reste illisible, indéchiffrable. »

Cours 2 mars 1983

« Quand on me dit *la bourse ou la vie*, on me donne le choix entre ces deux ensembles [...] On peut dire que ces deux termes sont symétriques mais c'est illusoire [...] Dans le langage, on vous dit la bourse ou la vie comme si les deux termes étaient symétriques, mais, en fait, vous n'avez pas le choix. Vous n'aurez la vie qu'en tant qu'elle sera écornée. Ça veut dire qu'en tous les cas, sur les deux, vous pouvez en avoir un mais pas les deux. Ce pas les deux est une proposition essentielle à la logique du signifiant, dans la mesure où S_2 peut représenter l'ensemble de tous les signifiants moins un. Ça veut dire qu'en tous les cas vous n'aurez pas le tout. Cette petite affaire comporte qu'en tous les cas il y a une part qui disparaît, toujours la même. Ça vous donne l'idée qu'à rentrer dans le discours, une perte est inscrite d'emblée. »

« Le désir est certainement antinomique par rapport à la jouissance, puisque, pour s'établir, il suppose déjà une solution de continuité de la jouissance, une solution qui est une rupture de la jouissance. C'est dans ce sens que la castration n'est pas le contraire du désir. Ce signifiant phallique, sa solution pour émerger, c'est précisément une solution de continuité. C'est là le point de départ de Lacan sur la sexualité féminine. »

Cours du 20 avril 1983

« Le symptôme est le symptôme de l'Autre. Si nous situons là le symptôme, le névrosé le méconnaît. Le névrosé méconnaît de façon générale sa dépendance à l'endroit de l'Autre. C'est ce qui fait que le moi fort, le moi autonome, est un fantasme de névrosé. »

Cours du 27 avril 1983

« En définitive, pour le commun des mortels, il y a une forclusion du signifiant de La femme. C'est ce que veut dire le "La femme n'existe pas" de Lacan. Ça veut dire que le seul signifiant que nous ayons, c'est le phallus. La seule fonction par rapport à quoi les sujets s'inscrivent, de façons diverses, c'est le phallus. »

« L'opération de la métaphore paternelle a pour effet de donner son signifiant à la jouissance. »

Cours du 4 mai 1983

« C'est la remarque de Freud sur ce fait que les deux sexes se réfèrent au même signifiant, signifiant emprunté au corps de l'homme et qui est le phallus. C'est ce que nous pouvons vérifier : dans la psychose, la rentrée en jeu de ce signifiant *verworfen* est corrélative d'un signifiant qui dans la règle n'est pas dans cette position, et qui est le Nom-du-Père. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Des réponses du réel

1983-1984

Cours du 30 novembre 1983

« Le réel qui ment, et qui pour mentir doit donner lieu et place à la vérité, je vais vous dire où et comment Lacan le dit. C'est dans Télévision : "le réel qui, de ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion ou de psychose." Pourquoi est-ce que réel ne peut que mentir au partenaire ? [...] Le réel en tant qu'objet a ne peut que mentir au partenaire, parce qu'il comporte précisément qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Le réel en tant qu'objet a, c'est petit a comme asexué. Dès lors, dans la relation au partenaire, on n'a jamais qu'un habillage, qui se traduit au plus juste par un je ne t'aime pas mais j'aime en toi plus toi. C'est dans la relation même du partenaire au partenaire qu'est le mensonge ».

« [Le réel] ne peut que mentir au partenaire, sauf dans le transfert, puisque le partenaire dans le transfert répond de la place même de l'objet a, et que c'est en quoi il y a chance d'une réponse qui soit juste, à la différence de ce qui se fait dans les autres formes de l'amour, où l'on ne répond pas à la place où il faudrait, où un partenaire répond à côté ».

« Le symptôme fait vérité. [...] C'est pourquoi la question de la vérité dans le réel est nécessairement introduite par l'idée que le sujet est réponse du réel, puisque le sujet est une discontinuité dans le réel. C'est là précisément que ça se différencie du savoir dans le réel ».

Cours du 11 janvier 1984

« Dire une éthique de célibataire, c'est dire quoi ? C'est l'éthique de celui qui ne veut rien savoir du rapport sexuel. »

Cours du 1^{er} février 1984

« L'Autre est le soutien indispensable du fantasme – mais en tant que quoi ? En tant que c'est le partenaire avec lequel la mise est jouée, ce qui fait que je parlerais volontiers ici de la partie fantasmatique. Je ne vois pas pourquoi, en effet, dans cette optique, je ne ferais pas du fantasme même une partie qui se joue. Je pourrais même classer les fantasmes selon le type de partie qui est jouée avec la mise de jouissance. »

Extimité

1985-1986

Cours du 13 novembre 1985

« Mais si "L'éthique" est le moment de franchissement, "Le transfert" est celui du virage. C'est un virage où on se demande comment ça peut se passer. Je vous rappelle que j'ai déjà souligné la parenté, à un certain niveau, entre amour et jouissance. Je l'ai signalée spécialement au niveau de la séparation. »

« Il a ce qu'on pourrait qualifier comme une fonction leurrante de l'extime. Je la qualifie d'autant mieux ainsi que vous en verrez la résonance un petit peu plus tard, dans un usage que Lacan en fait et qui est à relever.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Ça conduit à considérer que tout ce qui s'efforce de recouvrir la béance de l'extime est une malhonnêteté foncière.

Nous avons aussi la couverture amoureuse de l'extime, quand elle prend par exemple le visage inhumain de La femme dans L'amour courtois auquel Lacan a consacré quelques séminaires, lorsqu'il voulait précisément parler de l'éthique de la psychanalyse. Ça a conduit – je l'ai déjà dénoncé – à s'imaginer qu'il offrait la sublimation comme issue majeure de la cure analytique. »

« Il faut donc la demande, et la demande présuppose déjà l'ordre symbolique.

C'est là d'abord que se trouve instituée la dimension de l'amour, dès lors que l'objet, à venir de l'Autre, devient don de l'Autre et signe de son amour. À cet égard, dans sa valeur, dans sa valeur propre, il est désubstantialisé, il devient exactement un rien – un rien qui suffit s'il est bien le signe de l'amour, c'est-à-dire s'il est signe de ce que l'Autre donne, non pas donne ce qui est du registre de son savoir, mais ce qui est du registre de ce qu'il n'a pas.

[...] Le désir comme manque-à-être, c'est encore l'index qui désigne le trou. Même quand ce désir prend la forme médiocre de la perversion fétichiste, c'est encore d'un morceau d'être qu'il s'agit. C'est comme cela que Lacan en formule le terme : "au-delà de toutes les sublimations de l'amour". Au-delà ou au-dessous de toutes les sublimations de l'amour, il y a un fétiche.

[...] Aussi loin que l'on aille dans la demande, il y a quelque chose qui ne peut pas être demandé, et ceci pour la seule raison que l'Autre ne l'a pas. Il ne l'a pas et pourtant il le détient. C'est en quoi cette structure d'extimité, il nous faut la construire. Elle est au cœur des paradoxes du désir et de l'amour ».

Cours du 4 décembre 1985

« C'est un point qui concerne ce qu'on a, ce qu'on n'a pas, et précisément ce qu'on ne sait pas qu'on a. C'est au carrefour de la question de la jouissance et de l'amour. Il ne suffit pas de dire que l'Autre n'est pas un sujet, il ne suffit pas de dire que l'Autre est un lieu, il s'agit de savoir, de situer ce qui est l'objet en l'Autre. D'ailleurs, déjà dans ce en l'Autre, l'avoir est en question, et par un biais qui en procède, l'être aussi bien. »

« Il y a là un carrefour, un carrefour que j'ai annoncé comme étant celui de l'amour et de la jouissance. En effet, c'est le même paradoxe que véhicule la définition de l'amour à savoir : "donner ce qu'on n'a pas". Dans cette définition même, le paradoxe de l'inclusion est présent. Pour qu'on puisse le donner, il faut bien l'avoir sur un certain mode qui est celui de ne l'avoir pas. Ce qui met l'amour et la jouissance du même côté par rapport au désir, c'est que ce qui est en question dans les deux cas, c'est un absolu particulier, à savoir ça et pas un autre, un ça qui n'est pas n'importe quoi. Par rapport à cela, le désir comporte une fonction d'annulation. Le mouvement, la dynamique propre du désir vont plutôt vers l'équivalence, plutôt dans le sens du manque-à-être. Mais pas l'amour et la jouissance. »

« De "L'éthique" au "Transfert", ça pourrait se résumer ainsi : de la jouissance à l'amour, ou comment de cette défense devant la jouissance, on passe à cet appétit de l'amour, alors que dans la jouissance comme dans l'amour, c'est bien l'absolu particulier de ce qui reste de la Chose dans l'Autre qui est visé. »

« Et, s'agissant de l'amour, où la question est de donner ce qu'on n'a pas, il est bien naturel qu'on y introduise la considération du riche. Vous pouvez déjà prévoir que le riche comme tel a des difficultés avec l'amour. Comment donner ce qu'on n'a pas quand on a tout ? Il s'agit là du vrai riche." »

Cours du 11 décembre 1985

« Si on peut donner ce qu'on n'a pas, ça demande un statut singulier de l'inclusion. Pour le donner, il faut bien avoir de quelque façon ce qu'on n'a pas. C'est bien ça le point de départ de Lacan sur le transfert : l'analyste n'a rien d'autre à donner que ce qu'il n'a pas. Et c'est bien pour ça que ce qu'on attend de lui c'est son amour : "Le psychanalyste n'a rien autre à donner, mais, même ce rien, il ne le donne pas. Cela vaut mieux, et c'est pourquoi ce rien, on le lui paye, et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher." »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Ce qui va, chez Lacan, rénover le statut de l'amour de transfert c'est qu'avant d'y venir, il a mis en place, de façon pathétique, la fonction de das Ding, c'est-à-dire une place de la jouissance située comme vacuole. Qu'est-ce qu'il y a entre cette *Direction de la cure* et *Le transfert*, sinon que la question de la jouissance comme vacuolaire a émergé ? Lacan commence à penser comment quelque chose, quelque chose qui n'a pas été symbolisé, conserve ses effets jusqu'au sein du symbolique. Dessiner la vacuole, c'est dessiner cette place. Au centre du système des signifiants, il y a cette place de la vacuole. Ce n'est pas, il faut le dire, une démonstration, mais c'est déjà une écriture sommaire de ce qui devra être élaboré par mathèmes, à savoir l'inclusion de ce qui a été laissé dehors. »

« Ce qui met de l'ordre dans cette affaire, c'est ce que Lacan, emprunte au premier discours du Banquet, celui de Phèdre, à savoir la distinction de l'erastes et de l'éroménos, l'amant et l'aimé. Il est remarquable que la première définition que Lacan donne de l'amour soit une définition à partir du signifiant, à savoir que l'amour est une métaphore, c'est-à-dire une substitution : à la place de l'éroménos se substitue la fonction de l'erastes. »

« Reste, articulé à cette aporie, ce que j'avais naguère articulé de la question hystérique, la question comme définissant le statut hystérique du sujet. Je ne vais pas faire de longs développements à ce propos. Je réduis la chose à faire valoir que l'on peut défendre que c'est ce qui structure la situation analytique. C'est ce que Lacan fait alors, mais il ne le fait qu'à la condition que l'analyste soit situé comme l'ayant et comme refusant pourtant d'être aimable. Refus, en ce qui le concerne, de la métaphore de l'amour. Il refuse de s'admettre comme l'aimé.

Qu'est-ce qui fait qu'il s'y refuse ? C'est qu'il doit savoir pourquoi se produit, à titre d'anamorphose du savoir, le mirage de l'amour à son propos ».

« On ne trouve rien chez Socrate, pourtant savant en matière d'érotisme, qui soit de l'ordre de ce rayonnement d'amour que le christianisme a mis au centre de son discours. On ne trouve pas non plus, dans la psychanalyse, quelque chose qui soit de l'ordre de ce rayonnement de l'amour. Bien que nous n'ayons que ce mot de transfert à la bouche pour qualifier l'opération analytique, nous ne couvrons pas du tout le prochain de cet aimer comme soi-même ».

Cours du 18 décembre 1985

« C'est fou ce qu'on apprend par la psychanalyse ! Dans un de ces cas, sur lequel je ne m'étendrai pas, on avait des vignettes de la vie ouvrière en Espagne. On n'a pas souvent ça en France, il faut le dire. C'était là, en effet un sujet dont la profession était d'être ouvrier dans une usine de cosmétiques. Cet ouvrier se trouvait être le seul homme dans cette usine de femmes et ce n'était pas sans lui poser quelques problèmes. Ça mettait en évidence son destin de sujet hystérique mâle. C'était sensible, d'une façon presque paradigmatique, dans le fait que l'analyste avait reçu un coup de téléphone d'une femme qui avait pris rendez-vous pour ce sujet. À sa grande surprise, l'analyste avait vu arriver un couple. Et la femme, tournant la tête vers l'homme qui l'accompagnait, dit : "C'est lui !" »

Dès cette première présentation, tout le problème est là comme en concentré. Il était sensible pour lui s'il convenait ou non qu'il parle par la bouche des femmes. »

« Je voudrais maintenant souligner davantage l'autre cas qui est celui d'une hystérique féminine développée, qui relève tout à fait du destape après-franquiste, et qui prend le nom, dans l'espagnol d'aujourd'hui, d'une chica a gogo.[...]

Par exemple à partir de tel rêve où elle voit une femme embrasser un homme mais en la regardant à elle. C'est bien une ternarité qui est mise là en fonction, et il ne faut pas beaucoup d'expérience pour rapporter ça à ce que furent ses rapports à son père qui la réveillait le matin – et c'est encore là toute l'Espagne – au cri de Arriba soldado, et qui aussi l'a battue avec son ceinturon. C'est un souvenir chéri par elle. Elle en a conservé le souvenir d'une jouissance extrême. Elle en a conclu ensuite qu'elle avait été la préférée de son père, la seule qui comptait. Elle pensait que son père fut toujours secrètement fier et orgueilleux de sa "désinvolture comme femme". C est là la phrase même du sujet.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Il n'y a pas là d'élucubrations à saisir que de la même façon qu'il faut étendre ce couple féminin à un troisième terme qui est l'homme, il faut l'étendre à un quatrième. On le saisit dans ce cas qui a une certaine fraîcheur. Ce quatrième terme est un terme de valeur. Ce terme de valeur est formulé de façon limpide par la patiente elle-même, par l'effet que ça lui fait. C'est le *sexo puro*, qui vient aussi dans la bouche de son man pour qualifier cette Autre femme qu'est la nonne, cette nonne qui est comme ce sexe dont elle a toujours posé que sa sœur en était dépourvue ».

« La demande, au contraire, la demande comme signifiante, elle a un effet universalisant et, aussi bien, annulant. C'est la définition lacanienne : la demande comme telle annule les particularités. Ce n'est plus précisément de ceci ou de cela qu'il s'agit dans la demande. Il s'agit de l'obtenir, de l'obtenir comme venant de l'Autre. Par là même, vous avez cette conversion célèbre, analysée par Lacan, de l'objet particulier en preuve d'amour. Ça permet de parler, par rapport à un besoin toujours conditionné dans le particulier, de l'inconditionné de la demande d'amour. À cet égard, la demande d'amour est l'horizon de toute demande. L'horizon de toute demande, même si elle s'appuie sur le besoin, ce n'est pas que l'Autre donne ce qu'il a, mais qu'il donne ce qu'il n'a pas. La demande vise l'Autre comme privé de ce qu'il donne. C'est même ce qui fait la définition de l'Autre de l'amour. L'Autre de l'amour, c'est toujours l'Autre en tant que privé de ce qu'il donne. »

« C'est conforme au statut de la proie, de la proie qu'on chasse, à savoir que le sujet se refuse. C'est même par excellence en se refusant qu'il acquiert ce statut de proie. Il se refuse de façon à être sollicité. Mais il faut aussi bien que l'Autre demande pour pouvoir refuser. C'est en quoi Lacan peut formuler que les demandes dans l'analyse ne sont que transfert, c'est-à-dire rapport d'amour à l'Autre. Quand il est question du refus opposé à la demande, c'est dans la mesure exacte où la demande n'est que transfert à partir du moment où elle entre dans l'analyse, et aussi bien à partir du moment où toute demande a pour horizon développé la demande d'amour ».

« À cet égard, on peut dire que la demande, en tant qu'elle n'est que transfert et qu'elle n'est développée que comme demande d'amour, est ce qui supplémente un rapport biaisé à la cause du désir. Ce qui installe la cause du désir à la place de la preuve d'amour, c'est ce que qualifie la fin de l'analyse. A contrario, on peut qualifier la névrose comme ce qui met la preuve d'amour à la place de la cause du désir. La preuve d'amour à la place de la cause du désir, c'est bien ce qui introduit le névrosé à la vérification, à la vérification de la preuve d'amour. Ça peut même, à l'occasion, lui faire exiger de l'Autre la démonstration de jouissance, une jouissance vraiment démonstrative ».

« Quand Lacan, dans le même texte, formule à la fois que la jouissance est interdite à qui parle comme tel et qu'elle ne peut être dite qu'entre les lignes, que fait-il d'autre, joignant ces deux phrases, que de désigner la structure d'extimité de la jouissance. La jouissance est interdite à qui parle comme tel, mais, en tant que *plus-de-jouir*, elle est dite entre les lignes.

C'est pour cela qu'il y a mal façon quand c'est la demande qui vient à causer le désir, quand elle devient elle-même la condition absolue. De la même façon que la demande d'amour est à l'horizon de la demande, ce qui est là à l'horizon, c'est une position, un statut où la demande, voire l'amour, ne serait pas la condition absolue du désir ».

Cours du 8 janvier 1986

« Je pourrais, pour finir, introduire un couple de concepts du Moyen Âge, à savoir la quiddité et la quoddité. La quiddité, c'est ce qui est l'ensemble des propriétés essentielles de l'objet, c'est-à-dire son essence. La quoddité, c'est ce qui reste de l'objet quand on en a soustrait sa quiddité, c'est-à-dire qu'il y a, et c'est tout. L'ensemble de ce dont peut être qualifié l'objet est du registre de la quiddité. C'est ce qu'on peut en dire, c'est ce qui du dire peut se poser sur l'objet. Mais il y a autre chose qui s'isole et qui n'est précisément rien de plus qu'un il y a, qu'un il y a là, sans qu'on puisse dire ce que c'est. On peut dire simplement que c'est. C'est précisément cela, ce quod : que c'est, et non pas ce que c'est. Il vous est déjà certainement apparu que l'objet a est cette présence sans quiddité. L'objet a, c'est le quod. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Pourtant, ce n'est pas là notre éthique. On le voit bien s'agissant justement de la question de l'amour. En définitive, cette morale, c'est une morale de l'amour, d'un pur amour. Elle rappelle, bien sûr, le sans-raison de l'amour, et même l'anti-raison de l'amour – amour qui n'émerge que par une sorte d'inspiration. L'amour : enfant de Bohème. On dit ça pour évoquer quoi ? Pour évoquer la contingence, contingence que Lacan traduit en langue logique par la contingence de l'amour.

Certes, l'amour, quand on le saisit ainsi, ça implique que ça ne progresse pas, que ça ne naît pas petit à petit. C'est cela l'accent qu'implique ce quod : on n'est pas dans l'ordre du petit à petit mais dans celui du tout à coup, de la surprise qui est la modalité temporelle de la discontinuité. Surprise instantanée. »

« Évidemment, nous, nous ne pouvons pas dire de l'amour qu'il commence par lui-même. Nous, c'est à propos de l'analyste que nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'apprentissage, de progression et de petit à petit. De l'analyste, il y en a tout d'un coup. »

« Sans doute l'amour ne s'adresse-t-il qu'aux semblants, mais le savoir y est bien en question. Le savoir est en question dans l'amour. Je dis qu'il y est en question parce que l'expérience prouve que l'amour peut à l'occasion être fondé – ce n'est pas impossible – sur une dé-supposition du savoir chez le partenaire. Il se pourrait bien que l'amour exige un partenaire bête. Ça pourrait être une des conditions de l'amour. »

Cours du 29 janvier 1986

« Il y a une solution chrétienne à la question de prouver l'existence de l'Autre. La solution chrétienne – elle est précaire – c'est la solution de l'amour : aimer l'Autre. Aimer l'Autre pour qu'il existe. Lacan en distingue la solution psychanalytique. La solution psychanalytique, ce n'est pas l'amour. Elle ne prouve l'Autre qu'en son point d'extimité. La solution analytique, c'est la jouissance. C'est au point que cette solution analytique puisse paraître empreinte de cynisme. Ça pose, en tout cas, la question de ré-articuler ensuite l'amour et la jouissance. »

« Le sacrifice reste bien sûr éminemment présent dans le christianisme, mais il est lié à l'amour. Dans la tradition, les penseurs juifs ont mal pris – et à tort – la distinction faite par saint Augustin de la nouvelle religion comme étant celle de l'amor, et de l'ancienne comme étant celle de timor, la crainte, la peur. Il n'est pas sûr que timor n'apparaisse pas plus toucher au réel que amor. C'est très singulier, puisque finalement Freud ne tarit pas d'éloges concernant le christianisme. On trouve chez lui des indices qui indiquent par quelle voie cette religion d'amour pourrait paraître surclasser ancienne. Il y a une veine comme ça dans le judaïsme, une veine qui avait par exemple conduit Bergson à la conversion. S'il s'est gardé de se faire baptiser, c'est parce que c'était vers les années 39. En conservant son appartenance, il voulait affirmer sa solidarité avec les victimes. Mais enfin, son chemin propre l'avait conduit à la conversion. »

Cours du 5 février 1986

« De cette clinique, on peut déduire beaucoup de choses. On peut s'apercevoir que c'est une clinique différentielle de la sexualité. En effet, le refoulement du désir est moindre chez la femme et il est plus important du côté homme. C'est ce qu'on peut déduire de cette clinique. On peut aussi en déduire une dialectique de la demande et du désir qui met en place le contraste de la demande d'amour et du désir, posant par là que du côté femme, amour et désir convergent vers le même partenaire, alors que du côté homme, de façon typique, amour et désir divergent. Cela étant évidemment posé avec tous les aménagements possibles.

Ce qui est au cœur de cette dialectique, c'est une fonction du négatif. C'est à partir de ce symbole de (-j) que l'on rencontre à la fois et de l'amour et du désir. On rencontre de l'amour en tant que c'est donner ce qu'on n'a pas. Vous connaissez cette définition. C'est d'emblée faire du partenaire amoureux le contenant de (-j). À cet égard, le partenaire de l'amour est statutairement châtré. Lacan le fait découvrir même dans l'amour pour un homme, où il faut déceler ce qui dans cet amour s'adresse à lui, à lui qui a l'organe, au point précisément où il en est dépourvu, privé. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 26 février 1986

« C'est comme cela que Lacan introduit le besoin, voire l'organique. Quand il distingue frustration de jouissance et frustration d'amour, il n'est pas très loin de donner à la jouissance cette valeur-là. C'est une distinction dont on pourrait dire qu'elle est corrélative de celle de la demande et de la demandé d'amour. La première est demande de jouissance, demande d'avoir la chose en main. La seconde est prise dans un circuit long qui suppose le don. On n'y vise pas l'usage en tant que tel, mais le fait que cet objet nous ait été donné et remis. Donc, au fond, la différence entre frustration de jouissance et frustration d'amour, c'est une différence qui répond à celle de la demande concernant le besoin ou la jouissance d'usage et la demande d'amour. »

« Ce qui pour certains est impensable, c'est la structure d'extimité qui inscrit, au cœur même de l'espace de l'Autre, ce point extime auquel la perversion est spécialement appareillée. C'est dire quoi ? C'est dire qu'au cœur de l'Autre, ce qui prévaut n'est pas l'amour. L'amour n'est pas le cœur de ce qui est l'Autre. Dans la direction de la cure, Lacan résume la position de la lignée abrahamienne et kleinienne par deux équations. Il y en a une qui est la capacité de transfert, c'est-à-dire la capacité d'aimer, et qui mesure l'accès au réel. C'est une équation qui domine le courant abrahamien et kleinien. »

« On sait qu'une des difficultés pour Lacan, c'est de différencier la position perverse et le discours analytique. Est-ce que l'on considère que c'est l'amour qui mesure l'accès au réel ou est-ce que l'on considère que l'amour s'adresse au semblant ? »

Cours du 23 avril 1986

« Pour finir, je me contenterai de marquer ce qui témoigne de l'articulation du savoir et de la jouissance. Ce qui en témoigne au mieux – et on peut en faire l'hommage à Simone de Beauvoir – c'est la peine qu'ont pris les hommes, pendant des siècles, pour empêcher les femmes de savoir, pour leur prescrire les formes dans lesquelles elles avaient à savoir. [...]

Seulement, il faut s'apercevoir que cette interdiction était à deux faces, c'est-à-dire qu'elle révélait que les hommes étaient en même temps vraiment persuadés que les femmes savaient quelque chose que les hommes ne savaient pas. Les hommes étaient persuadés que les femmes avaient, elles, un savoir qui était interdit aux hommes. Ils prenaient au fond une revanche en leur interdisant le savoir que péniblement ils élucubraient. Ce savoir attribué aux femmes par les hommes, c'était un savoir sur quoi ? Ils pensaient qu'elles avaient naturellement accès à un certain savoir de l'amour, à un certain savoir de la jouissance, et dans la mesure justement où, cette jouissance, ils pensaient qu'elles en ont davantage ».

Cours du 11 juin 1986

« Le self, c'est un avatar de l'ego, mais la transposition théorique est faite alors en termes d'amour. Peut-être que cette transposition en termes d'amour est susceptible de faire davantage sa place à l'hystérie.

Le sujet, à partir de quoi nous introduisons l'Autre comme la Chose, il n'est ni ego ni self. Le sujet, c'est une transposition en termes de quoi ? [...] Dès lors qu'on définit ce sujet en termes de reconnaissance, on peut dire qu'il n'aspire pas essentiellement à la maîtrise ou à l'amour. Il aspire à la reconnaissance, c'est-à-dire à un Tu es... Les points de suspension indiquent que cette formule est à compléter. Elle est à compléter d'une fonction ».

« À cet égard, on comprend pourquoi ce sujet n'est foncièrement rien d'autre que supposé. Il est supposé dans la mesure où l'analyse n'a de sens que parce qu'on ne sait pas ce qu'il est. C'est le sujet supposé non savoir. Mais c'est aussi bien le sujet supposé savoir, dans la mesure où c'est ainsi que nous traduisons ce que Freud a introduit comme le refoulement. Au départ, le sujet ne sait pas, mais on suppose qu'il sait déjà pourtant quelque part. C'est pourquoi nous utilisons cette expression du sujet supposé savoir qui inclut savoir et non-savoir. L'expression de sujet supposé savoir inclut ces deux valeurs opposées. Elle a le mérite de montrer d'emblée que lorsqu'on parle du sujet, et même si on l'enrobe sous les aspects de la reconnaissance, c'est en termes de savoir que l'on traite l'expérience analytique. C'est en termes de savoir et pas en termes de maîtrise et d'amour. »

Le banquet des analystes

1989-1990

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 20 décembre 1989

« Jacques Lacan avait l'avantage, entre autres, de n'être pas le gendre de Freud. Anna Freud, dont la rumeur veut qu'elle ait été la jeune homosexuelle du cas immortel de son père – je ne l'atteste pas, je dis que c'est une rumeur – Anna Freud donc, est restée la fille de ce père et la femme d'aucun homme. Anna Freud est née en 1895 et Jacques Lacan en 1901. Il n'y aurait vraiment eu rien d'impossible à leur union. Pourtant, Jacques Lacan n'a jamais rencontré Freud. »

« Demandons-nous une seconde ce qu'est la réalité de l'inconscient si c'est le transfert qui est la mise en acte de cette réalité. Le transfert, c'est de l'amour, et le thème constant de ce Séminaire est justement que l'amour est une tromperie. Comment Lacan commença-t-il à aborder le sujet du transfert, sinon par une analyse du je mens. Contrairement à ce que veulent faire croire les amis de l'inconscient – comme si l'inconscient pouvait avoir des amis – l'inconscient est menteur. »

Cours du 8 novembre 1989

« Eh bien, pourquoi ne pas le dire : la relation analytique est un banquet. C'est même pour cette raison que l'analyste a pu prêter, pour certains dans l'histoire de la psychanalyse, à se confondre avec une nourrice donnant le sein, recelant le bon objet, le bon objet qu'il faut au banquet analytique. Ceci au point même de confondre l'analyse et la communion où l'analyste se donne en pâture. Lacan le signale expressément page 639 des Écrits : "l'analyste s'offre en hostie imaginaire" ».

« Un banquet, comme une cité, ne doit pas être sans chef et sans lois. C'est, il faut bien le dire, la définition même du discours selon Lacan. Ni anarcon ni anomon veut dire qu'un discours comporte le maître et ce qui fait loi, c'est-à-dire la structure. C'est ce qui est en question dans les banquets : le lien social. C'est pourquoi *Le Banquet* de Platon est le banquet des banquets, puisqu'il porte sur l'amour, principe du lien social. »

Cours du 22 novembre 1989.

« J'ai donc évoqué, la dernière fois, le rapport du savoir et de la jouissance à travers Spinoza. J'ai rappelé que c'est sous le nom d'amor intellectualis Dei, l'amour intellectuel de Dieu, que Spinoza, dans la dernière partie du dernier Livre de son *Éthique*, célèbre les noces du savoir et d'une jouissance qu'il appelle beatitudo, la béatitude – ce savoir étant chez lui saisi par ce qu'il appelle le troisième genre de connaissance. »

« Je ne sais pas si vous lisez comme moi la vie des royautes – je ne fais pas ça tous les jours –, la vie des royautes qui nous restent, mais on voit bien que c'est à partir du moment où ils n'ont plus aucun pouvoir qu'ils se cultivent. Le maître cultivé, ça a toujours donné des désastres dans l'histoire. On a toujours évoqué l'histoire d'amour entre Voltaire et Frédéric. Mais Voltaire savait qu'au cœur il y avait le sabre, et que le sabre ne sait pas lire, même s'il sait écrire sur la peau. Il y a aussi l'histoire tellement drôle de Diderot et de Catherine de Russie qui faisait la petite élève. Mais à un moment donné, foncièrement, il faut choisir entre la maîtrise et la culture, avec le malaise qui s'ensuit. Autrement dit, la belle idée du despotisme éclairé n'a jamais pu cacher que les Lumières étaient la gangrène dans le discours du maître. »

Cours du 6 décembre 1989.

« La princesse ne rêvait pas, mais si elle avait rêvé, elle aurait fait des cauchemars. L'histoire ne le dit pas. Tout ce que l'histoire dit, c'est que le roi l'épouse. Il l'épouse parce qu'il vérifie, à l'épreuve du petit pois, que c'est bien une vraie princesse. Il a une méthode pour reconnaître les princesses, les vraies, et c'est le test du petit pois. Il arrive à reconnaître les princesses, alors que nous n'arrivons pas à reconnaître les analystes. Je

souhaite d'ailleurs à ce roi bien du plaisir, parce qu'il ne va pas la satisfaire comme ça, cette princesse. Le petit pois va continuer de rouler dans le ménage, si je puis dire. Ça fait comprendre le sens profond de la sentence De La Rochefoucault sur les mariages. Il avait un sens tout à fait précis du petit pois. »

Cours du 20 décembre 1989.

« Puis il y avait encore un autre point commun. Curieusement, nous faisons tous les deux des études de philosophie. Et en plus, elle avait fait son diplôme sur Spinoza, tout en lorgnant sur l'impératif catégorique de Kant, qui apparemment lui avait fait un devoir de résister à la guerre d'Algérie dès l'âge de dix-huit ans. Enfin, de fil en aiguille, je l'ai épousée et elle m'a épousé. C'était en 1966. »

« Dans la psychanalyse au moins, cela ne m'a jamais fait difficulté. Peut-être même que ça m'a évité de me prendre pour le fils de Lacan, puisque j'étais son gendre. Il me semble que c'est plutôt aux fils de Lacan, aux enfants imaginaires de Lacan, que cela a fait difficulté, et qu'ils ne me l'ont jamais pardonné. Cette histoire, cette histoire d'amour, ça en stimule un certain nombre à mettre à l'affiche le thème de famille et psychanalyse. Mais il y a beaucoup de genres de familles. Il y en a au niveau du réel, au niveau de l'imaginaire, voire au niveau du symbolique. »

« Demandons-nous une seconde ce qu'est la réalité de l'inconscient si c'est le transfert qui est la mise en acte de cette réalité. Le transfert, c'est de l'amour, et le thème constant de ce Séminaire est justement que l'amour est une tromperie. Comment Lacan commença-t-il à aborder le sujet du transfert, sinon par une analyse du je mens. »

Cours du 17 janvier 1990.

« Vous avez sans doute lu davantage *On ne badine pas avec l'amour* que *Amédée* ou comment s'en débarasser. Vous savez donc que cette pièce de Musset ne finit pas très bien. C'est vraiment la fable qui illustre au mieux le dit de Lacan, à savoir que le dialogue entre les sexes est impossible. Il faut voir comment le couple s'emmêle en essayant de dialoguer. »

« La crise, n'est-ce-pas, c'est un état de dispute, un état de dispute qui peut très bien commencer ou donner l'impression de commencer au sens n° 3 du terme de dispute, c'est-à-dire comme une querelle de personnes, c'est-à-dire dans le registre que l'on pourrait dire imaginaire de la dispute, mais qui s'éclaire du sens n° 2, c'est-à-dire la dispute où il est question de ce qui est précieux, de ce qu'il y a de réel dans l'affaire – ce qui devrait se conclure, ou, en fait, vraiment commencer, au sens n° 1, au niveau symbolique de la dispute, là où l'on discute sur les points de doctrine. En tout cas, ça serait bien. »

« Alfred de Musset a dit que "le plaisir des disputes, c'est de faire la paix". Il a dit ça dans *On ne badine pas avec l'amour*. C'est la première leçon que l'on peut tirer de la crise dont je parlais : on ne badine pas avec l'amour. C'est un titre délicieux, il faut dire, puisque justement, le badinage, c'est un terme de la vie amoureuse. Ça qualifie le fait de se dire des riens, de se dire des choses sans conséquences, de s'agacer un petit peu l'un et l'autre, de se chercher gentiment querelle, douce querelle. Le *on ne badine pas avec l'amour*, même s'il y a des badinages dans l'amour, c'est du sérieux avec l'amour lui-même. La parole, même la parole qu'on croit de badinage, porte à conséquence. Bien sûr, quand on s'appelle le gendre de Lacan ou le père des petits enfants de Lacan, c'est un badinage. Ça n'est rien de plus qu'un badinage. Mais c'est là qu'il faut se rappeler qu'on ne badine pas avec l'amour. On s'amuse, on s'amuse, et puis il y a un moment où le rire se fige. »

« Un des avantages de la crise qu'il y a, c'est que tout le monde peut s'apercevoir qu'on ne badine pas avec l'amour. C'est tout à fait ce que je pense. Et donc, le résultat de cette crise pour l'instant, c'est qu'on parle d'amour. On parle de l'amour de Lacan. Mais le faut-il ? Ne le faut-il pas ? L'a-t-on ? Ne l'a-t-on pas ? On parle de l'amour de l'École. Mais faut-il aimer l'École de Lacan ou pas ? Si on aime l'École, ne la confond-t-on pas avec une Église ? Et si on ne l'aime pas, est-ce qu'on n'est pas simplement un mauvais camarade ? Voilà des questions qui n'ont pas de réponses simples. Et l'amour de savoir, le faut-il ou ne le faut-il pas ? Là,

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

c'est du sérieux. Ça veut dire que justement la question du rapport à avoir avec le Nom-du-Père est posée en termes d'amour. »

Cours du 31 janvier 1990.

« C'est là le sens du titre du Séminaire : *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Ça visait quoi cette phrase ? Ça visait précisément à montrer que l'amour est foncièrement un insuccès de l'inconscient et que ça repose sur le savoir comme insu, comme le savoir qu'on ne sait pas. Donc, désupposer le savoir, c'est l'occasion ou jamais de savoir vraiment, c'est-à-dire d'être dans un rapport explicite avec le savoir, et qui ne passe plus par l'amour. C'est passer au su, si je puis dire, et au-delà de l'amour du savoir. Il y a un amour du savoir quand c'est le savoir insu de l'inconscient qui est conservé. C'est quand on a affaire au savoir insu de l'inconscient que l'on répond par l'amour, qu'on répond par le transfert, par l'amour de transfert – le transfert comme amour et le travail qui va avec. »

Cours du 14 février 1990.

« Le président Schreber, quand il s'identifie à la femme de Dieu, il n'est pas très évident que l'identification soit pour lui une condition d'appartenance à un ensemble. [...] Cette identification, toute délirante qu'elle soit, est bien celle qui, d'une certaine façon, tempère et stabilise sa relation avec Dieu. Par cette identification, il assume le fait qu'il élucubre de faire couple avec Dieu. Ça fait, après tout, un ensemble à deux éléments. *Les Mémoires du président Schreber*, c'est quand même Dieu et moi. C'est, si l'on veut, une histoire d'amour, une histoire d'amour et de jouissance qui est là contée. Mais j'ai dit que j'abrégais cette discussion ».

Cours du 7 mars 1990.

« La première, celle qui est tentante pour tout analyste, c'est de s'identifier au déchet, c'est-à-dire de prendre ce qui dans l'histoire a été connu comme la position cynique pure, c'est-à-dire celle qui considère tout ce qui est de l'ordre du signifiant comme une sublimation vide de sens, et qui oppose à la sublimation la jouissance de l'Un – le maître en est Diogène, le masturbateur. C'est n'avoir pas d'autre loi que la jouissance de l'Un. Ça va jusque-là, c'est-à-dire que ça refuse le lien amoureux. »

Cours du 28 mars 1990.

« Si aujourd'hui on couple le nom de Freud et le nom de Lacan, et qu'on le fait même en toute ignorance de ce que Freud ou Lacan ont pu amener – c'est fait si largement qu'on ne peut pas supposer un savoir informé à ceux qui couplent ces deux noms ainsi – si donc aujourd'hui on couple ces deux noms, c'est bien de savoir qu'avec Lacan quelqu'un est revenu dans la psychanalyse. Ça n'a eu tant d'éclat que sur le fond de ce qui avait été l'époque de l'IPA. La résurgence du quelqu'un a été d'autant plus bouleversante, d'autant plus forte, qu'on avait tenté, pendant des dizaines d'années, de piétiner la fonction de ce quelqu'un. »

« Cette controverse sur l'amour a pris son départ curieusement d'un des derniers dits de Lacan, désignant l'École de la Cause freudienne ainsi : "L'École de mes élèves, ceux qui m'aiment encore." Ah ! que n'avait-il pas dit là ! Ce fut autour de ce dit de 1981 que s'est produit un véritable tollé, que s'est dressée une levée de boucliers, pour s'indigner que Lacan puisse ainsi, d'une façon aussi éhontée, faire appel à l'amour. Les plus dévergondés n'hésitèrent pas à mettre en doute qu'un tel dit ait pu être vraiment de Lacan, tellement ça leur paraissait opposé à ce que doivent être les analystes, supposés revenus de l'amour, tellement ça leur paraissait en contradiction formelle avec ce que pouvait indiquer l'enseignement de Lacan à ce propos. »

« En 1967 déjà, c'est exactement dans ces termes – et pas dans une confidence mais dans un écrit publié – que Lacan pouvait qualifier l'ensemble de ses élèves : "Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard, c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi." Lacan rend compte exactement de la formation du cercle de ses élèves par rien d'autre qu'une rencontre de hasard dont le principe était l'amour. Loin que ce soit là isolé, c'est aussi bien ce qu'il répète dans un autre écrit, quand lui-même se qualifie de celui qui mène "un cercle de sujets dont le choix me paraissait celui de l'amour". En 1981, Lacan fait appel au choix de l'amour, et il est donc dans le même fil qu'en 1967 pour qualifier ce qui a pris forme autour

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

de lui comme groupe analytique. Il a seulement le culot, en 1967 comme en 1981, d'appeler le transfert par son nom d'amour. »

« Saisir ce que veut dire un amour sans limite, ça demande d'abord à s'interroger sur l'amour limité. L'amour limité, nous en avons une idée à partir du moment où nous avons parcouru dans le détail les études de Freud sur la *Psychologie de la vie amoureuse*. L'amour limité, pour le dire brièvement, c'est l'amour qui dépend de la métaphore paternelle, celle-là même qui lui donne un objet d'amour, et qui le limite en ceci, qu'il est amour oedipien. »

« Or ce désir, ce désir qui est sacrifice, c'est ce que Freud a nommé la castration. C'est trouver en l'Autre une volonté de castration. Faire du désir de l'analyste un désir à l'état pur, ce ne serait alors rien d'autre que de lui faire assumer cette volonté de castration – ce qui est une des illusions du névrosé à la fin de l'analyse, et que Lacan a signalée à sa place, si mon souvenir est bon, à la fin de "Subversion du sujet". Le sujet s'imagine que l'Autre veut sa castration. Il est logique qu'on s'imagine que l'Autre veuille la castration, ce qui veut dire qu'il est logique qu'on s'imagine que l'Autre ne veuille pas de rapport sexuel, c'est-à-dire que l'on transforme le il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible dans l'Autre, en un l'Autre ne veut pas de rapport sexuel. »

« C'est pourquoi, à tout prendre, il vaut mieux l'amour sans limite. Il faut se poser, à la fin de l'analyse, ou concernant la fin de l'analyse, la question de l'amour sans limite. Cet amour sans limite, quand il vient à la fin du *Séminaire XI*, il vise bien entendu l'amour inventé par Spinoza à la fin de son *Ethique*, qui n'est pas une éthique tenant compte, comme celle de la psychanalyse, de la castration ou de la pulsion de mort. A la fin de son *Ethique*, Spinoza invente un amour. Il invente un amour pour Dieu, qu'il appelle "amour intellectuel de Dieu". Le Dieu de Spinoza, c'est en effet un Autre d'un type tout à fait spécial. C'est, comme le dit Lacan, "la réduction du champ de Dieu à l'universalité du signifiant". »

Cours du 31 mars 1990.

« Si j'avais ma demi-heure supplémentaire habituelle, ce serait le moment de développer ce que cette position a de parent avec la position spinoziste, c'est-à-dire en quoi elle ouvre, comme le dit Lacan, "sur la signification d'un amour sans limite". Cette phrase n'a jamais été expliquée. La signification de cet amour sans limite, c'est bien celui dont Spinoza nous a donné une notion, et il faut souligner que nous n'en avons jamais, quant à nous, que la signification. »

Cours du 2 mai 1990.

« Qu'est-ce que c'est, la docte ignorance ? C'est la notion d'une certaine articulation nécessaire entre le savoir et l'ignorance, la notion que savoir et ignorance ne sont pas extérieurs l'un à l'autre, mais qu'il y a un point, justement au plus haut du savoir, où le savoir coïncide avec l'ignorance. Nicolas de Cues présente les choses en faisant intervenir le terme d'amour. Il se questionne sur le point de savoir en quel sens l'amour sait ou l'amour ignore. Ce qui est à l'horizon, c'est, bien entendu, ce qui le motive dans cette construction, à savoir d'essayer de saisir et de situer l'amour de Dieu, l'amour du sujet pour Dieu. Il insiste alors sur le fait de l'inaccomplissement de l'amour, sur la distinction de l'amour et de la possession, à savoir que l'amour est un mouvement qui va vers, vers un terme, mais un terme qu'il ne peut saisir. Il insiste donc sur le caractère infini ou indéfini de l'amour dans sa progression. L'amour est défini comme un mouvement qui cesserait si le terme final était atteint. De telle sorte que, n'y étant pas encore et ayant toujours encore à progresser, l'amour est foncièrement une ignorance. On n'aime que ce qu'on ignore. Mais si, d'un côté, on ignore, il faut quand même qu'on en ait quelque savoir, sinon on n'aimerait pas. Si on aime le Bien, si on ne saurait aimer que ce qui est bon, il faut bien savoir qu'il existe du bon. Mais, en même temps, on ignore ce qui est bon. De telle sorte que aimer, pour l'esprit, c'est être sans repos, puisque le caractère aimable de ce qui est aimé est précisément inaccessible. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Par là, par ce qui est un petit apologue de l'amour, amour qui doit être à la fois ignorance et pressentiment d'un savoir, Nicolas de Cues introduit au privilège de l'ignorance. La voie privilégiée du rapport à Dieu n'est pas la voie du savoir, mais bien la voie de l'ignorance, et même d'une ignorance méthodique. »

Cours du 9 mai 1990.

« La théorie de la passe est hantée par le bavardage selon lequel il s'agirait d'un moment qui ressemblerait à la psychose. C'est un bavardage mais qui trouve son fondement en ce que la traversée du fantasme met en question le cadre. La question, c'est de savoir en quoi à la fois le Nom-du-Père et l'objet a donnent pour chaque sujet le cadre de la réalité et du savoir. D'une certaine façon, c'est ce que Freud a appelé l'Œdipe. C'est pourquoi la traversée du fantasme est solidaire de la perception, ou de l'aperçu, d'un amour au-delà de la Loi, c'est-à-dire d'un amour au-delà de l'Œdipe. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

De la nature des semblants

1991-1992

Cours du 18 décembre 91

« Au fond, il n'y a rien dans la littérature – après tout, soixante-quatorze vers, ce n'est pas grand chose – qui incarne mieux cette constance de la pulsion qui échappe aux rythmes naturels. Le bœuf s'en va travailler – admettons que ce soit naturel – et le soir il rentre au logis se restaurer, faire dodo, et le bouvier avec lui. C'est ainsi le rythme que suit le plus souvent notre vie quotidienne, si on accepte de dormir, bien sûr. Mais là, avec cet amour, il s'agit de quelque chose qui ne cesse pas, qui ne connaît pas le moins. Peut-être le plus mais pas le moins. »

Cours du 29 janvier 92

« Si tout peut se dire de la femme, eh bien, ce qu'on en dit, quand on essaye d'en faire la somme et le tour, est inconsistant. C'est ce qui fait, d'une façon générale, l'inconsistance des dits sur l'amour. Est-elle ce qu'il y a de plus sûr ? Est-elle ce qu'il y a de plus variable ? Est-elle la *Passionaria* attachée à une seule cause ? Ou bien est-ce femme varie, bien fol qui s'y fie ? On dit tout ça dans la sagesse des nations avec la même vraisemblance. Lorsqu'on s'avance dans cet espace-là, on est en effet toujours dans une certaine vraisemblance, un espace où les semblants se font prendre pour ce qu'il y a. Il est possible qu'il n'y ait pas là autre chose que des semblants. »

« De la même façon, la question de Lacan qui termine ses "Notes pour un congrès sur la sexualité féminine", page 736 des *Écrits*, apparaît un peu dépassée : "Pourquoi l'instance sociale de la femme reste-t-elle transcendante à l'ordre du contrat que propage le travail ?" Ça, ça a cédé, tout de même. Et il ajoute : "Et notamment, est-ce par son effet que se maintient le statut du mariage dans le déclin du paternalisme ?" Certes, on ne sait pas si le déclin actuel du mariage va durer, mais c'est en tout cas notable dans la société française par tous les indices chiffrés que nous avons. »

« Evidemment, le terme d'Éros, le Liebe freudien, est un terme ambigu. Freud en relève l'ambiguïté, qui peut aller du lien unissant sensuellement ou sexuellement deux individus, à l'amour liant les membres d'une famille, voire d'un ensemble plus vaste. »

« C'est finalement très embêtant cette dépendance à l'égard d'un objet d'amour Il y a des sarcasmes de Freud à l'égard de l'amour universel, à l'égard du pour tout x je l'aime, où il voit l'essence de la religion. »

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Freud le dit gentiment quand il dit que cet amour universel est après tout une injustice envers l'objet érotique, et que pas tous les hommes, pas toute l'humanité, méritent l'amour. On pourrait dire que ça lui vient de son judaïsme, où il y a, bien sûr, un pour tous, mais qui ne s'étend quand même pas à l'humanité tout entière et qui se trouve réservé à ceux qui le méritent vraiment. Il est amusant de lire sous la plume de Freud qu'il est là du côté du pas tous. Ce ne sont pas tous les hommes qui méritent l'amour. Dès lors, l'Éros freudien est un Éros à transformations. »

« C'est là que Freud dit que ce qui compte d'abord, c'est l'hostilité des femmes au semblant. Elles sont là, dit-il, représentant les intérêts de la famille et de la vie sexuelle, c'est-à-dire qu'elles sont là en opposition à la Kultur. Elles sont là pour dire : Kultur mon cul ! »

« Si nous traduisons la valeur en termes phalliques, comme nous avons appris à le faire ordinairement, il vaut la peine de relever que cette phallicisation n'est pas réciproque, qu'il y a là, du côté mâle, phallicisation de la femme, et, du côté femme, phallicisation de l'enfant, ce qui, après tout, éclaire très simplement les difficultés, voire les déclenchements, qui peuvent se produire chez un homme au moment où il devient père, et qui est aussi bien le moment où il perd éventuellement cette valeur phallique pour la femme dès que s'y substitue l'enfant même du couple. Il y a là pour les hommes, et spécialement pour ceux qui entrent dans le couple à la place de l'enfant, un moment de franchissement spécial, qui, à l'occasion, peut se scander par des déclenchements donnant, pour peu qu'il y ait une structure qui le permette à la base, un délire. »

Cours du 5 février 92

« Il arrive dans l'expérience que se démontre l'impossibilité pour un couple d'arriver à la relation sexuelle sans passer par un échange de coups. Faut que ça frappe avant que ça baise. »

Cours du 10 février 92

« *To have or to have not*. Ce titre d'Hemingway indique ce qui pourrait faire qu'il n'y ait pas de comédie des sexes, qu'il y ait, à la place, la pulsion sexuelle, et que, dans le réel de l'espèce humaine, deux parties puissent s'adjoindre, se confondre. C'est un rêve. C'est un rêve à la place duquel il y a un cauchemar, à savoir qu'il y a des exemplaires de l'espèce humaine qui ne se reproduiront pas, qui n'auront pas trouvé leur chacun ou leur chacune, et que ceux qui auront trouvé un accès précaire à l'autre sexe vivront cette expérience de l'amour au milieu de désastres, de catastrophes, de dépressions et de lamentations. »

« C'est tout à fait apparent dans la définition de l'amour comme le don de ce qu'on n'a pas, et qui comporte que le j'aime soit supporté et conditionné par un je n'ai pas. Il n'y d'amants que des sujets qui assument leur je n'ai pas. C'est aussi ce qui rend si difficile la confession de l'amour de la part de l'obsessionnel, et le fait que l'amour qu'il peut éprouver soit si voisin de la haine. C'est ce qui rend chez lui très difficile, voire impossible, de supporter d'être aimé, puisque aimer quelqu'un peut vouloir dire désirer en être aimé. Aimer quelqu'un c'est désirer faire surgir en ce quelqu'un le manque même par lequel il sera susceptible de vous aimer. »

« La condition d'aimer, si on l'aborde par ce biais, appartient proprement à la position féminine. Ce n'est au fond que récemment que l'on a pu admettre que les hommes soient amoureux, et spécialement amoureux des femmes. Il y a là quelque chose qui est contre nature, contre la nature de l'inconscient. Il y a là une torsion spéciale. »

Cours du 26 février 92

« Par rapport à l'au-delà de l'objet, à la demande d'amour par exemple, et par rapport au désir, on voit bien que toute satisfaction est dans la position d'étouffer l'absolu, d'étouffer la demande. Ce sera une analyse clinique parmi les plus connues de Lacan. Par exemple s'agissant de l'anorexie, il mettra en valeur que satisfaire la demande de nourriture, en définitive étouffe et tue le désir. »

« La demande appelle la satisfaction. Dans la définition que Lacan en a donnée, elle est la mise en forme signifiante du besoin, et elle sollicite de l'Autre la satisfaction de ce besoin. [...] À cet égard, la demande d'amour est comme un shifter, un embrayeur entre demande et désir. La demande d'amour telle que l'invente Lacan, ce serait une demande distinguée entre toutes, de ce qu'elle aurait le rien pour objet de satisfaction, un rien donné par l'Autre. Par là, la demande d'amour serait cette demande qui a pour propriété de montrer l'incomplétude radicale de la satisfaction du besoin, de telle sorte qu'elle échoue si elle ne trouve comme réponse de l'Autre que la satisfaction du besoin. C'est la place qu'a donnée Lacan à son analyse de l'anorexie mentale dont il a fait le symbole, l'emblème de l'échec de la demande d'amour en tant qu'elle n'obtiendrait comme réponse que du quelque chose ».

Cours du 27 mai 92

« Au fond, ce phallus symbolique, il vient là à la place de ce que le sujet s'efforce dans sa pantomime de pouvoir donner. C'est ce qui n'est correctement représenté que dans la relation perverse. Le sujet ne peut pas donner réellement, sinon son amour. Le plus saisissant de la construction de Lacan est de faire tourner la clinique de la perversion sur la notion de l'amour. Ce qui va entrer dans la genèse du phallus, c'est la définition de l'amour comme de donner ce qu'on n'a pas. »

Donc

1993-1994

Cours du 1^{er} décembre 1993

« Contrairement à l'amour, pour la pulsion, l'objet est quelconque. La pulsion, au fond, elle ne vise pas à l'objet mais elle veut jouir à quelque condition que ce soit. »

Cours du 15 décembre 1993

« Ça dit très bien, me semble-t-il, ce qu'est le fait, le problème que pose le fait, le rapport du fait et de la vérité. C'est presque une nouvelle en trois lignes. Il y a une seule phrase et c'est dans *De l'amour* : "On connaît en France l'anecdote de Mademoiselle de Sommersy, qui, surprise en flagrant délit par son amant, lui nie le fait, hardiment, et, comme l'autre se récrie : Ah ! je vois bien, lui dit-elle, que vous ne m'aimez plus, vous croyez plus ce que vous voyez que ce que je vous dis."

Au fond, on peut dire que tout est là, n'est-ce pas, dans ce rapport du fait et du dit. C'est précisément au moment où elle est cuite qu'elle veut être crue, si je puis dire. »

« À vrai dire, savoir ce qu'on veut, c'est ce qu'on appelle la pulsion – la pulsion qui veut la jouissance coûte que coûte. »

Cours du 9 mars 1994

« C'est qu'il a pu faire, pendant des années, une théorie du désir où l'objet apparaissait purement et simplement dans le cadre de la théorie du narcissisme, avec le rappel sempiternel, constant : toute énamoration est de nature narcissique comme Freud l'a bien dit. Toujours la carte forcée de ce moment. Mais là, l'accent de Lacan – même si, bien sûr, il fait sa place au narcissisme – est tout à fait contraire : ce n'est pas que l'objet est foncièrement de nature narcissique, c'est que l'objet joue sa partie toujours par rapport à la castration. »

Cours du 16 mars 1994

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Il y a une exigence propre de l'amour chez le petit d'homme, qui n'est pas l'exigence d'un objet de besoin mais l'exigence du signe d'amour. Le symbolique, dans sa différence d'avec le réel et l'imaginaire, c'est l'amour. C'est l'amour parce que l'amour ne désire rien de réel. Il désire un objet comme signifiant de l'amour. »

« De telle sorte que, dans ce Séminaire (IV), la jouissance de l'objet réel apparaît comme un substitut de l'amour. Le manque d'amour se compense par une satisfaction réelle et, d'une certaine façon, ce qu'on appelle une satisfaction réelle, c'est toujours un pis-aller, un expédient. »

« Il y avait certainement une nécessité à ce que le cas de la jeune homosexuelle soit examiné cette année-là, précisément parce qu'il met en valeur la fonction de l'amour. L'homosexualité féminine met au centre la fonction de l'amour. Et cet amour étant en connexion avec *le rien*, on peut dire que Lacan, curieusement, y accroche le fétichisme. C'est un paradoxe. »

Cours du 6 avril 1994

« On peut dire que c'est vraiment le point où, pour Freud, s'insinue ce qu'il appelle la pulsion. Il écrit : "Ça semble dire : quel dommage que je ne puisse m'embrasser moi-même !" La représentation la plus précise qu'on peut avoir de la pulsion chez Freud, c'est celle, en effet, d'une bouche qui s'embrasserait elle-même. De telle sorte qu'embrasser quelqu'un d'autre – ça arrive – n'apparaît déjà que comme une substitution de cette activité foncière de la pulsion qui est celle de la bouche s'embrassant elle-même. Remarquez en passant que c'est là déjà tout le problème que Lacan traitera dans *Encore* : en quelle façon jouir du corps de l'Autre peut valoir au regard de la jouissance pulsionnelle ? Comment, via le corps de l'Autre, puis-je obtenir la jouissance qui est celle propre de la pulsion ? »

« Vous saisissez pourquoi Lacan a appelé son objet *a* le *plus-de-jouir*. Ça suppose, en effet, que cette jouissance prégénitale est d'une certaine façon annulée dans la nouvelle organisation génitale – ça s'échange – mais qu'il y a un reste. Et c'est ce supplément que Lacan a isolé comme *plus-de-jouir*. »

Cours du 27 avril 1994

« L'explication de Freud, c'est que le transfert est un déplacement, sur la personne de l'analyste, d'un ensemble complexe de sentiments qui se portaient sur les personnages fondamentaux de l'histoire du patient, en particulier les parents. Au fond, l'explication par Freud du transfert, c'est la libido infantile mobilisée à propos de l'analyste. Ça veut dire que pour lui l'émergence du transfert traduit la première levée du refoulement. Eh bien, grands avantages ! Le transfert traduit l'adoption de l'analyste par le sujet, le fait que l'analyste entre, si je puis dire, dans la famille. Dès lors, le transfert confère à l'analyste l'autorité qui fut celle du père ou de la mère, disons l'autorité de l'Autre primordial.

« La conversion de la perspective que Lacan a introduite sur le commencement, et par là sur la fin de l'analyse, c'est certainement de dévaloriser le transfert sentimental, de faire pâlir le transfert imaginaire, et c'est aussi d'enseigner que le souci qu'on a de l'attitude de l'analyste, de son maintien, n'est pas l'essentiel – sa neutralité bienveillante et autres fariboles... L'essentiel est pour lui de ne pas faire obstacle à la structure interprétative du transfert, ou, si l'on veut, à la structure sui interprétative du transfert. »

Cours du 11 mai 1994

« Vous savez, ou vous ne savez pas, comment Lacan met en scène ce "comment être le phallus". Il le met en scène avec deux binaires. Le premier binaire est celui de la demande d'amour et du désir. Je vais là encore vous proposer un schéma puisque je suis à rajouter des schémas sur ce texte de Lacan qui n'en a pas. Introduisons donc un schéma où, en deux points, nous avons le sujet et l'Autre.

Ce binaire animé d'une dialectique, je propose de le représenter ainsi. Nous avons la demande d'amour qui, du sujet, se dirige vers l'Autre. Cette demande d'amour suppose que l'Autre n'a pas, et je l'écris donc A barré. Le désir de l'Autre, lui, suppose que le sujet a valeur phallique, et je l'écris phi minuscule :

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Ce binaire animé d'une dialectique, je propose de le représenter ainsi. Nous avons la demande d'amour qui, du sujet, se dirige vers l'Autre. Cette demande d'amour suppose que l'Autre n'a pas, et je l'écris donc A barré. »

« À partir de cette construction que je diagrammatise, vous savez que Lacan oppose la position femme et la position homme. Pour le sujet femme – je mets un petit f pour signaler le sexe –, sa demande d'amour vise l'Autre comme A barré, cet Autre qui est supposé masculin. »

« Chez le sujet homme, la demande d'amour vise également le A barré, et, cette fois-ci, une femme en tant qu'elle ne l'a pas peut le représenter, peut représenter cet objet imaginaire, mais le vecteur du désir ne converge pas ». »

« Alors que nous avons avant une convergence, nous avons là une divergence, qui n'est compréhensible qu'à la condition que ce qui gouverne soit le signifiant phallique comme signifiant du désir. Si l'homme peut y satisfaire par l'avoir, c'est en tant que cet avoir vaut comme signifiant du désir. Dans le thème de l'Autre femme, c'est par contre le non-avoir qui a valeur de signifiant du désir. »

« Qu'est-ce qui conduit Lacan vers l'objet a ? Au fond, c'est un repentir. C'est le repentir d'avoir, par une sorte de coup de force, réduit ce qui reste vivant du sujet à son signifiant phallique. L'objet a, au contraire, c'est ce qui répond à la notion que le désir ne s'épuise pas dans sa fonction de signifié du phallus. »

Cours du 15 juin 94

« Si le Ça est l'être freudien, il ne s'accrole, dans ce schéma, à la pensée que par la négation de celle-ci : je ne pense pas. Et le je suis de jouissance, le je jouis, ou comme a pu dire Lacan le se jouit, est lié au je ne pense pas. On peut dire que dans le schéma, en haut à gauche, se trouvent rassemblés à la fois le Je et le Ça, le Je et le fantasme. Mettre ensemble le Je et le fantasme demande certainement à être justifié. »

« Mais au moment de sa construction aliénation et vérité, on peut dire que c'est justement ce qu'il déporte sur l'inconscient. Là où il parlait de la tromperie du transfert dans Le Séminaire IV, il va parler de la tromperie de l'inconscient lui-même. C'est pourquoi le premier écrit qu'il produit après sa proposition de la passe s'intitule "La méprise du sujet supposé savoir". Ce texte est fait pour poser à nouveau la question : qu'est-ce que l'inconscient ? Et pour répondre : l'inconscient trompe.

De la même façon que Lacan, auparavant, parlait de la tromperie de l'amour – comme Freud d'ailleurs le permet avec ce narcissisme qui habite au cœur de l'amour, etc. –, de la même façon que Lacan parlait de la tromperie du transfert dans un chapitre des Quatre concepts fondamentaux, il est amené là à parler tranquillement de la tromperie de l'inconscient. »

Cours du 29 juin 94

« D'où vient cette extraordinaire fascination du dandy ? C'est que le dandy, c'est l'image de l'homme impassible. Ça ne s'emploie, notons-le, qu'au masculin. Il n'y a pas de dandyettes. C'est quelque chose de proprement masculin. C'est l'homme impassible et, au fond, l'homme parfait, celui qui présente une apparence de lui-même sur laquelle il n'y a rien à reprendre. C'est lui qui, au contraire, et à l'occasion du seul fait d'apparaître, tourne l'Autre en ridicule. »

« Toute l'éducation de la bête virile à quoi on s'est livré dans la culture occidentale depuis l'amour courtois, sous la férule des dames, et qui a porté tous ses effets dans la culture française classique, inspirée de l'italienne – Le livre du courtisan de Balthazar Castiglione – est là comme démentie par une grossièreté de propos, spécialement à l'endroit des dames, des dames titrées, qui fait contraste avec le soin extrême apporté à sa propre apparence. »

« Le pousse-à-l'homme chez l'homme se manifeste dans l'exigence d'être un homme, comme s'il était menacé de ne jamais l'être assez et qu'il fallait alors le prouver. C'est ainsi que l'homme s'épuise dans la démonstration de sa virilité où Freud relève la présence de surcompensations excessives qui témoignent

d'une mascarade virile qui a pour but de démontrer qu'il n'occupe pas de position passive, dans la mesure où la valeur virile dans l'imaginaire est, selon Freud, l'activité, et que la position passive a une signification de castration – une *Bedeutung* de castration.

Lacan a continué dans la même voie jusqu'à signaler le doute qu'il fallait laisser peser sur les messieurs embrassant des professions spécialement viriles comme celle de militaire. Il signale une fois que, à son expérience, le choix de cette profession pourrait bien indiquer une certaine faiblesse ou incertitude du côté du rapport à l'Autre sexe. Faire la guerre plutôt que faire l'amour. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Silet

1994-1995

Cours du 14 décembre 1994

« partant de l'observation du couple mère-enfants – et aussi de l'analyse d'une mère –, Lacan peut dire page 70 [*Cf La relation d'objet*] – Si la femme trouve dans l'enfant une satisfaction, c'est pour autant qu'elle trouve en lui quelque chose qui calme, qui sature son besoin de phallus ».

Cours du 25 janvier 1995

« Et c'est pourquoi il met l'accent, page 174 du *Séminaire XI*, sur le fait que le niveau de l'Ich, de je, du moi freudien, est non-pulsionnel et que c'est là que Freud fonde l'amour. C'est-à-dire qu'à ce moment-là il peut effectivement exclure totalement la pulsion du registre imaginaire, mais la pulsion, elle, elle est d'un autre ordre. Et, donc, au fond, il distingue sévèrement l'amour et la pulsion, et dans la mesure même où l'amour, au fond, est non parcellaire. L'amour vise en l'autre la totalité de la personne, tandis qu'il met simultanément l'accent sur le fait que la pulsion, elle, est foncièrement partielle, foncièrement parcellaire. »

Cours du 8 février 1995

« Alors, la pulsion c'est donc, ici, la dévoration orale, c'est la pulsion orale se portant sur le sein maternel et, au fond, c'est une régression par rapport à la demande symbolique d'amour.

À cet égard, on peut dire que l'objet du besoin, enfin, on peut l'appeler l'objet pulsionnel ici -, l'objet oral pulsionnel, apparaît comme un substitut au défaut du don symbolique d'amour. Et donc l'objet, réel ici, il n'a pas sa valeur tout seul comme une donnée, il a sa valeur en tant que substitut, il est déjà pris dans une chaîne métaphorique et métonymique. »

« Au fond, la satisfaction de la demande – la demande c'est avant tout le signe de l'amour –, au fond c'est une satisfaction symbolique. Et on peut dire la satisfaction symbolique que [Lacan] incarnait avant dans la reconnaissance, il l'incarne maintenant dans l'amour. Au fond, on saisit que tout en renonçant à ce concept de désir de reconnaissance, il continue à faire sa place à la nécessité de la satisfaction symbolique, simplement elle porte le nom d'amour dans le *Séminaire IV* ».

« Et, d'une façon plus secrète, la femme, qui trouve apparemment le signifiant fétiche dans le corps de l'homme, en fait, le vise au point (-phi), c'est-à-dire que le pénis non-phallus, le pénis qui n'est pas dans l'état glorieux de l'érection, est un signifiant aussi précieux, en tant que, lui, signifie l'amour. »

« Et il en déduit que, chez l'homme, la dialectique du désir et de l'amour, pour être satisfaite, demande – c'est sa conclusion – à être incarnée par deux femmes, l'une qui présente (-phi) et l'autre qui incarne (phi). »

Alors que, concernant la femme, elle peut trouver satisfaction à ces deux signifiants, le signifiants du désir et celui de l'amour, elle peut les trouver chez le même homme, qui se trouve ainsi, le pauvre, en quelque sorte trompé avec lui-même. »

Cours du 26 avril 1995

« C'est-à-dire qu'entre demande et désir, la libido freudienne est en quelque sorte dissipée. Et le couple demande et désir, sert à Lacan à dissiper la libido freudienne. »

Cours du 14 juin 1995

« En effet, l'amour, tel que Lacan l'introduit dans le *Séminaire IV*, est une relation essentiellement symbolique où la mère est un objet symbolique ; et c'est lorsqu'il y a défaillance à ce niveau, c'est-à-dire frustration d'amour, que ne se présente pas le signe d'amour, qu'intervient l'objet réel, substitut symbolique. On se raccroche à l'objet réel quand la satisfaction symbolique fait défaut. De telle sorte qu'elle n'est, cette satisfaction du besoin, qu'un alibi de la frustration d'amour. »

« Dans tous les cas, la pulsion doit être pensée à partir de l'amour, en tant que l'amour – relation symbolique – introduite l'objet rien. Cette définition, qui est déjà présente dans ce Séminaire de La relation d'objet, il faut attendre le *Séminaire XI* et l'articulation de l'aliénation et de la séparation pour lui donner toute sa valeur, à savoir thématiser l'objet de la pulsion essentiellement comme l'objet rien. [...] Immanquablement, on se trouve conduit à supposer une substance à l'objet de la pulsion. Alors que d'emblée, certes d'une façon cachée encore dans le *Séminaire IV*, il est déjà inclus dans la définition de la pulsion à partir de l'amour, dans la définition de la jouissance imaginaire à partir de la relation symbolique, que l'objet dont il s'agit pour la pulsion, c'est d'abord l'objet rien ».

Cours du 21 juin 1995

« Et puis Flaubert a immortalisé Bouvard et Pécuchet, parce qu'il en faut deux pour le Tout Savoir. Pour enfermer le sens, on s'y met à deux hommes. A un homme, une femme, c'est tout à fait autre chose. Au contraire, là, on rend présent la fuite du sens, et, n général, ce n'est pas sur le registre comique que ça se passe, c'est plutôt le registre tragique d'un certain inconfort, d'une certaine difficulté. Il faudrait encore, si on voulait être complet, parler des couples du maître et du valet, comme on trouve chez Marivaux, comme on trouve chez Diderot – Jacques le fataliste et son maître -, chez Brecht – Maître Puntilla et son valet Matti. Dulcinée n'est vraiment que très loin du couple Don Quichotte et Sancho Pança ».

L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

1995-1996

Cours du 21 mai 97

« L'homme aura la femme pour symptôme, la femme aura l'homme comme ravage. Qu'est-ce qui différencie là symptôme et ravage ? C'est que le ravage ouvre à un certain illimité. Le partenaire de l'homme est un partenaire limité, cerné, le partenaire de la femme comporte une ouverture illimitée et répond à une logique de l'infini, et non pas du fini. C'est ce qui répond à l'étrange inscription de A barré du côté de la femme. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Il y a une certaine dimension méta psychologique qui est valable pour les deux sexes, c'est-à-dire par un biais ou par un autre, la solitude de la jouissance. La jouissance ne fonde pas le couple. »

Le partenaire symptôme 1996-1997

Cours du 26 novembre 97

« On pourrait dire que, de la même façon que le kleinisme trouve sa matrice de référence dans le couple mère/nourrisson, le lacanisme la trouve dans le couple analyste/analysant. Et que d'une certaine façon le lacanisme tend à faire de l'analyste le partenaire-symptôme de l'analysant. L'analyste-symptôme, et c'est en quelque sorte les deux pôles du spectre, mère/nourrisson, analyste/analysant, c'est que les kleinien se centrent sur les tout premiers moments de l'existence pour saisir la relation primordiale, et c'est d'ailleurs une relation où il y a lieu d'interpréter, comme Freud le souligne... »

« Qu'est-ce qui se passe quand il vient à manquer, cet objet de satisfaction ? Premièrement il suscite l'hallucination, c'est-à-dire que l'enfant imagine la satisfaction qui lui manque, et deuxièmement il suscite de la haine, il éveille la tendance à détruire, à mettre en pièces à la fois ce sein et la mère qui le supporte. Ce sont les éléments qui forment la matrice infantile, primordiale, de toute la vie affective telle que Mélanie Klein et ses élèves la décrivent. C'est à la fois la matrice de l'amour conçu à partir de ce comblement de satisfaction et dès lors de l'amour conçu avant tout comme sécurité, la sécurité est là un terme constant du kleinisme, le sujet veut sa sécurité, la satisfaction c'est la sécurité, matrice de l'amour conçu comme sécurité, matrice de la haine, et ce qui est propre là au kleinisme c'est de considérer la haine pas seulement comme une agression dirigée vers l'extérieur mais concevoir la haine comme une menace au départ pour le nourrisson lui-même. »

Cours du 17 décembre 97

« Intervention de Pierre-Gilles Guegen : – " Fictions et partenaire-symptôme " :

"Quel est donc, dans ce cas, le partenaire-symptôme du sujet ? La réponse, je crois, consiste à dire que ce partenaire-symptôme c'est l'Autre et, pourquoi ne pas le dire carrément, c'est le père. Le père du nom, celui dont Antigone se fait la prêtresse et la vestale au nom de la règle intangible à laquelle elle donne une valeur universelle et à laquelle elle se sacrifie par amour.

Celui qui donne, comme l'indique fort bien Bataille dans *La part maudite*, affirme ainsi son pouvoir et surtout son rang, ce qui est une fiction évidente et mensongère par rapport à ce que serait son être. Il trouve ainsi un partenaire chez le pauvre qui lui reflète sa puissance, à lui soldat romain, mais au-delà la question se pose de quel obscur intérêt il éprouve pour un être aussi peu reluisant, éventuellement réduit à l'état de déchet." »

Cours du 14 janvier 98

« On retrouve là, bien entendu, le couple de celui qui a et de celui qui n'a pas, et la problématique du don comme problématique de l'avoir qui n'est que métonymie de celle de l'être. »

« Prenons la question freudienne de l'amour, au moins telle que Lacan la reprend et la répète, indépendamment même d'autres définitions. La question freudienne de l'amour, c'est, si on se règle sur ce fil, c'est tout de même de faire porter une suspicion sur l'amour. De ne pas prendre l'amour comme le terme dernier qui serait à viser dans la réalisation du sujet. Ça n'est jamais qu'avec des guillemets ironiques que Lacan peut évoquer le critère concernant la fin de l'analyse de la capacité d'aimer, comme, dans le fil des élaborations

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

d'Abraham et de son école, on a finit par dégager le pouvoir aimer comme le nec plus ultra de la réalisation du sujet. »

« Et donc par rapport à toutes les mythologies de l'amour, l'idéologie de l'amour, il y a toujours chez Lacan un rappel astreignant, grinçant, sarcastique même, qui rappelle la nature foncièrement narcissique de l'amour. Et qui est donc le rappel : en définitive c'est toi-même et même c'est ton image de toi que tu aimes dans l'Autre. »

« Et donc à aucun moment l'amour n'est placé par exemple, n'est là pour qualifier rien de l'opération analytique. Lorsque l'amour de transfert intervient, il intervient comme un obstacle, et encore plus quand c'est l'amour du contre-transfert, et on est là non pas au niveau de ce qui serait le propre de Lacan dans la psychanalyse mais y compris les héritiers d'Abraham, les kleinien ; les analystes, en particuliers les analystes femmes qui ont mis au premier plan le thème du contre-transfert, eh bien mettent en garde sur la naissance de l'amour chez l'analyste, de l'amour inconscient pour le patient chez l'analyste, au point que l'une d'entre elle peut dire : soyez sûr, même si vous ne le savez pas, que tout patient qui reste en analyse un certain temps, un peu longtemps, vous finissez par l'aimer. »

« Il y a quelque chose qui défaille concernant l'amour quand l'amour est confronté à la jouissance. Alors ça, c'est une première façon de situer les limites de l'amour dans le registre du réel et dans sa relation avec la jouissance. Maintenant, on peut dire que précisément le Séminaire dont nous nous occupons prend une toute autre perspective et une perspective qui n'est pas éloignée de celle qu'exprime la proposition : l'amour est ce qui permet à la jouissance de condescendre au désir. En effet, quelle est la structure qui supporte ce séminaire *Encore* et que je crois en effet avoir contribué à dégager il y a deux ans, à ce moment là ? ... »

« Alors c'est là qu'on voit surgir l'amour dans une fonction inédite. À savoir Lacan essaye de mettre en fonction l'amour comme ce qui s'introduit, à voir comment, pour établir la connexion avec l'Autre. Et ça, c'est un amour qui est pensé au niveau du réel, au niveau du réel de la pulsion. Et c'est ce que traduisait déjà la phrase de Lacan, c'est-à-dire comment est-ce que la jouissance pulsionnelle peut-elle admettre d'être décomplétée, de manquer de quelque chose pour être embarquée dans les affaires du désir. »

« Si on veut faire une variation sur tu aimeras ton prochain comme toi-même, ce que Lacan développe dans le séminaire *Encore*, c'est que pour l'homme il est plutôt sous le coup d'aimer ce qui pour lui supporte la fonction du phallus, comme lui-même. C'est là que se concentre le maximum de l'investissement et il souligne que, du côté féminin, c'est là qu'on trouve le tu aimeras l'Autre comme toi-même, et même tu aimeras l'Autre plus que toi-même ».

« comme Lacan le dit avec ironie : l'acte d'amour du côté mâle c'est la perversion polymorphe du mâle, ça veut dire ça reste lié à la pulsion, il n'y a pas une ouverture à l'Autre, l'acte d'amour ne lui donne pas comme telle une ouverture à l'Autre, et c'est à quoi il oppose... ».

Cours du 04 mars 98

« Précisément, alors que dans le Séminaire VII de *l'Éthique de la psychanalyse*, Lacan peut dire mettre la femme à la place de la Chose, dans l'amour courtois c'est vraiment incroyable : aller chercher une femme pour la loger à cette place impossible. En revanche, quand il reparle de l'amour courtois dans *Encore*, ça paraît tout naturel, dans la mesure où l'autre sexe est Autre absolu. »

Cours du 11 mars 98

« Là où Lacan avait démontré que dans parler il y a demander et que dans demander il y a amour et que dans amour il y a l'Autre et que dans l'Autre il y a la reconnaissance, etc., là c'est une autre voie, la voie selon laquelle parler n'est pas demander, parler c'est, par l'articulation signifiante, produire un *plus-de-jouir*, et que ce *plus-de-jouir* ne demande rien à personne. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 18 mars 98

« Et c'est pourquoi on ne peut établir la relation rapport sexuel à l'Autre, à l'exception de cette voie qui n'est pas pulsionnelle, la seule susceptible de se rapporter à ce qui nous reste d'Autre par la voie de l'amour. »

« Et c'est de là que s'introduit l'idée que c'est l'amour qui fonde l'Autre et on retrouve d'ailleurs la notion de la demande d'amour, qui est chez Lacan depuis toujours, cette demande d'amour qui au-delà de l'avoir cherche l'être de l'Autre. Autrement dit, et je finirai là-dessus, ça laisse deux accès à l'Autre, l'un par la jouissance, qui échoue sur l'objet petit a, qui échoue sur la jouissance du corps propre, et le second accès à l'Autre, (p. 189) c'est un accès par l'amour mais qui, lui, court-circuite le corps et tient à la parole. »

« Et c'est là que Lacan peut dire le premier accès – les deux accès sont vrais pour les deux sexes – mais le premier c'est surtout le mâle, l'accès mâle à l'Autre, l'accès par la jouissance, alors que, du côté femme, l'accès à l'Autre se fait plus volontiers par l'amour et il retrouve là les indications de Freud sur la perte d'amour comme équivalent de la castration chez la femme. »

« Le ravage, c'est exactement l'autre face de l'amour. De la même façon que l'amour est l'annulation de tout avoir, et que c'est la quête de l'être poursuivie dans l'annulation de tout bien, de tout avoir, le ravage, c'est seulement la face de jouissance de l'amour à cet égard. Ça veut dire en effet : donner tout, c'est là qu'est l'infini. »

« Cette constance de la conceptualisation de Lacan justifie qu'on esquisse, comme je vais le faire, une théorie des couples, et on peut prendre là le mot de théorie dans son sens, un peu archaïque, de succession, de suite. »

« Une suppléance, une complémentation exactement, qui est nécessitée par la présence d'un Autre et le fondement du couple imaginaire, c'est la nécessité où se trouve le moi de se précipiter et de s'identifier à l'image de l'Autre pour se compléter et il faudrait être deux pour s'être complétés. »

« Ça n'est pas foncièrement différent, au niveau de la structure, au niveau de l'articulation, quand il s'agit du couple symbolique. En effet, l'unité symbolique du sujet est en quelque sorte symétriquement affectée d'un manque de signifiant et c'est d'ailleurs pourquoi Lacan, qui avait commencé par symboliser son sujet par un grand S, a été logiquement conduit à le représenter par un S barré, c'est-à-dire, d'y marquer, d'y inclure un manque.... »

« En effet, par une évolution que je ne vais pas reprendre devant vous, Lacan est amené précisément par la nécessité de former le couple de la jouissance, il est amené à modifier la définition de petit a en jeu ; comme il l'avait introduit c'était un petit a imaginaire et il est amené, par cette nécessité qui travaille son enseignement, à le déplacer dans le registre du réel et à changer le statut de ce qui au départ était un simple décalque de l'objet partiel d'Abraham. Il a fini d'ailleurs par adopter le terme d'objet partiel. Au début il chipotait sur le terme, puisque Abraham avait dit amour partiel de l'objet et Lacan donc soulignait à plaisir que les analystes qui disaient objet partiel, avaient mal lu Abraham et qu'il fallait restituer la formule complète. Dans un temps suivant il a lui-même adopté le terme d'objet partiel et il l'a présenté dans le couple du désir comme une simple image signifiantisée. Et si je passe sur les développements, puisque je ne cherche pas à faire l'histoire de l'enseignement de Lacan, je cherche à fonder le concept du partenaire-symptôme, cet objet partiel, d'abord traduit en terme d'image significantisé prend, dans l'enseignement de Lacan, une autre valeur, une valeur de jouissance explicite, et mérite d'être qualifié de *plus-de-jouir*. »

Cours du 25 mars 98

« Du côté érotomaniaque, il n'y a pas là série. Ce qui est là indiqué, par Lacan, c'est que chez le mâle, le désir passe par la jouissance, c'est-à-dire requiert le *plus-de-jouir*, tandis que du côté femme le désir passe par l'amour. Et l'amour a une différence avec le fétiche, c'est que le fétiche, la condition fétichiste peut avoir des supports multiples, alors que l'amour n'est pas du côté du multiple. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Du point de vue de l'avoir, on peut dire que l'amour concerne précisément un objet qui n'a pas, et c'est là que l'on voit que cette exigence de l'amour répercute la structure initiale que nous avons posée, c'est celle d'un certain moins : ça suppose que l'objet, du point de vue de l'avoir n'a pas et c'est ce que Lacan, de façon répétitive, a souligné, que pour qu'il y ait de l'amour, il y a une condition de castration, et c'est pourquoi Lacan pouvait dire que, pour une femme l'Autre de l'amour doit être privé de ce qu'il donne. »

« Donc là, pas d'hésitation sur l'objet dont il s'agit et qui a vraiment tous les caractères d'un fétiche communautaire, la Toison d'or. Médée, ce qui l'intéresse c'est l'amour, alors Médée, il m'est arrivé de dire jadis, en suivant une indication de Lacan, que c'était le paradigme de la vraie femme, au sens de Lacan, Médée, il faut bien avouer qu'elle est prête à tout. Jason lui dit : pas tout ! pas tout ! Non, Médée est prête à tout. »

« Si l'amour est perdu, elle ne recule devant rien, c'est ça que veut dire le tout en l'occurrence, le tout veut dire qu'elle ne recule devant rien... »

« À cet égard donc, si c'est un couple, c'est un couple qui est vu du côté mâle, les rôles de ce couple se distribuent à partir du côté mâle. Et on pourrait dire que, inversement, la vraie femme lacanienne, au sens de Lacan, celle qui est raccrochée à l'illimité, qui est entraînée dans l'illimité, c'est quand même essentiellement l'égarée. Sous un aspect, c'est la bourgeoise mais, à distribuer le rôle à partir d'elle, c'est l'égarée, l'égarée hors du tout de l'équilibre, de l'unité, de l'uniformité, etc., c'est l'égarée. »

« Alors qu'est-ce qu'elle exige comme partenaire à cet égard ? Elle exige comme partenaire l'homme boussole. Donc c'est le couple de l'égarée et de la boussole et je prétends que vous trouvez ce couple – je vous le montrerais peut-être la prochaine fois – mis en scène par Lacan.

Tantôt vous avez le couple du héros et de la bourgeoise, et tantôt le couple de l'égarée et de la boussole et ça tient à la perspective à partir de quoi vous établissez le couple. »

Cours du 1 avril 98

« Cette variation m'a semblé vérifier la thèse, qui peut paraître un peu misogyne, je l'avoue, de Hanns Sachs sur la dépendance de l'opinion féminine à l'endroit de l'amour. Donc on peut penser, en tout cas de la femme freudienne, qu'elle se règle sur l'homme quant à l'idéal, mais que, quant à la jouissance, elle se règle sur une boussole, toujours là, et toujours orientée sur les satisfactions élémentaires. »

« Le rapport de cet être avec la limite est toujours adventice, contingent. C'est d'ailleurs ce que met en valeur Sachs : ça dépend de la rencontre, ça dépend de l'amour, alors qu'ici le rapport avec la limite est de structure, ici il est d'amour ».

« Cette répartition des jouissances, et qui recouvre l'expérience même du corps, ces deux formes de jouissance rendent compte aussi bien des deux formes de l'amour distinguées par Lacan, et je crois que quand on parle ici des deux formes de l'amour, il faut entendre là, derrière ce mot d'amour, le *liebe* freudien, c'est-à-dire amour, désir et jouissance en un seul mot, les deux formes que Lacan distinguent comme la forme fétichiste et la forme érotomaniaque ».

« C'est, en effet, un trait tout à fait distingué dans les pratiques de l'homosexualité masculine que l'accord de jouissance, l'accord pour la jouissance puisse se faire par un échange de signes qui court-circuite tout à fait le blablabla de l'amour, et donc par une reconnaissance en quelque sorte muette, et qui donne au réseau ces airs de confrérie, de confraternité conspiratrice qu'on a abondamment développés, et qui sont cliniquement fondés, précisément, dans cette reconnaissance de signal entre les partenaires. »

« On peut, exactement, faire l'amour sans parler, et ce versant est dans la ligne de l'objet fétiche. »

« D'emblée, dans son élaboration, Lacan a privilégié le rapport du désir de la femme avec ce A barré, avec l'objet érotomaniaque, avec l'Autre qui n'est pas Un, et qui est essentiellement l'Autre qui parle. Et c'est

pourquoi, d'ailleurs, dans son séminaire *Encore*, dans ce fil, il introduit la lettre d'amour qui nous représente cette exigence qui vient du côté droit du tableau, l'exigence que l'objet soit un Autre qui parle ».

« Et c'est ainsi même qu'il pourrait sembler que l'homme aura la jouissance et que la femme aura l'amour, et c'est un peu ce qui est impliqué dans cette différence entre l'objet fétiche et l'objet érotomaniaque. Il vaut mieux dire que, du côté femme, l'amour est tissé dans la jouissance, qu'il en est en quelque sorte indissociable. »

« C'est-à-dire c'est exactement la jouissance érotomaniaque, au sens où c'est une jouissance qui nécessite que son objet parle et c'est en cela que c'est une jouissance qui nécessite qu'on en passe par l'amour, alors que la jouissance côté mâle ne nécessite pas qu'on en passe par l'amour, elle ne nécessite pas la jouissance de la parole, ce que tout démontre, que ce soit la place de la prostituée, comme la place du contact homosexuel silencieux. »

« L'objet fétiche ne nécessite pas la présence de l'amour, alors que, du côté femme, il faut en passer par l'amour, en tant que l'amour parle, que l'amour n'est pas pensable sans la parole ».

Cours du 6 mai 98

« Le prototype qu'on peut induire, c'est, vraisemblablement, la mère. On peut l'induire à partir du cas et aussi bien à partir des constructions qui sont déjà celles de Freud dans ses écrits sur la vie amoureuse, quand il souligne que le point commun de la mère et de la prostituée, la femme de mauvaise vie, de la *Dirne*, dont j'ai parlé jadis, le point commun des deux aux yeux du garçon, c'est qu'elle s'occupe aussi d'un autre homme. »

Cours du 27 mai 98

« Ce caractère comptable de la jouissance masculine se retrouve sous la forme imposée par la partenaire-symptôme, tandis que pour la femme, je l'ai déjà signalé, le caractère en quelque sorte illimité et apparemment infini, se retrouve au niveau du signifiant sous la forme de la demande d'amour. Ce que je vous ai présenté ici comme le caractère illimité du moins non borné de la jouissance et en même temps non unifié du corps, se retrouve, la même structure se retrouve dans la demande d'amour, comme absolue, comme infinie, comme au-delà de tout ce qui peut se donner de matériel, de tout ce qui peut se donner de preuve puisqu'elle porte sur l'être. Et on peut dire la demande d'amour dénuée la forme érotomaniaque : que l'autre m'aime. »

« C'est ici que la formule : il n'y a pas de rapport sexuel, prend son sens. Elle veut dire ceci, que les parlêtres, en tant qu'êtres sexués, font couple, non pas au niveau du signifiant, mais au niveau de la jouissance, et que cette liaison est toujours symptomatique. »

Cours du 03 juin 98

« C'est l'hiver, une grenouille vit un bœuf qui lui sembla de belle taille, la chétive pécure s'enfla si bien qu'elle en creva, la démonstration ! Mais on pourrait en faire, il ne manque pas grand-chose, pour en faire une déchirante histoire d'amour »

Cours du 10 juin 98

« Dans le couple théâtral, du valet et du maître, qui incarne ce tiers ? Qui incarne ce second maître ? C'est le public lui-même qui fait partie intégrante du discours de la comédie. Et il est le seul à voir les deux côtés du maître et les deux côtés du valet. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Le désenchantement de la psychanalyse 2001-2002

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 16 janvier 02

« D'un côté, une médecine qui tend au mutisme, et de l'autre, la prise en charge de la relation humaine dans toute sa généralité : l'accueil, l'écoute, l'empathie. Voilà le couple qui se présente, le couple de la médecine muette et de la thérapie bavarde, qui peuvent passer des accords entre elles, qui peuvent se méconnaître ou s'assembler. »

Cours du 6 mars 02

Intervention de P. La Sagna

« Ce qu'on peut dire aussi, c'est que Lacan – je saute un peu – soulignait à la fin de son enseignement que l'analysant tenait plus au couple analysant/analyste qu'à l'analyste lui-même. Je trouve que c'est une remarque très vraie, c'est-à-dire ce qui souvent est un obstacle à la fin de la cure, c'est cet attachement de l'analysant au couple, au rapport si vous voulez, il fait exister un couple analysant/analyste qui n'existe pas forcément. »

Cours du 20 mars 02

« Autant Ogden est le théoricien du tiers et de la fusion, Renik est le théoricien du couple analytique. Si j'avais à essayer de les mettre en place, je dirais l'un théoricien du tiers et l'autre théoricien du couple. »

Un effort de poésie 2002-2003

Cours du 13 novembre 02

« Ça développe un passage très classique, que j'ai bien sûr ponctué dans ce *Cours*, jadis, trouvé dans "Subversion du sujet" dans les *Écrits*, page 821, et qui souligne les affinités du plaisir et du signifiant, – comme dans tout le Séminaire de *l'Éthique de la psychanalyse* – : le plaisir apporte à la jouissance ses limites. Et il apporte de ce fait à la vie une liaison, cette vie qui sans lui serait, dit Lacan, incohérente. C'est cette vie en tant qu'incohérente qui est visée dans cet humus humain. D'ailleurs, rien ne montre mieux cette affinité du plaisir et du signifiant que le plaisir est par Freud appareillé dans une loi. »

Cours du 27 novembre 02

« Jusqu'à présent, elle [la modernité] laissait faire, puisque qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas elle est là, ça aurait pu lui suffire mais non, elle exige l'amour. Elle l'exige des poètes, ou de ce qu'il en reste, elle l'exige des écrivains, elle l'exige des philosophes, elle l'exige des intellectuels, des animaux intellectuels et il ne faut pas s'y tromper, elle l'exige aussi des psychanalystes. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 4 décembre 02

« C'est ce qui permet d'amener ici cette détermination que Lacan donne à son usage du mot "dire" : le dire est d'un autre ordre que celui de ce qui se pose toujours en vérité.

Je le cite : " Le dire ne se couple au dit que d'y ex-sister." Le dire ne se couple au dit que dans un rapport qui est celui que Lacan appelle d'un néologisme : "ex-sister". »

Cours du 15 janvier 03

« "Balzac voyait plus loin" – vous trouvez cette citation dans la page 466 du Grand Robert. Le *Grand Robert* doit aussi être l'œuvre de très grands travailleurs ; enfin, je ne rentre pas là-dedans.

La citation est vraiment merveilleuse : "Le jésuite, le plus jésuite, est encore mille fois moins jésuite que la femme la moins jésuite, jugez comme les femmes sont jésuites."

J'ai trouvé ça ce matin à 10 heures et demie, j'ai pas eu le temps d'aller vérifier dans l'ouvrage *La femme et l'amour* de Balzac. »

« François Bluche a beaucoup de réserve à l'égard de la Révolution française, il faut le savoir – Lacan aussi. Le renvoi des jésuites – ils seront accueillis en Prusse et en Russie, dit Monsieur Bluche, comme Monsieur Delumeau –, le renvoi des jésuites atteint l'église de France non seulement dans ses privilèges mais dans sa vitalité et son rayonnement. Louis XV eût dû méditer sur les conséquences structurelles de l'union du Trône et de l'Autel. »

« En fait, dès qu'un philosophe, ne s'occupant pas lui-même des affaires de l'état, orientait vers celles-ci l'un de ces disciples, ce dernier, tel Alcibiade, avait immédiatement recours à des méthodes typiquement tyranniques. Inversement, lorsqu'un homme d'État se réclamait ouvertement d'une philosophie, c'est en tyran qu'il agissait en fonction d'elle, de même que les tyrans d'envergure ont généralement eu des origines philosophiques plus ou moins directes et plus ou moins conscientes et avouées.

Donc, c'est évidemment comme conception assez ironique des rapports de la philosophie et du pouvoir, du couple savoir/pouvoir. »

« Au fond, dans le hoquet d'Aristophane, Lacan note tout le poids ironique, en effet, ou le colophon ironique qu'y loge Kojève. Le hoquet est l'indice de l'ironie générale au moment où Aristophane intervient. Il lie à partir de là dans le discours en question, celui qui précède, ce qu'il appelle la psychologie du riche. C'est celui qui n'aime qu'à bon escient, qui attend de son amour un retour sur investissement, même si c'est un investissement moral, il en attend de s'élever là.

Cela permet donc de remettre à sa place l'intérêt du discours de Pausanias, et de faire d'Aristophane la clé du discours sur l'amour, comme discours essentiellement comique.

Les bénéfices de la lecture ironique sont d'ailleurs étendus par Lacan à d'autres dialogues de Platon, à partir de là, rarement considérés dans cette perspective. "Le discours de Phèdre, dit-il, de se référer sur le sujet de l'amour à l'appréciation des dieux n'en a pas moins aussi valeur ironique." »

Cours du 19 mars 03

« De ce champ de la religion, Lacan dit que "la demande du sujet y est soumise au désir supposé d'un Dieu, qu'il faut dès lors séduire. Le jeu de l'amour, dit-il, entre par là."

Il suffit de ces quelques mots pour faire apercevoir que derrière tout sacrifice, et structurant le sacrifice, il y a une demande d'amour. Et cette articulation, cette vérité, elle vaut bien au-delà du sacrifice qui peut être exigé explicitement par la profession d'une foi.

[...] Chaque fois qu'on sacrifie on érige cet Autre, et non pas en vain, mais en vue de l'amour. Je me sacrifie mais à condition d'être aimé pour ce sacrifice, d'en avoir une récompense.

C'est le principe, par exemple, de la Djihad. Là, l'amour qui est proposé au martyr s'énonce d'une façon qui est crue : c'est l'amour des *moussmés*. Là, on peut dire que les cartes sont sur la table : on promet la récompense. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 2 avril 03

« Vous remarquerez que la séduction est tout à fait éclatante dans ce que je vous ai rapporté des mythes grecs, où en effet la séduction est ce qui résout les impasses de la production. Et c'est par là, dit Lacan, que le jeu de l'amour entre. Le jeu de l'amour entre dans la religion à la fois par le biais de *être aimé* pour avoir consenti au sacrifice, et aussi bien, corrélativement, ce jeu de l'amour c'est le jeu de l'amour de la vérité en tant que vérité de l'Autre.

« Est-ce que ça n'est pas en rapport avec le fait qu'alors Lacan ait pointé dans la direction de "L'Autre n'existe pas" ?

[...] N'est-ce pas dans ce contexte que Lacan a renoncé au culte de la vérité ? Ayant aperçu qu'à ordonner la psychanalyse à la vérité, le retour de Dieu était inexorable.

C'est pourquoi, à la place de la vérité, il a inscrit la jouissance. Il a posé que la psychanalyse n'a pas pour moteur l'amour de la vérité mais, si je puis dire, le faire avec la jouissance. Ce qui est du même coup donner un aperçu sur l'être de Dieu, à savoir qu'il consiste dans l'objet petit a. C'est l'embarras que donne cet objet petit a à l'être parlant qui est proprement la cause de Dieu. »

Cours du 21 mai 03

« On peut se référer, si on veut avoir la parfum de l'époque, à un livre contemporain qui a sans doute été l'ultime ouvrage publié, je crois, de Georges Bataille, *Les larmes d'Éros*, qui a été censuré aussi. Il était mort, il n'a pas connu cette défaveur ou cette joie. *Les larmes d'Éros* associait scandaleusement douleur et jouissance.

Les dernières paroles sur Éros – on parlait comme ça à l'époque, Lacan lui-même évoque Éros, le "dieu noir" –, les dernières paroles de Georges Bataille c'est pour dire : Éros, c'est un dieu tragique. Il y a une tragédie propre à Éros.

[...] C'est que, dit-il : "L'activité sexuelle tombe sous le coup d'un interdit."

[...] C'était un temps où il y avait une connexion immédiate entre activité sexuelle et interdit. On trouve même, marquée d'un point d'exclamation, la phrase : "Il est interdit de faire l'amour !" On se demande de quand ça date : 1961 ! Et l'idée qu'en effet on le fait tout de même mais dans le confinement du secret.

Voilà ce qu'on ne peut pas lire sans un extraordinaire sentiment de dépaysement à l'époque de ce que nous avons évoqué ici et qui restera dans la mémoire sous le nom de *Loft Story*, et des dérivés de cette pratique où, au contraire, cette activité de faire l'amour est attendue par toutes les autorités en place dans la télévision pour faire monter l'Audimat comme on dit, "l'Audimateur", si je puis dire. Il y a quelque chose de l'acte qui est passé au public. »

Cours du 11 juin 03

« Alors, cette visée christocentrique que Freud assume, et que Lacan dit surprenante, celui-ci en donne en même temps la raison. La raison, c'est qu'il faut bien qu'au terme émerge l'amour. L'émergence de l'amour est conforme à ce que Freud a inventé sous le nom de surmoi.

La pulsion freudienne exige : c'est une revendication. Le moi doit s'y plier pour en obtenir du plaisir. Et ce qui fait barrière, au départ, pour Freud est toujours extérieur. C'est donc par un processus d'intériorisation que la barrière est déportée dans le psychisme. »

« Le surmoi héritier du père, c'est l'instance clinique du père symbolique, et c'est un père qui est avant tout amour.

L'opération du surmoi, vu par le biais de la religion, c'est celle qui permet d'échanger la jouissance contre un gain d'amour.

C'est ce dont Lacan accuse Freud, si je puis dire, d'avoir préservé, dit-il dans son séminaire *L'envers*, en fait sinon en intention, le plus substantiel dans la religion – l'idée d'un père tout amour. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Pièces détachées 2004-2005

Cours du 6 avril 2005

« Je veux dire on est un expert et il en faut, mais dans le couple du contrôleur et du contrôlé ou du contrôlant, celui qui est cuit, c'est le contrôleur, c'est-à-dire celui qui est menacé, qui est structurellement menacé d'être cuit puisqu'il est d'emblée mis dans la position de celui qui sait déjà et donc on veut qu'il ait affaire, lui, à ce qu'il y a des lois ou à ce qu'il y a des régularités. Et la position, il faut bien dire dans ce couple là, la position qui devrait être la position créatrice, c'est celle du contrôlant, qui, lui, reste en contact avec le réel qui joue des tours. »

Cours du 18 mai 2005

« Quelles sont donc les forces qui ont modifié depuis un demi-siècle les formes et l'exercice de la parenté dans nos sociétés ? C'est d'abord l'accent mis sur le libre choix de l'autre dans la fondation du couple [...] – La deuxième force qui se conjugue aux autres pour remodeler les rapports de parenté a pris sa source dans la pression sociale qui s'exerce de plus en plus en faveur d'une plus grande égalité entre les sexes dans tous les domaines de la vie sociale et personnelle – La troisième force qui a affecté progressivement le champ de la parenté est le mouvement de valorisation de l'enfant et de l'enfance. » – Godelier M, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004

Cours du 18 mai 2005

« Dans le nouveau désordre amoureux qui définit le régime de l'alliance dans notre civilisation, le sujet n'en tient pas moins au mariage et à la filiation. Tout repose sur lui, sur son énergie, sur son désir. C'est ce qu'Irène Théry a appelé le "démariage".

C'est la place sociale de l'institution matrimoniale qui a changé avec la transformation des représentations du couple : le choix de se marier ou non devient une question de conscience personnelle et le mariage cesse d'être l'horizon indépassable des relations entre les hommes et les femmes. C'est ce phénomène social que l'on a nommé le "démariage". (...) Le démariage, plus que le refus ou la crise du mariage, désigne la situation historiquement nouvelle liée à la transformation du lien de conjugalité dans un sens plus égalitaire, plus privé et plus contractuel. Elle pose des problèmes radicalement inédits pour le lien familial. »

Théry, I., *Couple, filiation et parenté aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob, 1998.

Choses de finesse en psychanalyse 2008-2009

Cours du 26 novembre 08

« Ça vient de La Nouvelle Héloïse : L'enthousiasme est le dernier degré de la passion.

Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait : elle en fait alors son idéal ; elle le place dans le ciel. Et Rousseau dit alors que le langage de la dévotion sacrée est le même que le langage de l'amour. Ça désigne précisément l'enthousiasme par la métamorphose de l'objet d'amour, par la divinisation de petit a. Ce petit a cause du désir, que Lacan a pu qualifier de saloperie, prend valeur de souverain bien. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 26 novembre 08

« Est-ce abusif d'évoquer la perte que l'acte sexuel, la consommation sexuelle, la consommation génitale – comme s'exprime Lacan –, la perte que la consommation génitale comporte pour le mâle ? Puisqu'elle se traduit par une impuissance temporaire et enfin par la disparition du phallus. Au point que Lacan puisse dire : Pour l'organe mâle la jouissance est toujours prématurée. D'ailleurs, il y a une sagesse, des mieux fondées dans l'histoire, qui enseignait au mâle le bénéfice de la rétention spermatique : faire l'amour, oui ! Mais ne jamais éjaculer, pour que ça remonte (rires) au cervelet n'est-ce pas ? C'est bon pour les neurones – enfin, ils n'appelaient pas ça des neurones –, c'est le tantrisme ».

Cours du 3 décembre 08

« À côté de l'axiome selon lequel : la vérité est menteuse, plaçons la proposition de Lacan : le réel ne peut que mentir au partenaire. Que ce partenaire soit le partenaire amoureux, sexuel ou que ce partenaire soit le partenaire analyste, le réel ne peut que mentir à celui à qui vous destinez votre discours, le réel ne dit pas vrai. »

« La femme à qui Freud destinait son cadeau était une analyste, qui partageait l'intimité de sa fille Anna, laquelle avait donc les meilleures raisons pour savoir que son père avait déjà fait cadeau d'une telle pierre à son amie comme elle le lui fait remarquer ainsi que Freud l'indique dans son texte. On a beaucoup élucubréd sur l'intimité de ces deux femmes, Dorothy Burlingham et Anna Freud. Il n'est pas abusif de supposer qu'elles avaient des relations homosexuelles, sans qu'on ait, à ma connaissance, de témoignage avéré du caractère précis de ces relations. Mais enfin, elles s'appréciaient, elles vivaient ensemble, vraisemblablement elles s'aimaient. »

« Ce fait ouvre une autre ligne d'interprétation, ou de sur-interprétation, du texte de Freud. En particulier, le fait qu'une attache soit établie entre la destinataire du cadeau et la fille de Freud jette une autre lumière sur le mot *bis*, ce mot latin – puisque c'est au latin que Freud se réfère et non pas simplement à l'allemand qui comporte aussi ce mot –, ce mot incongru, qui fait son apparition sous la plume de Freud et exige d'être raturé, annulé. Comment ne pas supposer que ce mot *bis* renvoie au couple formé de ces deux femmes, que ce couple, Freud le rejette symboliquement, secrètement, à son insu, je veux dire dans le refoulement. Sans doute que dans son texte il ne pousse pas son analyse jusqu'à ce point-là dont on peut néanmoins inférer qu'une fois lancé dans l'interprétation de son acte manqué, il ne lui était plus inconnu – mais il ne pouvait pas le livrer sans entrer dans et trahir la vie privée de sa fille. Au moment de consacrer ce couple, si je puis dire, par le cadeau fait à l'amie de sa fille, il raye le *bis*, et donc on a tout lieu de considérer que, tout en avouant et en reconnaissant ce lien, par une intention inconsciente il le rejette – car le *bis* est bel et bien rayé. De plus, la citation latine que Freud lui associe dans son texte commence par une négation : *non bis – non bis in idem* –, comment ne pas penser en ce cas que le *bis repetita* dont je parlais la dernière fois ne lui plaisait pas tant que ça ? »

« J'ai déjà indiqué qu'inconscient et transfert font couple comme répétition et pulsion. La jonction de l'inconscient et du transfert, j'ai essayé de la rendre manifeste en parlant d'inconscient transférentiel. C'est l'inconscient d'interprétation, c'est l'inconscient où le je-ne-sais-pas est mis en évidence, avec la supposition de savoir qui en est corrélative, et c'est pourquoi, dans la névrose, le transfert, si je puis dire, est à fleur de peau : c'est que le refoulement originaire est corrélatif d'un transfert originaire, si je puis dire. Tandis que le couple répétition-pulsion, lui, est ce qui prépare ce que Lacan appellera le sinthome comme mode de jouir, fonctionnement de jouissance, fonctionnement-répétition de jouissance pulsionnelle. Ce couple est dissymétrique. »

Cours du 21 janvier 09

« Comme dit Lacan : La psychanalyse se pratique en couple. C'est-à-dire que, plutôt que de faire ça tout seul, eh bien on s'adresse au public en la personne de quelqu'un et on attend qu'il édite en effet votre texte. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 4 mars 09

« Le démenti est toujours possible, mais, pour être plus précis : à condition qu'on n'ait pas lancé un énoncé performatif, qu'on n'ait pas lancé un énoncé dans un contexte tel qu'il empêche de se dédire, qu'il fixe le dit, qu'il l'immobilise, qu'il vous oblige d'y être fidèle. Le contexte contraignant de l'énoncé performatif est toujours celui d'une institution.

Prenons un exemple, le premier qui se propose, celui qui est derrière l'exemple que Lacan prenait à ses commencements, le "Tu es ma femme" derrière quoi il y a l'institution du mariage : vous épousez. »

« Quand vous avez fait ça dans ces conditions-là, vous ne pouvez pas dire que c'était une plaisanterie, vous ne pouvez pas qualifier votre oui : "J'ai dit oui, mais c'était sans y penser" (rires), "J'ai dit oui, mais je pensais qu'elle était vierge" – allusion à un fait divers qui a défrayé la chronique cette année. Dans le contexte de ce cours, je ne vois rien qui m'empêcherait de dire, de mon énoncé sur le caractère maniaco-dépressif de l'enseignement de Lacan, que c'était une plaisanterie – moyennant quoi d'ailleurs on me dirait qu'elle était mauvaise (rires). »

« Rapprocher mariage et plaisanterie fait irrésistiblement songer à l'immortel *Occupe-toi d'Amélie* de Georges Feydeau.

Je ne sais pas si on lit encore beaucoup ça. Moi j'ai le souvenir que, quand je l'ai lu, c'est, avec *La Dame de chez Maxim* du même Georges Feydeau, le texte qui m'a fait le plus rire de ceux que j'ai pu lire. Je ne sais pas si vous connaissez l'intrigue. C'est l'histoire d'Etienne, qui confie Amélie – laquelle est sa maîtresse, une grue, comme on disait à l'époque, une fille –, il la confie aux bons soins de son ami Marcel, parce qu'il doit s'absenter pour une période de service militaire, et à son retour il apprend que Marcel, dépositaire d'Amélie, n'a pas été à la hauteur de sa tâche et qu'on les a trouvés dans le même lit. Donc il médite sa vengeance. Elle lui est facilitée par le fait que Marcel ne touchera son héritage que le jour de son mariage : c'est la condition que son père défunt a posée, et il a confié au parrain dudit Marcel de s'assurer de ce mariage. Etienne, bon copain, persuade Amélie et Marcel de se marier pour satisfaire à la condition paternelle, mais de se marier pour-du-semblant, pour tromper le parrain, un ineffable flamand. Donc, à l'acte III, on a la scène du mariage pour-du-semblant. Etienne mobilise une noce de copains, qui se gondolent, qui clignent de l'oeil. Le seul qui ne rigole pas, c'est le personnage du maire, et pour la meilleure des raisons, c'est que c'est un authentique magistrat. Et, à la fin, ce qui se découvre c'est que ce mariage pour-du-semblant, c'était pour-de-vrai, et que Marcel, à son corps défendant, et Amélie, sont unis pour la vie. »

« Je suis allé regarder mon Feydeau, je vous en lis un passage, simplement pour le plaisir. Marcel à Etienne, après la cérémonie – Ah ! Merci, mon bon Etienne ! Merci ! Etienne – Tu es content, hein ? (rires) Marcel – Si je le suis ! Ah !... Non, mais crois-tu, hein ? Crois-tu que ça a pris ! Ce qu'il a marché, le parrain ! Ah ! la bonne farce ! – Oh ! oui, la bonne farce ! dit Etienne, la bonne farce !... Et meilleure encore que tu ne l'imagines. Marcel – Oh ! non ! Oh ! non ! Etienne – Oh ! si ! Oh ! si ! (rires) Et ils échangent des Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! (rires) Marcel – Il ne peut y avoir une meilleure farce que d'avoir fait croire au parrain que ce mariage était vrai. Etienne – Si ! si !... Il peut y en avoir une meilleure encore ! (rires) Marcel – Oh ! non ! Oh ! non ! (rires) Etienne – Oh ! si ! Oh ! si ! (rires) Et ils rient. Etienne – La meilleure c'est de t'avoir fait croire à toi que ce mariage était faux. (rires) Marcel, ne comprenant pas et riant encore à moitié – Oui !... Euh ! quoi ? (rires) Etienne – Tu as cru que c'était une blague ? Eh bien ! il est vrai, mon vieux ! il est vrai ! Marcel, devenant anxieux (rires) – Hein ! Etienne – Ah ! tu m'as pris ma maîtresse ! Ah ! tu as couché avec elle ! Marcel – Comment ! tu sais ? Etienne – Oui, je sais ! Eh bien, mon vieux, couche encore si tu veux ! Tu n'as plus à te gêner ; c'est ta femme à présent ; tu es marié avec elle ! (rires) Marcel, lui sautant à la gorge – Qu'est-ce que tu dis ? Etienne – Bonsoir ! Bien du plaisir... Occupe-toi d'Amélie ! (rires) Marcel, affolé – Etienne ! Etienne ! »

« Alors, on peut en sortir – on a réalisé un énoncé performatif, Toto, en effet, tel qu'on l'a présenté à Marcel, est bien le maire de l'arrondissement, c'est ça qui fait l'authenticité, la véracité, la validité de l'acte –, on peut en sortir, mais seulement d'une façon réglée, par un divorce, et, s'il s'agissait d'un mariage religieux, par une annulation, effectuée en dernière instance par le Vatican, et prescrite, dans tous ses détails, par le droit canon. »

« Cela aide à comprendre pourquoi Lacan pouvait dire, dans son tout dernier enseignement, qu'il faudrait que la psychanalyse soit une pratique sans valeur, c'est-à-dire : une pratique où il ne s'agit pas de valeur de réel, mais bien du réel en tant que tel. »

« C'est ce que Lacan vise en parlant d'un discours qui ne serait pas du semblant. Ça n'est pas du tout de l'ordre où le mariage d'Amélie se révèle comme n'étant pas du semblant mais pour-de-vrai. »

« Ce n'est pas non plus de l'ordre où on reconnaît au sacrement une valeur qui n'est pas de semblant mais une valeur de réel. Ça vise un réel, un effet réel, qui serait de l'ordre de celui que la science obtient. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 11 mars 09

« Mais enfin, au moment où son enseignement commence, il amène la linguistique. Donc, il apporte la structure de langage – lui-même la simplifiant à ses fins, la formalisant, grand S sur petit s, qui figure dans "L'instance de la lettre" –, il apporte la structure de langage dégagée par la linguistique structurale, et il dit : L'inconscient a cette structure-là. »

« Alors, ça ne se réduit pas à ça, parce qu'à cette occasion, il recycle un savoir que lui-même avait acquis avant-guerre auprès de Kojève, et il marie la structure de langage, héritée de la linguistique structurale, à une notion de la parole, qu'il élabore à partir de Hegel. Quand il intitule son grand texte initial "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", c'est au fond le mariage de Saussure et de Hegel. »

« Je ne rentre pas dans le détail généalogique. Je me contente de dire que, de ce point de départ, parole et langage, quand on fait opérer ce couple de concepts sur la théorie de Freud, il en résulte une coupure (J.-A. Miller trace une grande barre verticale à droite du graphe), dont on peut dire qu'elle est présente chez Freud lui-même, mais cette coupure devient là, saillante : à savoir que ce qui est de l'ordre de la pulsion – le registre du ça, la *Befriedigung*, la satisfaction, la libido –, c'est autre chose. »

Cours du 18 mars 09

« Ce qui importe, c'est que, dans cette narration même, des trous se manifestent, des achoppements, qui sont autant de signes d'une autre vérité, d'un autre sens – mais vérité et sens qui sont en peine de se conjuguer à la fiction d'une narration.

Et c'est bien pourquoi, plutôt que de vérité et de sens, ces émergences qui rompent la narration, on leur donne valeur de réel. »

« Vérité fait couple avec sens, et les deux font trio avec fiction.

Le dernier enseignement de Lacan consiste à s'apercevoir que l'ordre symbolique, dont il faisait, dans son premier enseignement, le ressort et la structure de l'expérience analytique et de ce que Freud appelait le psychisme, que cet ordre symbolique est du registre de la fiction.

Ce qui veut dire, en d'autres termes, que le signifiant est du semblant. »

Cours du 25 mars 09

Témoignage de Bernard Seynhaeve

« Cette interprétation numéro deux eut son effet boomerang deux ans plus tard. Deux ans de traversée du désert avant que je ne m'aperçoive tout à coup qu'il s'agissait de la traversée de mon fantasme. Deux ans plus tard, je m'apercevrai que c'était du sens que je jouissais, de la parlotte. Cette découverte fut corrélée à une autre. L'inconscient interpréta brusquement, renvoyant la crainte des coups de l'analyste à l'amour du père. Elle produisit alors un effet de saisissement qui expulsa le sujet hors de l'épuration du fantasme conscient. »

Jacques-Alain Miller

« Et au fond tout ça, c'est pour arriver au point crucial, à savoir la connexion de la peur des coups de l'analyste à l'amour du père. Des coups. Vous receviez visiblement des coups, chaque interprétation étant un coup. "La crainte des coups de l'analyste se mue en désir des coups, dites-vous, désir qui voilait celui du sujet

d'occuper la place de la femme violée dans son fantasme". Ça, ce n'est pas des interprétations : la voie est ouverte pour quelque chose qui franchement a été sensationnel. Voilà.

Je vous laisse me répondre si vous le voulez, mais vous pouvez peut-être le faire en prenant aussi en compte ce qu'auront mentionné Esthela Solano et Éric Laurent et ceux qui voudront parler ensuite. Je donne la parole à Esthela. »

Esthela Solano

« Et c'est là que vous dites qu'il s'est imposé à vous que vous jouissiez de parler. Et ça a eu une conséquence éminente au niveau de ce que vous appelez une inversion au niveau de la grammaire du fantasme, qui vous a permis d'accéder à l'élucidation de la position que vous occupiez dans ce fantasme, et donc du coup et dans le même mouvement, l'analyse a ébranlé la fixation de la jouissance nouée à l'amour du père. »

Jacques-Alain Miller

« Sur ce point, ce que met en valeur Seynhaeve, c'est que – c'est en tout cas son témoignage – il avait un transfert avant l'analyse. Il avait un pré-transfert très consistant. Vous dites du premier analyste : "Je savais que c'était lui". Bon, ça ne vous a pas empêché d'en avoir deux autres (rires), n'est-ce pas ? Cet amour exclusif, ce n'est pas seulement : parce que c'était lui parce que c'était moi comme Montaigne, mais : c'était lui – *Ecce homo*, pour le dire en latin. Et ça, ça se situe avant toute opération. Alors, après, évidemment, ça se modifie, chaque interprétation contribue au transfert. »

Cours du 1 avril 09

« Cause du désir a fait mouche.

On peut noter, je l'ai fait jadis, que cette expression reprend, dans le langage causaliste, celle de Freud de *Liebesbedingung*, condition d'amour – enfin, il s'agit d'un amour qui comporte aussi la notion d'attrait sexuel. Lacan a su pêcher cette expression de Freud, et l'épingler d'une expression spécialement parlante, que l'on peut transcrire en termes de mathème en indiquant le rapport causaliste par une flèche : petit *a*, flèche, petit *d* pour désir. »

Cours du 8 avril 09

« Et donc nous verrons Lacan revenir sur la question de la jouissance de l'Autre pour essayer de l'élaborer d'une façon homologue au désir de l'Autre. Par exemple, dans *Encore*, il dira : la jouissance de l'Autre, de son corps, n'est pas le signe de l'amour. Ça, ça consiste à mettre la jouissance de l'Autre à la place du désir de l'Autre et à voir si ça fonctionne. Et on trouve sa réponse, beaucoup plus tard, dans le Séminaire du *Sinthome* : la jouissance de l'Autre, il n'y en a pas ; il n'y a que la jouissance du corps propre. »

Cours du 13 mai 09

« Le désir est marqué par la question "Qu'est-ce que je désire vraiment ?" et quand cette question revient de l'Autre, c'est sous la forme que Lacan a laissée dans l'expression italienne qu'elle trouve dans un petit roman intitulé *Le Diable amoureux* : quand le diable surgit sous les espèces d'une affreuse tête de chameau, laissant derrière lui son apparence précédente qui était celle d'une charmante petite blonde, Biondetta, l'amour du narrateur, là, au fond, du sein de cette apparence ravissante, surgit l'horreur qui lâche en italien, alors que tout le reste du roman est en français, *Che vuoi ?* »

Cours du 20 mai 09

« Ce que, nous, nous appelons sujet, dans la psychanalyse, n'est pas une substance, c'est seulement un supposé. Alors, ça ressemble à la substance parce que, dans l'imaginaire, on met ça dessous : dessous les phénomènes, dessous ce qui apparaît. Mais le sujet comme sujet du signifiant – une fois qu'on a réduit la parole à la chaîne signifiante – le sujet c'est ce qui est supposé à l'articulation d'un couple de signifiants, rien de plus. C'est même la valeur que l'on peut donner à son écriture familière comme *S barré* : sujet n'est pas substance. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Cours du 3 juin 09

« Wilhelm Reich pensait que la jouissance dans son statut essentiel était déconnectée du signifiant, que l'on pouvait la traiter comme une matière, qu'elle était susceptible d'une physique, et donc qu'elle pouvait être manipulée, captée, redistribuée par des appareils concrets, matériels. »

« Mais tout le monde – à en croire vos rires – tout le monde sent bien que ce n'est pas là que la psychanalyse nous mène, que la jouissance est du corps, mais qu'elle se supporte du langage. Ça n'a rien affaire avec sa liaison supposée à la loi. Le langage, ça n'est pas la loi, c'est une articulation. »

« Reste l'amour, que Lacan n'arrache pas à sa racine imaginaire quand il dit que l'amour donne l'illusion du rapport sexuel. C'est ce qui distingue, en propre, la jouissance de l'amour. Il y a une jouissance à parler d'amour, il y a une jouissance à faire l'épreuve de l'amour, il y a une jouissance à écrire des lettres d'amour – ou des mails évidemment – et cette jouissance-là est celle qui, à la fois, est la plus loin et la plus proche, topologiquement, du rapport sexuel qui n'existe pas. »

Cours du 10 juin 09

« Pendant tout un temps, Lacan a organisé ce qu'il captait de l'expérience analytique à partir de ce couple imaginaire, le sujet et son image. Lorsque son enseignement commence, son premier tour, il resitue cette relation imaginaire, a-a' (Jacques-Alain Miller trace l'axe a-a'), et il y loge toute la dimension qu'explore l'Égopsychologie. Le moi, c'est un effet imaginaire. Le narcissisme, c'est la jouissance de cet ego imaginaire. Tout ce qui est fantasme est placé sur la ligne de cette relation ; le stade du miroir, en quelque sorte, se subordonne ce que Lacan appelle toute la fantasmatisation mise au jour par l'expérience analytique. Quand son enseignement commence, pour lui, tout cela est inertie (Jacques-Alain Miller épaisit l'axe a-a'), tout cela est ce qui est inerte dans l'expérience, et s'interpose, écrante, freine la dynamique du couple symbolique (Jacques-Alain Miller trace le vecteur A-S), celle qui lie le grand Autre au sujet – je simplifie.

Donc tout son premier enseignement consiste à opposer le couple imaginaire, inerte, et l'intersubjectivité symbolique, qui est dynamique. »

« Il y a donc là une inspiration – que j'essaie de simplifier – une inspiration décisive de son premier tour et que l'on trouve déjà dans son "Intervention sur le transfert" qui porte sur le cas Dora. Le transfert lui-même y est situé simplement sur le couple imaginaire (Jacques-Alain Miller épaisit encore l'axe a-a') : le transfert est pensé comme une formation imaginaire, et donc comme répondant, comme émergeant dans un moment de stagnation de la dialectique psychanalytique, qui, elle, se déroule sur cet axe symbolique (Jacques-Alain Miller montre l'axe A-S). »

« L'interprétation de jouissance est une élucubration de savoir sur la jouissance et sur ce pourquoi elle ne convient pas. Nous savons pourquoi, comme dit Lacan, elle ne convient pas, c'est que la norme freudienne n'existe pas, celle du rapport sexuel, mais ce qui s'interprète, ce sont les formes contingentes que l'absence du rapport sexuel a prises, et en particulier dans la famille et dans le couple parental. Interprétation de jouissance, dis-je. Parce que le sens, ça n'est qu'une routine, la routine d'un discours, la routine du milieu où vous vivez, et par rapport au non rapport sexuel et à la jouissance, ce sens est du semblant. »

L'un tout seul

2010-2011

Cours du 9 février 11

« Ça consiste à dire, finalement : un enfant, c'est encore mieux que l'organe qui vous manque, et une fois qu'on a introduit l'amour maternel dans cette partie, ça y est tout se suit : la famille, la société, la religion, la suite..., et ça efface ce qui de la féminité résiste précédemment à la logique de l'*Aufhebung*, à la logique dialectique de perdre pour retrouver. »

Cours du 2 mars 11

« Il faut dire qu'au fond Flaubert, avec *Madame Bovary*, a essayé de montrer à quel point quelque chose de la sexualité féminine ne trouvait pas sa place dans le monde de l'homme, jusqu'à la conduire au suicide. »

Cours du 16 mars 11

« L'association libre, c'est l'ontologie déchaînée : des mères phalliques, des pères qui n'en sont pas, des hommes qui se féminisent, des haines qui sont de l'amour, des souffrances qui sont des jouissances, et pour couronner le tout, une pulsion qui est de mort ».

Cours du 23 mars 11

« La fiction qui par excellence supplée à ce qui n'existe pas, c'est l'amour. C'est l'amour dont je disais – ça ne me paraissait pas sot – que c'était une constante anthropologique. Quelqu'un avançait que tout homme – au sens générique, l'exemplaire d'humanité –, tout homme sait qu'il est mortel et est amoureux. L'amour, crée, fait être un Un imaginaire, isole un seul être, celui qui quand il vous manque, tout est dépeuplé – c'est un vers de Lamartine, et c'est le seul vers de Lamartine que j'aime, parce que c'est un vers lacanien et qui vise très juste, comme j'aime bien d'ailleurs le titre d'une roman de Mauriac, *Le Désert de l'amour*, qui consonne avec Lamartine. L'amour a cette propriété d'isoler un Un, évidemment c'est un *ersatz* du Un vraiment intéressant, le signifiant Un, mais celui-là, vous n'en êtes pas amoureux. Vous, mais il y en d'autres qui ont pu être amoureux, comme Plotin par exemple. Lui était amoureux du signifiant Un comme vous l'êtes de tel Un ou telle Une imaginaire.

Le transfert analytique, à cet égard, est fait de la même étoffe que cet amour là, l'amour vrai – pour ce que vaut la vérité. Il est fait de la même étoffe, c'est-à-dire d'une étoffe de par-être. L'amour ne vous donne pas accès à l'existence, il ne vous donne accès qu'à l'être et c'est pourquoi l'être éternel, on s'imagine qu'il exige votre amour – ça donne le soupçon que peut-être si vous l'aimiez un peu moins, il serait un peu moins éternel.

Le Un imaginaire que dégage, que suppose et que crée l'amour fait de vous son corrélat. C'est ce qui justifie qu'on attribue à l'amour un statut narcissique.

L'Un d'amour est tout à fait distinct de l'Un d'existence. L'Un d'existence tient à un effet d'écrit et non pas à un effet de signification. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

B / Textes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

« Des semblants dans la relation entre les sexes »,
La Cause freudienne, « Des femmes et des semblants »,
Navarin, n° 36, 1997.

« La femme n'existe pas ne signifie pas que le lieu de la femme n'existe pas, mais que ce lieu demeure essentiellement vide. Que ce lieu reste vide n'empêche pas que l'on puisse y rencontrer quelque chose. Dans ce lieu, ne se rencontrent que des masques, masques de rien, suffisants pour justifier la connexion entre les femmes et les semblants. »

p. 5.

« Il y a d'autres modalités, que Lacan connaît également, quand il signale qu'il n'y a pas de limites aux concessions qu'une femme peut faire à un homme, de son corps, de son âme, de ses biens. Concessions signifie ici céder. Cela signifie que chacune est capable d'aller jusqu'au ne-pas-avoir, et de se réaliser comme femme dans le ne-pas-avoir ».

p. 8.

« L'homme "lacanien", tel qu'il traverse les *Séminaires* et les *Écrits*, est au contraire un être lourd, gêné, embarrassé par l'avoir. L'avoir est pour lui une gêne, et comme il a quelque chose à perdre, il est condamné à la prudence. L'homme lacanien est fondamentalement peureux. Et s'il va à la guerre, c'est pour fuir les femmes, pour fuir le trou. Ainsi, l'homme n'est pas sans semblants, mais ce sont des semblants pour protéger son petit avoir. Ce n'est pas le cas du semblant proprement dit, le semblant féminin, qui est à proprement masque du manque. »

p. 8.

« On pourrait parler de la subjectivation de l'organe génital chez l'homme, et le faire sous le titre *L'avoir* – l'avoir comme sentiment qui lui donne une supériorité de propriétaire, un bien qui implique aussi la peur qu'on le lui dérobe. Une couardise masculine contraste ici avec le sans-limites féminin. L'avoir est clairement lié à la masturbation. La jouissance phallique est par excellence une jouissance de propriétaire. Ce qui signifie que le sujet ne donne à personne la clef de la caisse, allant parfois jusqu'à se protéger par l'impuissance, et sur un mode satisfaisant. Et quand finalement il arrive qu'il donne, c'est alors comme s'il était victime d'un vol, à tel point qu'il conserve de surcroît la masturbation comme refuge d'une jouissance pour lui-même. »

p. 8.

« Une femme qui se constitue du côté d'être le phallus assume son manque-à-avoir. C'est à partir de son manque-à-avoir reconnu qu'elle arrive à être le phallus, celui qui manque aux hommes. Au contraire, l'autre cache son manque-à-avoir et parade, fait monstration d'être la propriétaire à qui ne manque rien ni personne. L'une reste égale à une femme, et ceci se note au caractère sauvage avec lequel elle protège son bien, avec un trait d'hybris, d'excès ».

p. 9.

« L'autre, au contraire, celle du côté de l'être, fait monstration du manque. Au regard de l'homme, une vraie femme, au sens de Lacan, lui permet de se manifester comme désirant, en tant qu'elle assume le moins, assumant aussi les semblants qui font leur jeu du moins. À l'opposé, la femme à postiche dénonce l'homme

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

comme castré, et ce n'est pas peu de fois qu'elle se complète ainsi avec un homme, dans l'ombre duquel elle se maintient. »

p. 9.

« Une femme vraie, au contraire, démontre à l'homme que l'avoir est ridicule. D'une certaine façon, c'est la ruine de l'homme. C'est plus tranquille de faire couple avec la femme à postiche, pour déposer son propre bien dans un coffre-fort. Cette femme à postiche, qui ne semble pas castrée, ne menace pas l'homme, car elle n'exige pas de lui qu'il soit désirant, de telle sorte qu'elle reçoit respect et repos de la castration.

On rencontre le mot postiche chez Lacan à la page 825 des *Écrits*, lorsqu'il parle de l'absence du pénis qui fait la femme phallus, quand Lacan conseille quasiment d'évoquer ladite absence en faisant porter à la femme un postiche sous un travesti de bal. »

p. 9.

« Le cynisme féminin nous donne parfois déjà de cela une anticipation, quand il rappelle aux hommes que leurs sublimations ne sont rien en comparaison de la jouissance, et qu'ils se trompent avec les semblants. Ce sont les femmes qui rappellent aux hommes qu'ils sont trompés par les semblants, et que ces semblants ne valent rien comparés au réel de la jouissance. En cela, les femmes sont plus amies du réel que les hommes, et c'est de leur côté qu'il y a un accès plus facile que les hommes à la vérité de ce que le phallus n'est pas tout et est semblant. Évidemment, en tant que sujets, elles peuvent finir du côté de Φ , qui est la manière d'écrire le postiche, et elles peuvent s'inscrire comme sujet du côté du petit phi, c'est-à-dire $\phi(x)$, en jouant au tout avec le postiche, et en incarnant le A dans un homme castré. »

p. 10.

« Une analyse du désir féminin pris dans cette direction extrême peut déboucher à annuler le A, ce qui fait surgir quelque chose comme un monstre qui dit – Je sais tout. C'est quand s'incarnent ces figures oraculaires, comme le fut en son temps la géniale Mélanie Klein, qui ne doutait de rien. Mais si l'on se dégage de cette voie, on peut dire que son désir conduit une femme naturellement à A, alors que, chez l'homme, la fonction Φ fait obstacle à la réduction du phallus au semblant. »

p. 10.

« Un répartitionnaire sexuel », *La cause Freudienne*, « Maladies d'amour », n° 40, Navarin, 1999.

« (...) chez le mâle, le désir passe par la jouissance, c'est-à-dire requiert le *plus-de-jouir*, tandis que, du côté femme, le désir passe par l'amour. L'amour a une différence avec le fétiche. C'est que le fétiche, ou la condition fétichiste, peut avoir des supports multiples, alors que l'amour n'est pas du côté du multiple. Cette exigence de l'amour répercute la structure initiale que nous avons posée, qui est celle d'un certain moins. Cela suppose que l'amour, du côté de l'avoir, concerne un objet qui n'a pas. Lacan a souligné, de façon répétitive, que pour qu'il y ait de l'amour, il y a une condition de castration. C'est pourquoi Lacan pouvait dire que, pour une femme, l'Autre de l'amour doit être privé de ce qu'il donne.

Mettons ici, à la rubrique cause du désir, une opposition entre le *plus-de-jouir* et, de l'autre côté, l'amour. Nous pouvons même l'accentuer. De façon conforme avec l'accent érotomaniaque que Lacan signale, ajoutons l'amour fou.

Que veut dire fou ici ? C'est un titre d'André Breton. Mais cet adjectif ne met en valeur que l'amour, par essence sans limite – comme Lacan nous le présente, nous l'introduit dans ses schémas comme dans sa dialectique – que parce qu'il est au-delà, et précisément au-delà de l'avoir. L'amour dans sa définition lacanienne – donner ce qu'on n'a pas – repose sur l'annulation complète de l'avoir. C'est par là qu'il peut viser l'être en tant qu'au-delà de l'avoir. C'est ce que nous pouvons isoler comme structure, parce qu'elle est plutôt là dépendante de l'objet et de la cause du désir ».

p. 9.

« (Côté féminin) On a un être qui n'a pas un rapport essentiel, structural, avec la limite. Le rapport de cet être à la limite est toujours adventice, contingent (...). Cela dépend de la rencontre, de l'amour. (Côté homme) le rapport à la limite est de structure, tandis que là (côté femme), il est d'amour. »

p. 22.

« Médée à mi-dire », *La cause du désir*, n° 89, 2015.

« L'inexistence du non rapport sexuel est un fait d'inconsistance. Il faut passer par là pour voir s'isoler comme consistance logique l'objet a – chu d'un désastre obscur, – plus si obscur à vrai dire, depuis que nous avons appris à y reconnaître l'inconsistance de l'Autre. »

p. 114.

« Mère femme », *La cause du désir*, n° 89, 2015.

« Rien n'interdit que la maternité soit pour une femme la voie où se réalise l'assomption de sa castration. Rien ne l'interdit car il y a l'amour – l'amour lacanien. La mère n'est pas seulement celle qui a. Elle a à être [...] celle qui n'a pas, celle qui donne ce qu'elle n'a pas. Ce qu'elle n'a pas et qu'elle peut néanmoins donner, c'est son amour ».

p. 121.

« Tel est le scandale – la mère est une femme. C'est le scandale à quoi le sujet névrosé ne parvient à se faire que dans une analyse. »

p. 122.

« Il peut arriver qu'une maternité éteigne chez une femme la féminité. Cela se rencontre. Mais que la mère reste toujours femme, un homme ne l'oublie qu'à ses risques et périls. S'il ne sait pas faire en sorte que la mère de ses enfants se sente femme, il peut craindre qu'elle trouve ailleurs, chez l'Autre homme, la relation au phallus qu'il lui faut. Certains hommes arrivent, il faut bien le dire, à transformer leur épouse en mère sans lui faire des enfants, c'est-à-dire en se proposant eux-mêmes à cette place. C'est très risqué. »

p. 122.

« Une fantaisie », *Mental* n° 15, 2005.

« Alors, du coup, je me posais la question : est-ce que l'objet petit a ne serait pas – comment dire ? – la boussole de la civilisation d'aujourd'hui ? »

p. 11.

« Ça conduirait à dire que l'inexistence du rapport sexuel précisément est, aujourd'hui, devenue évidente, jusqu'à pouvoir être explicitée, écrite, à partir du moment où l'objet petit a est monté au social. »

p. 18.

« D'abord, les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel [...] Les symptômes ne sont pas essentiellement des messages. Ils sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation ».

p. 25.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Histoires de psychanalyse, « Certains problèmes de couple », France Culture, 17-06-2005.

« C'est la fameuse question – Qu'est-ce qu'elle lui trouve ?- où se signale que le vrai partenaire c'est souvent votre symptôme ».

« Avoir recours à l'analyse c'est toujours substituer un couple à un autre, ou du moins superposer le couple qu'on va former avec l'analyste au sien. C'est parfois en analyse que le problème de couple se découvre. On se demande ce qu'on fait avec son partenaire, comment on a pu songer à s'appareiller à cette plaie. »

« On vient traiter la question du désir du partenaire avec le partenaire analyste. Dans l'analyse ce qui se découvre c'est que votre vrai partenaire, c'est toujours ce qui vous est impossible à supporter. Votre vrai partenaire c'est votre réel. Ce qui résiste et ce qui vous occupe. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

A

B

C

D

Quelques Post-Freudiens

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Hélène Deutsch

« La Psychologie des femmes » tome 2 – *Maternité*, P. U. F., Paris, 1973.

« La séparation entre sexualité et esprit maternel peut affecter différentes formes. Ces deux composantes peuvent par exemple s'adresser à des objets d'amour différents. Telle femme désire sexuellement un homme ou bien elle est excitée à l'idée d'être désirée par lui, mais elle choisit un autre homme pour être le père de ses enfants et elle l'aime avec tendresse et fidélité en tant que tel. Une femme psychologiquement harmonieuse peut satisfaire à la fois en la personne d'un seul homme sa sexualité et son esprit maternel. »

p. 22.

« Une femme érotique peut mettre tant de passion et de tendresse dans son amour pour l'homme qu'elle détourne facilement son esprit maternel de son but direct. »

p. 43.

« L'acte sexuel chez l'homme et chez la femme, sert deux buts associés, la satisfaction sexuelle individuelle et la reproduction. Dans la conscience individuelle, la reproduction est souvent l'accompagnement souhaité de la satisfaction sexuelle ; d'autre fois cependant, l'individu s'efforce, avec ou sans succès, de l'éviter. Normalement, dans le feu de l'excitation sexuelle, l'idée de la reproduction est complètement absente de l'esprit des deux partenaires. »

p. 69.

« Pour l'homme, la fonction reproductrice est surajoutée à la satisfaction sexuelle ; pour la femme, l'acte sexuel est le plaisir d'une récompense attachée à son service de l'espèce. »

p. 69.

« L'homme peut confier la totalité de la fonction à un organe unique, tandis que la femme souffre d'une abondance de biens, si l'on peut dire, qui aboutit à des complications. »

p. 70.

« La nature fut sage quand elle confia à l'homme la tâche de favoriser la reproduction en créant dans le vagin des sensations de plaisir qui rendent l'acte sexuel désirable pour la femme elle aussi, mettant ainsi à la seconde place, du moins en apparence, son intérêt pour l'espèce. »

p. 71.

« Il est d'une importance capitale, si l'on veut comprendre ces problèmes, d'abandonner l'illusion que l'acte sexuel est équivalent pour les deux sexes. On ne peut corriger l'erreur qui vient de cette illusion qu'en

étudiant objectivement les processus et en éliminant toute tendance à les réduire à un dénominateur commun ».

p. 75.

« Chez la femme, la tendance organique à une décharge est remplacée par le désir de ressentir un plaisir érotique, désir qui se communique aux organes génitaux. Chez l'homme, nous avons d'abord un besoin physiologique impérieux qui s'accompagne d'éléments psychiques ; chez la femme, nous avons un processus psychologique soutenu par des facteurs biologiques. »

p. 76.

« La femme espère que l'homme, avec tendresse et délicatesse, lui permettra, par ses efforts vers une parfaite entente physique, de satisfaire le besoin qu'elle éprouve elle-même de s'adapter sans rien perdre de sa dignité. Les nombreuses recommandations, "savantes" et souvent ridicules, que l'on fait au sujet du comportement du mari dans l'acte conjugal concerne généralement l'aspect mécanique, technique, du processus. Mais dans la plupart des cas, la résistance de la femme cède devant la simple constatation des efforts de l'homme, car elle y voit l'expression de l'intensité de son désir, ou bien ces efforts apaisent la protestation intérieure qu'elle élève contre sa situation ».

p. 79.

« La femme féminine, qui est caractérisée par sa lutte pour l'harmonie entre les forces narcissiques de l'amour de soi et les forces masochistes du dangereux et douloureux don de soi, trouve ses plus hauts triomphes dans sa fonction sexuelle. Dans l'acte sexuel, le désir de son partenaire satisfait son amour d'elle-même et l'aide à accepter le plaisir masochiste sans faire de mal à son Moi, cependant que la promesse psychologique d'un enfant annonce aux deux tendances un avenir favorable ».

p. 93.

Ruth Mack Brunswick

« La phase préœdipienne du développement libidinal (1940) »
In The Psychoanalytic Quarterly, Volume IX, New York, 1940, pp. 293-319 – Revue française de psychanalyse, tome XXXI – 1967, n° 2 mars-avril, pp. 267-292.

« Mais la fille n'a pas seulement deux objets d'amour, elle possède aussi deux organes sexuels, le clitoris et le vagin, tandis que le garçon n'en a qu'un. Un parallèle possible entre l'objet d'amour et l'organe sexuel, sera recherché plus tard. Cependant, nous pouvons dès maintenant déclarer ceci : alors que la fille est obligée d'abandonner un objet sexuel pour un autre, et de même un organe sexuel pour un autre, le garçon affronte la tâche presque également ardue de devoir changer, non d'objets d'amour ou d'organes sexuels, mais sa propre attitude envers l'objet d'amour initial, la mère. Cela revient à dire que l'homme, primitivement passif, est obligé de développer à l'égard de la femme, ce haut degré d'activité qui est l'indice de sa santé psychique. »

p. 271.

« La paire finale d'antithèses, le masculin-féminin, apparaît à la puberté. Chez le garçon, le flux de la libido virile apporte avec lui pour la première fois le désir de pénétrer le vagin nouvellement découvert. Il s'établit une nouvelle relation à l'égard de la femme, qui plonge toutefois ses racines dans ces restes du complexe d'Œdipe qui n'ont pas été liquidés. »

p. 276-277.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

« Mais ce qui nous a toujours surpris, ce n'est pas la capacité de l'adolescent pour les rapports sexuels, mais l'étonnante compréhension que l'enfant de trois ou quatre ans montre pour les relations sexuelles de ses parents. »

p. 281-282.

« La petite fille concentre son énergie sur le désir licite et légitime d'avoir un bébé. Le désir actif d'avoir un pénis, le désir de la possession pleine et permanente d'un pénis, ouvre la voie au désir passif d'avoir un pénis, le désir de recevoir le pénis de la part de l'homme dans le coït. Par celui-ci, la petite fille le sait, elle recevra un enfant. Donc les deux désirs s'unissent finalement. Narcissiques à l'origine, les deux désirs trouvent ensuite un fondement transitoire dans la relation avec la mère, avant de se rattacher finalement au père de façon permanente. »

P. 283.

« Le degré qu'une femme réussit à atteindre dans l'abandon de son premier objet d'amour et dans la concentration de sa libido sur son père, détermine toute sa vie ultérieure. Entre l'attachement exclusif à la mère d'une part, et le transfert complet de la libido au père d'autre part, on trouve les innombrables gradations du développement normal et anormal. On pourrait presque dire que le succès partiel est la règle plutôt que l'exception, tant est grande la proportion de femmes dont la libido est demeurée fixée à la mère. »

p. 289.

Marie Bonaparte

De la sexualité de la femme, RFP tome XIII, PUF Paris, 1949, N° 1 pp. 1-52 et N° 2 pp. 162-227.

« La nature n'a pas toujours réalisé une adaptation parfaite des organismes à leurs fonctions dans leur milieu, et ceci apparaît avec une particulière clarté dans l'adaptation bien plus souvent déficiente de la femme que de l'homme à la fonction proprement érotique. »

p. 01.

« Les unes ont remplacé bientôt le désir du pénis par celui de l'enfant et sont devenues de vraies femmes, normales, vaginales, maternelles ; d'autres ont abandonné la compétition avec l'homme parce que, s'y sentant armées de façon trop inégale, elles ont renoncé à toute sexualité objectale et réalisent psychiquement, socialement, dans l'espèce humaine, quelque chose de ce qu'on observe dans la fourmière ou la ruche, avec les ouvrières ; d'autres enfin, en dépit de la réalité, qu'elles n'ont pas accepté, qu'elles nient, se cramponnent à ce que toute femme recèle de virilité psychique et organique, complexe de virilité et clitoris. »

p. 01.

« Le mâle et la femelle coexistent originellement dans tout être humain ; le sexe prédominant accentue plus ou moins l'un ou l'autre, et les événements infantiles viennent ensuite simplement édifier leurs réactions sur ce fond où le bisexuel, dans toute l'ampleur du terme, reste biologiquement primitif. »

p. 06.

« La femme, en possibilités orgasmiques vaginales, dépasse alors souvent l'homme, car il semble que ces femmes ultra-vaginales soient justement celles chez qui l'orgasme se produit avec le plus de facilité et d'intensité. »

p. 10.

« Pour le garçon, l'exclusion du phallus est un phénomène qui doit se passer sur l'objet : la fille, la femme, la mère. Ce n'est pas à son phallus à lui, sujet, c'est au phallus de l'objet aimé qu'il doit apprendre à renoncer

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

pour devenir un hétérosexuel normal. Pour pouvoir aimer plus tard virilement la femme, le garçon doit en effet pouvoir dès lors aimer un être total avec exclusion du phallus, l'être réel, en somme, qu'est la femme. »

p. 19.

« J'entendais un jour un de nos écrivains les plus connus, mais au langage assez cru, vanter sur un ton lyrique « la femme qui fait bien bander » et l'opposer, pour l'exalter, à celle qui, fellatrice ou masturbatrice, ne peut obtenir que par des manoeuvres, fussent elles le comble de l'art, l'érection du partenaire. On ne saurait mieux, virilement, chanter la suprématie du phallus actif sur le phallus passif. »

p. 37.

« En tout cas, l'accouplement de ces femmes-là avec un homme garde toujours plus ou moins quelque chose d'un combat. Le coït d'une femme clitoridienne avec un homme est, en effet, comparable au combat de deux hommes où le plus faible est vaincu, pénétré, transpercé, et où seul le vainqueur remporte le trophée de l'orgasme dans le retour, à lui seul dévolu, au "corps maternel". Il semble que ces accouplements-là nous offrent le reflet, le vestige conservé jusqu'en nos temps évolués, de cette lutte primitive au domaine biologique entre le mâle et la femelle, postulée par Ferenczi, pour le retour nostalgique au corps maternel, lutte de laquelle la femme est sortie vaincue. »

p. 52.

« Et, que les femmes aiment ou non à l'entendre, en quantité de libido l'organisme féminin, en général, et cela probablement dans la plupart des espèces animales, est moins bien pourvu que l'organisme mâle, sans doute en vertu de ce fait qu'à l'activité, à l'agression sexuelle du mâle il faut, si l'espèce doit durer, un dynamisme plus fort. »

p. 162.

« Tout autrement en va-t-il de la femme ; la femme à fonction érotique déficiente, mal adaptée se reproduit tout aussi aisément que celle érotiquement adaptée ; il lui suffit d'attirer et d'accepter le mâle, ce à quoi sa passivité femelle l'incline. La sélection érotique doit par suite s'accomplir mal, et l'adaptation héréditaire des femmes à leur fonction érotique s'améliorer assez peu au cours des générations successives. »

p. 163.

« L'homme, lui, le porteur du phallus, se suffit mieux à lui-même, il a son travail social qu'il aime et qui l'absorbe ; il est plus susceptible d'une part, de satisfaire, d'autre part, de sublimer son instinct sexuel. La femme, elle, vit et subsiste bien davantage et de façon plus exclusive par l'amour, amour de l'homme, amour pour l'homme et pour l'enfant. »

p. 163.

« Au cours de ce sommeil, la libido de la femme, nous l'avons souvent déjà rappelé, semble se recueillir en vue du réveil vaginal par l'homme, quand celui-ci paraîtra. Telle est l'évolution sexuelle féminine idéale. »

p. 171.

« La volupté vaginale du coït pour la femme adulte s'élève ainsi largement, à mon avis, sur l'existence et l'acceptation plus ou moins inconsciente du grand fantasme de flagellation masochique dans l'enfance. Dans le coït, la femme est, en effet, soumise à une sorte de flagellation par la verge de l'homme. Elle en reçoit les coups et souvent même aime leur violence. »

p. 179.

« L'érotisme de la femme, tout comme la psychosexualité humaine en général, s'édifie en effet sur trois larges strates : constitution, reliquat oedipien, formation prépubère ou adulte. »

p. 210.

« Tout ceci revient à dire, que, en amour, l'homme doit être doué de patience, et de patience érotisée. »

p. 226.

Paula Heimann

Le contre-transfert, Bibliothèque des Analytica, Paris, Navarin, 1987.

« Il vaut la peine de rappeler au passage que les sentiments de transfert ne peuvent être clairement séparés de ceux qui se rapportent à une autre personne en tant que telle et non comme substitut parental [...] Le contre-transfert de l'analyste est un instrument de recherche à l'intérieur de l'inconscient du patient ».

p. 24.

« Notre postulat de base est que l'inconscient de l'analyste comprend (*understands*) celui de son patient. »

p. 25.

Donald W. Winnicott

Le bébé et sa mère, Paris, Payot, 1992

« La nature a décrété qu'un bébé ne choisit pas sa mère. Il débarque un beau jour et sa mère dispose alors de quelques mois pour se réorienter et découvrir que, pour elle, l'orient n'est pas à l'est mais au centre (Peut-être même un peu décentrée). »

« Comme vous le savez sûrement [...] normalement, la femme atteint un stade dont, normalement, elle se remet au cours des semaines et des mois qui suivent la naissance du bébé, stade pendant lequel, dans une large mesure, elle est le bébé et le bébé est en elle [...] Elle se souvient également des soins qu'on lui a donnés et ces souvenirs constituent soit une aide, soit un obstacle dans sa propre expérience de mère ».

p. 23.

« Tous deux [la mère et le bébé] ont le sentiment de ne faire qu'un alors qu'en fait ils sont deux. Cette expérience permet au bébé d'être, ce qui lui donnera par la suite la possibilité d'agir, de faire et de subir (*action, doing and being done to*). C'est ainsi que le nourrisson devient progressivement capable de faire l'expérience de soi ».

p. 24.

« Trois ou quatre mois après sa naissance, le bébé montre qu'il sait ce que signifie être une mère, une mère qui a atteint l'état où elle est dévouée à autre chose qu'à elle-même. [...] Ensuite, le bébé commence à avoir besoin d'une mère défaillante ».

p. 25.

« La mère s'identifie de façon particulièrement sophistiquée à son bébé : elle se sent très identifiée à lui mais, naturellement, elle reste adulte. D'autre part, dans les moments de calme de leur contact, le bébé s'identifie à sa mère, ce qui vient moins du bébé lui-même que de la relation rendue possible par la mère. Du point de vue du bébé, il n'y a rien d'autre que le bébé et, au début, la mère fait donc partie du bébé. En d'autres termes, il s'agit de ce qu'on appelle l'identification primaire. »

p. 29-30.

« Malheureusement, les mères ont une confiance aveugle dans le corps médical. Elles croient que, parce que le médecin sait ce qu'il faut faire en cas de complication ou d'urgence chirurgicale aiguë, il sait également ce qu'il faut faire pour que la relation entre une mère et son bébé s'établisse. D'ordinaire, il ne comprend rien à cette relation intime entre une mère et son bébé. »

p. 47.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

« Autrement dit, l'unique tâche de la mère est de survivre quand le bébé mord, griffe, lui tire les cheveux et lui donne des coups de pied. Le bébé fera le reste. Si elle survit, le bébé donnera un sens neuf au mot "aimer" et quelque chose de nouveau apparaîtra dans sa vie : le fantasme. »

p. 53.

« Chaque enfant acquiert la capacité de reconnaître que sa réalité psychique intérieure lui est propre, quoique enrichie par sa perception de l'environnement. En même temps, il sait que cet environnement existe et qu'existe aussi un monde qui lui est extérieur, un monde que j'appellerai réel. [...] L'enfant finit par accepter le principe de réalité et par en tirer un grand bénéfice ».

p. 85.

« Chaque bébé suit son propre rythme pour établir la distinction entre le bon et le mauvais et accepter d'éliminer ce qui est à éliminer par des moyens appropriés [...] À l'écoute de son bébé pendant toute cette période, la mère est particulièrement sensible à ce qu'il ressent. Elle l'aide à se débarrasser de ses cris et de ses hurlements, de ses coups de pied et de ses excréments tout en sachant les recevoir quand il est prêt à lui en faire cadeau par amour ».

p. 99.

« Il arrive que l'environnement soit défaillant alors que le bébé est encore dépendant. Cela entraîne des dommages variables, parfois difficiles à réparer. Dans le meilleur des cas, le bébé, en devenant un enfant, puis un adulte, va porter en lui le souvenir enfoui de la catastrophe qu'a vécue son self. Il dépense beaucoup de temps et d'énergie à organiser sa vie de manière à ne pas revivre une telle douleur.

Au pire, le développement de l'enfant sera déformé à jamais et sa personnalité altérée ou faussée. Lorsque cela se produit, certains pensent que l'enfant est méchant et ne comprennent pas que ces symptômes ont pour origine une défaillance grave de l'environnement. Ils croient qu'il faut traiter ces symptômes par les punitions ou le dressage ».

p. 122.

« On pourrait encore dire beaucoup de choses en rapport avec l'utilisation que fait le nourrisson du visage de la mère. Il est possible de considérer le visage de la mère comme le prototype du miroir. Dans le visage de la mère, le nourrisson se voit-lui-même. Si la mère est déprimée ou si autre chose la préoccupe, alors bien entendu la seule chose que voit le nourrisson, c'est son visage. »

p. 140.

Margaret Little

« En analyse, la responsabilité n'est pas simple ; l'analyste n'a pas seulement une responsabilité envers son patient, il en a une envers lui-même, envers la psychanalyse et la communauté analytique. »

p. 51.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.

Sigmund Freud et Ernest Jones

Correspondance complète entre Sigmund Freud et Ernest Jones [1908-1939], Paris, PUF, 1998.

Lettre du 6 mars 1923 d'E. Jones à S. Freud.

« Une question qui est devenue très claire dans mon esprit avec mes trois cas d'homosexualité féminine [...] c'est l'importance égale, dans les types tant masculins que féminins, de l'identification entre la femme aimée et la mère, bien que le mécanisme soit différent suivant les types ».

p. 595.

Lettre du 6 mars 1926 d'E. Jones à S. Freud

« Votre exposé limpide [...] résout un problème qui m'a occupé dans mes analyses de femmes homosexuelles, à savoir qu'est-ce qui, chez la femme, correspond à la castration chez l'homme comme élément de résolution du complexe d'Œdipe ? [...] je me suis aperçu que la plus profonde d'entre elles était la peur d'être désapprouvée et désertée par le père, parce que cela signifiait la perte de tout espoir de pénis et d'enfant. Mais chez la femme plus normale, pourquoi la peur de la mère est-elle si grande [?] Que peut faire la mère ? (Peut-être séparer la fille et le père ?) ».

p. 686.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Post-F.